

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Récits des temps mérovingiens [Document électronique] / Augustin Thierry

PREMIER RECIT T 1

p315

(561-568.)

à quelques lieues de Soissons, sur les bords d'une petite rivière, se trouve le village de Braine. C'était, au vie siècle, une de ces immenses fermes où les rois des franks tenaient leur cour, et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. L'habitation royale n'avait rien de l'aspect militaire des

p316

châteaux du moyen âge, c'était un vaste bâtiment, entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin, et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance. Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais, soit barbares, soit romains d'origine, et ceux des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec leurs guerriers dans la *truste* du roi, c'est-à-dire, sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité. D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfèvrerie et la fabrique des armes jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin. La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjudgée

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

comme part de conquête, ou transportées violemment

p317

de quelque ville voisine pour coloniser le domaine royal ; mais, si l' on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi, parmi elles, des germains et d' autres barbares dont les pères étaient venus en Gaule, comme ouvriers ou gens de service à la suite des bandes conquérantes. D' ailleurs, quelle que fût leur origine ou leur genre d' industrie, ces familles étaient placées au même rang et désignées par le même nom, par celui de *lites* en langue tudesque, et en langue latine par celui de *fiscalins*, c' est-à-dire attachés au fisc. Des bâtiments d' exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries et des granges, les mesures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le village royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l' ancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences, il y avait quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d' outre-Rhin ; la plupart d' entre elles se trouvaient sur la lisière et quelques unes au centre des grandes forêts mutilées depuis par la civilisation, et dont nous admirons encore les restes.

Braine fut le séjour favori de Chlother, le dernier des fils de Chlodowig, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute

p318

l' étendue de la Gaule. C' était là qu' il faisait garder, au fond d' un appartement secret, les grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vases et en bijoux précieux, là aussi qu' il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers, et présidait les grandes assemblées de la nation franke, suivies de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et où des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle. Tant qu' il n' était pas appelé au loin par la guerre contre les saxons, les bretons, ou les goths de la Septimanie,

Chlothar employait son temps à se promener d' un domaine à l' autre. Il allait de Braine à Attigny, d' Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle, dans ses fermes royales, les provisions en nature qui s' y trouvaient rassemblées, se livrant, avec ses *leudes* de race franke, aux exercices de la chasse, de la pêche ou de la natation, et recrutant ses nombreuses maîtresses parmi les filles des *fiscalins*. souvent, du rang de

p319

concubines, ces femmes passaient à celui d' épouses et de reines, avec une singulière facilité. Chlothar, dont il n' est pas facile de compter et de classer les mariages, épousa de cette manière une jeune fille de la plus basse naissance, appelée Ingonde, sans renoncer d' ailleurs à ses habitudes déréglées, qu' elle tolérait, comme femme et comme esclave, avec une extrême soumission. Il l' aimait beaucoup, et vivait avec elle en parfaite intelligence ; un jour elle lui dit : " le roi, mon seigneur, a fait de sa servante ce qu' il lui a plu, et m' a appelée à son lit ; il mettrait le comble à ses bonnes grâces, en accueillant la requête de sa servante. J' ai une soeur nommée Aregonde et attachée à votre service ; daignez lui procurer, je vous prie, un mari qui soit vaillant et qui ait du bien, afin que je n' éprouve pas d' humiliation à cause d' elle. " cette demande, en piquant la curiosité du roi, éveilla son humeur libertine ; il partit le jour même pour le domaine sur lequel habitait Aregonde, et où elle exerçait quelques uns des métiers alors dévolus aux femmes, comme le tissage et la teinture des étoffes. Chlothar, trouvant qu' elle était pour le moins aussi belle que sa soeur, la prit avec lui, l' installa dans la chambre royale et lui donna le titre d' épouse. Au bout de quelques jours, il revint auprès d' Ingonde, et lui dit, avec ce ton de bonhomie sournoise, qui était

p320

l' un des traits de son caractère et du caractère germanique : " la grâce que ta douceur désirait de moi, j' ai songé à te l' accorder ; j' ai cherché pour ta soeur un homme riche et sage, et n' ai rien

trouvé de mieux que moi-même. Apprends donc que j' ai fait d' elle mon épouse, ce qui, je pense, ne te déplaira pas. -que mon seigneur, répondit Ingonde, sans paraître émue, et sans se départir aucunement de son esprit de patience et d' abnégation conjugale, que mon seigneur fasse ce qui lui semble à propos, pourvu seulement que sa servante ne perde rien de ses bonnes grâces. "

en l' année 561, après une expédition contre l' un de ses fils, dont il punit la révolte en le faisant brûler avec sa femme et ses enfants, Chlothar, dans un calme parfait d' esprit et de conscience, revint à sa maison de Braine. Là, il fit ses préparatifs pour la grande chasse d' automne, qui était chez les franks une espèce de solennité. Suivi d' une foule d' hommes, de chevaux et de chiens, le roi se rendit à la forêt de Cuise, dont celle de

p321

Compiègne, dans son état actuel, n' est qu' un mince et dernier débris. Au milieu de cet exercice violent qui ne convenait plus à son âge, il fut pris de la fièvre, et, s' étant fait transporter sur son domaine le plus voisin, il y mourut après cinquante ans de règne. Ses quatre fils, Haribert, Gonthramn, Hilperik et Sighebert, suivirent son convoi jusqu' à Soissons, chantant des psaumes et portant à la main des flambeaux de cire. à peine les funérailles étaient-elles achevées, que le troisième des quatre frères, Hilperik, partit en grande hâte pour Braine, et força les gardiens de ce domaine royal à lui remettre les clefs du trésor. Maître de toutes les richesses que son père avait accumulées, il commença par en distribuer une partie aux chefs de bande et aux guerriers qui avaient leurs logements, soit à Braine, soit dans le voisinage. Tous lui jurèrent fidélité en plaçant leurs mains entre les siennes, le saluèrent par acclamation du titre de *koning*, et promirent de le suivre partout où il les conduirait.

p322

Alors, se mettant à leur tête, il marcha droit sur Paris, ancien séjour de Chlodowig Ier, et plus tard capitale du royaume de son fils aîné

Hildebert.

Peut-être Hilperik attachait-il quelque idée de prééminence à la possession d' une ville habitée jadis par le conquérant de la Gaule ; peut-être n' avait-il d' autre envie que celle de s' approprier le palais impérial, dont les bâtiments et les jardins couvraient, sur une vaste étendue, la rive gauche de la Seine. Cette supposition n' a rien d' improbable, car les vues ambitieuses des rois franks n' allaient guère au-delà de la perspective d' un gain immédiat et personnel ; et d' ailleurs, tout en conservant une forte teinte de la barbarie germanique, des passions effrénées et une âme impitoyable, Hilperik avait pris quelques uns des goûts de la civilisation romaine. Il aimait à bâtir, se plaisait aux spectacles donnés dans des cirques de bois, et, par-dessus tout, avait la prétention d' être grammairien, théologien et poète. Ses vers latins, où les règles du mètre et de la prosodie étaient rarement observées, trouvaient des admirateurs parmi les nobles gaulois qui applaudissaient en tremblant, et s' écriaient que l' illustre fils des sicambres

p323

l' emportait en beau langage sur les enfants de Romulus et que le fleuve du Wahal en remontrait au Tibre.

Hilperik entra à Paris sans aucune opposition, et logea ses guerriers dans les tours qui défendaient les ponts de la ville, alors environnée par la Seine. Mais, à la nouvelle de ce coup de main, les trois autres frères se réunirent contre celui qui voulait se faire à lui-même sa part de l' héritage paternel, et marchèrent sur Paris à grandes journées, avec des forces supérieures. Hilperik n' osa leur tenir tête, et, renonçant à son entreprise, il se soumit aux chances d' un partage fait de gré à gré. Ce partage de la Gaule entière et d' une portion considérable de la Germanie s' exécuta par un tirage au sort, comme celui qui avait eu lieu, un demi-siècle auparavant, entre les fils de Chlodowig. Il y eut quatre lots, correspondant,

p324

avec quelques variations, aux quatre parts de

territoire désignées par les noms de royaumes de Paris, royaumes d'Orléans, Neustrie et Austrasie. Haribert obtint, dans le tirage, la part de son oncle Hildebert, c'est-à-dire le royaume auquel Paris donnait son nom, et qui, s'étendant du nord au sud, tout en longueur, comprenait Senlis, Melun, Chartres, Tours, Poitiers, Saintes, Bordeaux et les villes des Pyrénées. Gonthramn eut pour lot, avec le royaume d'Orléans, part de son oncle Chlodomir, tout le territoire des burgondes, depuis la Saône et les Vosges, jusqu'aux Alpes et à la mer de Provence. La part de Hilperik fut celle de son père, le royaume de Soissons, que les franks appelaient *Neoster-rike* ou royaume d'occident, et qui avait pour limites, au nord, l'Escaut, et au sud, le cours de la Loire. Enfin le royaume d'orient, ou l'*Oster-rike*, échut à Sighebert, qui réunit dans son partage l'Auvergne, tout le nord-est de la Gaule, et la Germanie jusqu'aux frontières des saxons et des slaves. Il semble, au reste, que les villes aient été comptées

p325

une à une, et que leur nombre seul ait servi de base pour la fixation de ces quatre lots ; car, indépendamment de la bizarrerie d'une pareille division territoriale, on trouve encore une foule d'enclaves dont il est impossible de se rendre compte. Rouen et Nantes sont du royaume de Hilperik, et Avranches du royaume de Haribert ; ce dernier possède Marseille, et Gonthramn Aix et Avignon ; enfin Soissons, capitale de la Neustrie, est comme bloquée entre quatre villes, Senlis et Meaux, Laon et Reims, qui appartiennent aux deux royaumes de Paris et d'Austrasie.

Après que le sort eut assigné aux quatre frères leur part de villes et de domaines, chacun d'eux jura, sur les reliques des saints, de se contenter de son propre lot, et de ne rien envahir au-delà, soit par force, soit par ruse. Ce serment ne tarda pas à être violé ; Hilperik, profitant de l'absence de son frère Sighebert, qui guerroyait en Germanie, attaqua Reims à l'improviste, et s'empara de cette ville, ainsi que de plusieurs autres également à sa portée. Mais il ne jouit pas longtemps de cette conquête ; Sighebert revint victorieux de sa campagne d'outre-Rhin, reprit ses villes une à une, et, poursuivant son frère jusque sous les murs de Soissons, le défit dans

une bataille, et entra de force dans la capitale de la Neustrie. Suivant le caractère des barbares, dont la fougue

p326

est violente, mais de peu de durée, ils se réconcilièrent en faisant de nouveau le serment de ne rien entreprendre l'un contre l'autre. Tous deux étaient d'un naturel turbulent, batailleur et vindicatif ; Haribert et Gonthramn, moins jeunes et moins passionnés, avaient du goût pour la paix et le repos. Au lieu de l'air rude et guerrier de ses ancêtres, le roi Haribert affectait de prendre la contenance calme et un peu lourde des magistrats qui, dans les villes gauloises, rendaient la justice d'après les lois romaines. Il avait même la prétention d'être savant en jurisprudence, et aucun genre de flatterie ne lui était plus agréable que l'éloge de son habileté comme juge dans les causes embrouillées, et de la facilité avec laquelle, quoique germain d'origine et de langage, il s'exprimait et discourait en latin. Chez le roi Gonthramn, par une sacerdotales s'alliaient à des accès de fureur subite, dignes des forêts de la Germanie. Une fois, pour un cor de chasse qu'il avait perdu, il fit mettre plusieurs

p327

hommes libres à la torture ; une autre fois, il ordonna la mort d'un noble frank, soupçonné d'avoir tué un buffle sur le domaine royal. Dans ses heures de sang-froid, il avait un certain sentiment de l'ordre et de la règle, qui se manifestait surtout par son zèle religieux et par sa soumission aux évêques, qui alors étaient la règle vivante. Au contraire, le roi Hilperik, sorte d'esprit fort à demi sauvage, n'écoutait que sa propre fantaisie, même lorsqu'il s'agissait du dogme et de la foi catholique. L'autorité du clergé lui semblait insupportable, et l'un de ses grands plaisirs était de casser les testaments faits au profit d'une église ou d'un monastère. Le caractère et la conduite des évêques étaient le principal texte de ses plaisanteries et de ses propos de table ; il qualifiait l'un d'écervelé, l'autre d'insolent, celui-ci de bavard, cet autre de luxurieux. Les grands biens dont jouissait

l' église, et qui allaient toujours croissant,
l' influence des évêques dans les villes, où, depuis
le règne des barbares, ils exerçaient la plupart
des prérogatives de l' ancienne magistrature
municipale, toutes ces richesses et cette puissance
qu' il enviait, sans apercevoir aucun moyen de les
faire venir à lui, excitaient vivement sa jalousie.
Les plaintes qu' il proférait dans son dépit ne
manquaient pas de bon sens, et souvent on
l' entendait répéter : " voilà que notre fisc est

p328

" appauvri ! Voilà que nos biens s' en vont aux
" églises ! Personne ne règne, en vérité, si ce n' est
" les évêques des villes. "

du reste, les fils de Chlother Ier, à l' exception
de Sighebert qui était le plus jeune, avaient tous
à un très haut degré le vice de l' incontinence,
ne se contentant presque jamais d' une seule femme,
quittant sans le moindre scrupule celle qu' ils
venaient d' épouser, et la reprenant ensuite, selon
le caprice du moment. Le pieux Gonthramn changea
d' épouses à peu près autant de fois que ses deux
frères, et, comme eux, il eut des concubines, dont
l' une, appelée Vénérande, était la fille d' un
gaulois attaché au fisc. Le roi Haribert prit en
même temps pour maîtresses deux soeurs d' une grande
beauté, qui étaient au nombre des suivantes de sa
femme Ingoberghe. L' une s' appelait Markowefe et
portait l' habit de religieuse, l' autre avait nom
Meroflede ; elles étaient filles d' un ouvrier en
laine, barbare d' origine, et *lite* du domaine
royal.

p329

Ingoberghe, jalouse de l' amour que son mari avait
pour ces deux femmes, fit tout ce qu' elle put
pour l' en détourner, et n' y réussit pas. N' osant
cependant maltraiter ses rivales, ni les chasser,
elle imagina une sorte de stratagème qu' elle
croyait propre à dégoûter le roi d' une liaison
indigne de lui. Elle fit venir le père des deux
jeunes filles, et lui donna des laines à carder
dans la cour du palais. Pendant que cet homme était
à l' ouvrage, travaillant de son mieux pour montrer
du zèle, la reine, qui se tenait à une fenêtre,
appela son mari : " venez, lui dit-elle, venez ici

" voir quelque chose de nouveau. " le roi vint, regarda de tous ses yeux, et ne voyant rien qu' un cardeur de laine, il se mit en colère, trouvant la plaisanterie fort mauvaise. L' explication qui suivit entre les deux époux fut violente, et produisit un effet tout contraire à celui qu' en attendait Ingoberghe ; ce fut elle que le roi répudia pour épouser Meroflede. Bientôt, trouvant qu' une seule femme légitime ne lui suffisait pas, Haribert donna solennellement le titre d' épouse et de reine à une fille nommée Theodehilde, dont le père était gardeur de troupeaux. Quelques années après, Meroflede mourut,

p330

et le roi se hâta d' épouser sa soeur Markowefe. Il se trouva ainsi, d' après les lois de l' église, coupable d' un double sacrilège, comme bigame, et comme mari d' une femme qui avait reçu le voile de religieuse. Sommé de rompre son second mariage par saint Germain, évêque de Paris, il refusa obstinément, et fut excommunié. Mais le temps n' était pas venu où l' église devait faire plier sous sa discipline l' orgueil brutal des héritiers de la conquête ; Haribert ne s' émut point d' une pareille sentence, et garda près de lui ses deux femmes.

Entre tous les fils de Chlother, Hilperik est celui auquel les récits contemporains attribuent le plus grand nombre de reines, c' est-à-dire de femmes épousées d' après la loi des franks, par l' anneau et par le denier. L' une de ces reines, Audowere, avait à son service une jeune fille nommée Fredegonde, d' origine franke, et d' une beauté si remarquable que le roi, dès qu' il l' eut vue, se prit d' amour pour elle. Cet amour, quelque flatteur qu' il fût, n' était pas sans danger pour une servante que sa situation mettait à la merci de la jalousie et des vengeances de sa maîtresse. Mais Fredegonde ne s' en effraya point ; aussi rusée qu' ambitieuse, elle entreprit d' amener, sans

p331

se compromettre, des motifs légaux de séparation entre le roi et la reine Audowere. Si l' on en croit une tradition qui avait cours moins d' un siècle après, elle y réussit, grâce à la

connivence d' un évêque et à la simplicité de la reine. Hilperik venait de se joindre à son frère Sighebert, pour marcher au-delà du Rhin contre les peuples de la confédération saxonne ; il avait laissé Audowere enceinte de plusieurs mois. Avant qu' il fût de retour, la reine accoucha d' une fille, et ne sachant si elle devait la faire baptiser en l' absence de son mari, elle consulta Fredegonde, qui, parfaitement habile à dissimuler, ne lui inspirait ni soupçon ni défiance : " madame, " répondit la suivante, lorsque le roi mon seigneur " reviendra victorieux, pourrait-il voir sa fille " avec plaisir, si elle n' était pas baptisée ? " la reine prit ce conseil en bonne part, et Fredegonde se mit à préparer sourdement, à force d' intrigues, le piège qu' elle voulait lui dresser. Quand le jour du baptême fut venu, à l' heure indiquée pour la cérémonie, le baptistaire était orné de tentures et de guirlandes ; l' évêque, en habits pontificaux, était présent ; mais la marraine, noble dame franke, n' arrivait pas, et on

p332

l' attendit en vain. La reine, surprise de ce contretemps, ne savait que résoudre, quand Fredegonde, qui se tenait près d' elle, lui dit : " qu' y a-t-il besoin de s' inquiéter d' une marraine ? " aucune dame ne vous vaut pour tenir votre fille " sur les fonts ; si vous m' en croyez, tenez-la " vous-même. " l' évêque, probablement gagné d' avance, accomplit les rites du baptême, et la reine se retira sans comprendre de quelle conséquence était pour elle l' acte religieux qu' elle venait de faire. Au retour du roi Hilperik, toutes les jeunes filles du domaine royal allèrent à sa rencontre, portant des fleurs et chantant des vers à sa louange. Fredegonde, en l' abordant, lui dit : " dieu soit " loué de ce que le roi notre seigneur a remporté " la victoire sur ses ennemis, et de ce qu' une fille " lui est née ! Mais avec qui mon seigneur " couchera-t-il cette nuit ; car la reine, ma " maîtresse, est aujourd' hui ta commère, et marraine " de sa fille Hildeswinde ? -eh bien ! Répondit " le roi d' un ton jovial, si je ne puis coucher " avec elle, je coucherai avec toi. " sous le

p333

portique du palais, Hilperik trouva sa femme Audowere tenant entre ses bras son enfant, qu' elle vint lui présenter avec une joie mêlée d' orgueil ; mais le roi, affectant un air de regret, lui dit : " femme, dans ta simplicité d' esprit, tu as fait " une chose criminelle ; désormais tu ne peux plus " être mon épouse. " en rigide observateur des lois ecclésiastiques, le roi punit par l' exil l' évêque qui avait baptisé sa fille, et il engagea Audowere à se séparer de lui sur-le-champ, et à prendre, comme veuve, le voile de religieuse. Pour la consoler il lui fit don de plusieurs terres appartenant au fisc, et situées dans le voisinage du Mans. Hilperik épousa Fredegonde, et ce fut au bruit des fêtes de ce nouveau mariage que la reine répudiée partit pour sa retraite, où, quinze ans plus tard, elle fut mise à mort par les ordres de son ancienne servante. Pendant que les trois fils aînés de Chlother vivaient ainsi dans la débauche, et se mariaient à des femmes de service, Sighebert, le plus jeune, loin de suivre leur exemple, en conçut de la honte et du dégoût. Il résolut de n' avoir qu' une seule épouse, et d' en prendre une qui fût de race royale. Athanaghild, roi des goths établis

p334

en Espagne, avait deux filles en âge d' être mariées, et dont la cadette, nommée Brunehilde, était fort admirée pour sa beauté ; ce fut sur elle que s' arrêta le choix de Sighebert. Une ambassade nombreuse partit de Metz, avec de riches présents, pour aller à Tolède, faire au roi des goths la demande de sa main. Le chef de cette ambassade, Gog, ou plus correctement Godeghisel, maire du palais d' Austrasie, homme habile en toutes sortes de négociations, eut un plein succès dans celle-ci, et amena d' Espagne la fiancée du roi Sighebert. Partout où passa Brunehilde, dans son long voyage vers le nord, elle se fit remarquer, disent les contemporains, par la grâce de ses manières, la prudence de ses discours et son agréable entretien. Sighebert l' aima, et, toute sa vie, conserva pour elle un attachement passionné. Ce fut en l' année 566 que la cérémonie des noces eut lieu, avec un grand appareil, dans la ville royale de Metz. Tous les seigneurs du royaume d' Austrasie étaient invités par le roi à prendre part aux fêtes de ce jour. On vit arriver à Metz, avec leur suite d' hommes et de chevaux, les comtes des villes et les gouverneurs des provinces

septentrionales de la Gaule, les chefs patriarcaux des vieilles tribus frankes demeurées au-delà du Rhin, et les ducs des alamans, des baiwares et des thoringes ou thuringiens. Dans cette bizarre assemblée, la civilisation et la barbarie s'offraient côte à côte à différents degrés. Il y avait des nobles gaulois, polis et insinuants, des nobles franks, orgueilleux et brusques, et de vrais sauvages, tout habillés de fourrures, aussi rudes de manières que d' aspect. Le festin nuptial fut splendide et animé par la joie ; les tables étaient couvertes de plats d' or et d' argent ciselés, fruit des pillages de la conquête ; le vin et la bière coulaient sans interruption dans des coupes ornées de pierreries, ou dans les cornes de buffle dont les germains se servaient pour boire. On entendait retentir, dans les vastes salles du palais, les santés et les défis que se portaient les buveurs, des acclamations, des éclats de rire, tout le bruit de la gaîté tudesque. Aux plaisirs du banquet nuptial succéda un genre de divertissement beaucoup plus raffiné, et de nature à n' être goûté que du très-petit nombre des convives.

Il y avait alors à la cour du roi d' Austrasie un italien, Venantius Honorius Clementianus Fortunatus, qui voyageait en Gaule, accueilli partout avec une grande distinction. C' était un homme d' un esprit superficiel mais agréable, et qui apportait de son pays quelques restes de cette élégance romaine, déjà presque effacée au-delà des Alpes. Recommandé au roi Sighebert par ceux des évêques et des comtes d' Austrasie qui aimaient encore et qui regrettaient l' ancienne politesse, Fortunatus obtint, à la cour semi-barbare de Metz, une généreuse hospitalité. Les intendants du fisc royal avaient ordre de lui fournir un logement, des vivres et des chevaux. Pour témoigner sa gratitude, il s' était fait le poète de la cour ; il adressait au roi et aux seigneurs des pièces de vers latins, qui, si elles n' étaient pas toujours parfaitement comprises, étaient bien reçues et bien payées. Les fêtes du mariage ne pouvaient se passer d' un épithalame, Venantius Fortunatus en composa un dans le goût classique, et il le récita devant l' étrange auditoire qui se pressait autour de lui, avec le même

sérieux que s' il eût fait une lecture publique à Rome sur la place de Trajan.
Dans cette pièce qui n' a d' autre mérite que celui d' être un des derniers et pâles reflets du bel esprit romain, les deux personnages obligés de tout épithalame, vénus et l' amour, paraissent avec leur attirail de flèches, de flambeaux et de roses. L' amour tire une flèche droit au coeur du roi Sighebert, et va conter à sa mère ce grand triomphe : " ma mère, dit-il, j' ai terminé le " combat ! " alors la déesse et son fils volent à travers les airs jusqu' à la cité de Metz, entrent dans le palais, et vont orner de fleurs la chambre nuptiale. Là, une dispute s' engage entre eux sur le mérite des deux époux ; l' amour tient pour Sighebert, qu' il appelle un nouvel Achille ; mais Vénus préfère Brunehilde, dont elle fait ainsi le portrait :
" ô vierge que j' admire et qu' adorera ton époux,
" Brunehilde, plus brillante, plus radieuse que la
" lampe éthérée, le feu des pierreries cède à l' éclat
" de ton visage ; tu es une autre Vénus, et ta
" dot est l' empire de la beauté ! Parmi les
" Néréides qui nagent dans les mers d' Hibernie,
" aux sources de l' océan, aucune ne peut se dire
" ton égale ; aucune Nérée n' est plus belle, et les

" nymphes des fleuves s' inclinent devant toi ! La
" blancheur du lait et le rouge le plus vif sont les
" couleurs de ton teint ; les lys mêlés aux roses,
" la pourpre tissée avec l' or, n' offrent rien qui
" lui soit comparable, et se retirent du combat. Le
" saphir, le diamant, le cristal, l' émeraude et le
" jaspe sont vaincus ; l' Espagne a mis au monde
" une perle nouvelle. "

ces lieux communs mythologiques et ce cliquetis de mots sonores, mais à peu près vides de sens, plurent au roi Sighebert et à ceux des seigneurs franks qui, comme lui, comprenaient quelque peu la poésie latine. à vrai dire, il n' y avait, chez les principaux chefs barbares, aucun parti pris contre la civilisation ; tout ce qu' ils étaient capables d' en recevoir, ils le laissaient volontiers venir à eux ; mais ce vernis de politesse rencontrait un tel fond d' habitudes sauvages, des moeurs si violentes, et des caractères si

indisciplinables, qu' il ne pouvait pénétrer bien avant. D' ailleurs, après ces hauts personnages, les seuls à qui la vanité ou l' instinct aristocratique fit rechercher la compagnie et copier les manières des anciens

p339

nobles du pays, venait la foule des guerriers franks, pour lesquels tout homme sachant lire, à moins qu' il n' eût fait ses preuves devant eux, était suspect de lâcheté. Sur le moindre prétexte de guerre, ils recommençaient à piller la Gaule comme au temps de la première invasion ; ils enlevaient, pour les faire fondre, les vases précieux des églises, et cherchaient de l' or jusque dans les tombeaux. En temps de paix, leur principale occupation était de machiner des ruses pour exproprier leurs voisins de race gauloise, et d' aller sur les grands chemins attaquer, à coups de lances ou d' épées, ceux dont ils voulaient se venger. Les plus pacifiques passaient le jour à fourbir leurs armes, à chasser ou à s' enivrer. En leur donnant à boire, on obtenait tout d' eux, jusqu' à la promesse de protéger de leur crédit, auprès du roi, tel ou tel candidat pour un évêché devenu vacant.

Harcelés continuellement par de pareils hôtes, toujours inquiets pour leurs biens ou pour leur personne, les membres des riches familles indigènes perdaient le repos d' esprit sans lequel l' étude et les arts périclissent ; ou bien, entraînés eux-mêmes par l' exemple, par un certain instinct d' indépendance brutale que la civilisation ne peut effacer du coeur de l' homme, ils se jetaient dans la vie barbare, méprisaient tout, hors la force

p340

physique, et devenaient querelleurs et turbulents. Comme les guerriers franks, ils allaient de nuit assaillir leurs ennemis dans leurs maisons ou sur les routes, et ils ne sortaient jamais sans porter sur eux le poignard germanique appelé *skramasax*, couteau de sûreté. Voilà comment, dans l' espace d' un siècle et demi, toute culture intellectuelle, toute élégance de moeurs disparut de la Gaule, par la seule force des choses, sans que ce déplorable changement fût l' ouvrage d' une

volonté malfaisante et d' une hostilité systématique contre la civilisation romaine.

Le mariage de Sighebert, ses pompes, et surtout l' éclat que lui prêtait le rang de la nouvelle épouse, firent, selon les chroniques du temps, une vive impression sur l' esprit du roi Hilperik. Au milieu de ses concubines et des femmes qu' il avait épousées à la manière des anciens chefs germains, sans beaucoup de cérémonie, il lui sembla qu' il menait une vie moins noble, moins royale que celle de son jeune frère. Il résolut de prendre, comme lui, une épouse de haute naissance ; et, pour l' imiter en tout point, il fit partir une ambassade, chargée d' aller demander au roi des goths la main de Galeswinthe, sa fille aînée. Mais cette

p341

demande rencontra des obstacles qui ne s' étaient pas présentés pour les envoyés de Sighebert. Le bruit des débauches du roi de Neustrie avait pénétré jusqu' en Espagne ; les goths, plus civilisés que les franks, et surtout plus soumis à la discipline de l' évangile, disaient hautement que le roi Hilperik menait la vie d' un païen. De son côté, la fille aînée d' Athanaghild, naturellement timide et d' un caractère doux et triste, tremblait à l' idée d' aller si loin, et d' appartenir à un pareil homme. Sa mère Goïswinthe, qui l' aimait tendrement, partageait sa répugnance, ses craintes et ses pressentiments de malheur ; le roi était indécis et différait de jour en jour sa réponse définitive. Enfin, pressé par les ambassadeurs, il refusa de rien conclure avec eux, si leur roi ne s' engageait par serment à congédier toutes ses femmes, et à vivre selon la loi de Dieu avec sa nouvelle épouse. Des courriers partirent pour la Gaule, et revinrent apportant de la part du roi Hilperik une promesse formelle d' abandonner tout ce qu' il avait de reines et de concubines, pourvu qu' il obtînt une femme digne de lui et fille d' un roi.

Une double alliance avec les rois des franks, ses

p342

voisins et ses ennemis naturels, offrait tant d' avantages politiques au roi Athanaghild, qu' il n' hésita plus, et sur cette assurance, passa aux

articles du traité de mariage. De ce moment, toute la discussion roula, d' un côté, sur la dot qu' apporterait la future épouse, de l' autre, sur le douaire qu' elle recevrait de son mari, après la première nuit des noces, comme *présent du lendemain*. en effet, d' après une coutume observée chez tous les peuples d' origine germanique, il fallait qu' au réveil de la mariée, l' époux lui fît un don quelconque, pour prix de sa virginité. Ce présent variait beaucoup de nature et de valeur ; tantôt c' était une somme d' argent ou quelque meuble précieux, tantôt des attelages de boeufs ou de chevaux, du bétail, des maisons ou des terres ; mais quel que fût l' objet de cette donation, il n' y avait qu' un seul mot pour la désigner, on l' appelait don du matin, *morghen-gabe* ou *morgane-ghiba*, selon les différents dialectes de l' idiôme germanique. Les négociations relatives au mariage du roi Hilperik avec la soeur de Brunehilde, ralenties par l' envoi des courriers, se prolongèrent ainsi jusqu' en l' année 567 ; elles n' étaient pas encore terminées, lorsqu' un événement survenu dans la Gaule en rendit la conclusion plus facile.

L' aîné des quatre rois francs, Haribert, avait quitté les environs de Paris, sa résidence habituelle,

p343

pour aller près de Bordeaux, dans un de ses domaines, jouir du climat et des productions de la Gaule méridionale. Il y mourut presque subitement, et sa mort amena, dans l' empire des franks, une nouvelle révolution territoriale. Dès qu' il eut fermé les yeux, l' une de ses femmes, Theodehilde, qui était la fille d' un berger, mit la main sur le trésor royal ; et, afin de conserver le titre de reine, elle envoya proposer à Gonthramn de la prendre pour épouse. Le roi accueillit très-bien ce message, et répondit avec un air de parfaite sincérité : " dites-lui qu' elle se hâte de venir " avec son trésor ; car je veux l' épouser et la rendre " grande aux yeux des peuples ; je veux même qu' auprès " de moi elle jouisse de plus d' honneur qu' avec mon " frère qui vient de mourir. " ravie de cette réponse, Theodehilde fit charger sur plusieurs voitures les richesses de son mari, et partit pour Châlons-Sur-Saône, résidence du roi Gonthramn. Mais, à son arrivée, le roi, sans s' occuper d' elle, examina le bagage, compta les chariots et fit peser les coffres ; puis il dit aux gens qui l' entouraient :

" ne vaut-il pas mieux que ce trésor m' appartienne
" plutôt qu' à cette femme, qui ne méritait pas
" l' honneur que mon frère lui a fait en la recevant
" dans son

p344

" lit ? " tous furent de cet avis, le trésor de Haribert fut mis en lieu de sûreté, et le roi fit conduire sous escorte, au monastère d' Arles, celle qui, bien à regret, venait de lui faire un si beau présent. Aucun des deux frères de Gonthramn ne lui disputa la possession de l' argent et des effets précieux qu' il venait de s' approprier par cette ruse ; ils avaient à débattre, soit avec lui, soit entre eux, des intérêts d' une bien autre importance. Il s' agissait de réduire à trois parts, au lieu de quatre, la division du territoire gaulois, et de faire, d' un commun accord, le partage des villes et des provinces qui formaient le royaume de Haribert. Cette nouvelle distribution se fit d' une façon encore plus étrange et plus désordonnée que la première. La ville de Paris fut divisée en trois, et chacun des frères en reçut une portion égale. Pour éviter le danger d' une invasion par surpris, aucun ne devait entrer dans la ville sans le consentement des deux autres, sous peine de perdre non seulement sa part de Paris, mais sa part entière du royaume de Haribert. Cette clause fut ratifiée par un serment solennel, sur les reliques de trois saints vénérés, Hilaire, Martin et Polyeucte, dont l' inimitié dans ce monde et dans

p345

l' autre fut appelée sur la tête de celui qui manquerait à sa parole. De même que Paris, les villes de Senlis et de Marseille furent divisées, mais en deux parts seulement, la première entre Hilperik et Sighebert, la seconde entre Sighebert et Gonthramn. Des autres villes, on forma trois lots, probablement d' après le calcul des impôts qu' on y percevait, et sans aucun égard à leur position respective. La confusion géographique devint encore plus grande, les enclaves se multiplièrent, les royaumes furent, pour ainsi dire, enchevêtrés l' un dans l' autre. Le roi Gonthramn obtint, par le tirage au sort, Melun, Saintes, Agen et

Périgueux, Meaux, Vendôme, Avranches, Tours, Poitiers, Albi, Conserans et les villes des Basses-Pyrénées, échurent à Sighebert. Enfin, dans la part de Hilperik, se trouvaient, avec plusieurs villes que les historiens ne désignent pas, Limoges, Cahors et Bordeaux, les cités aujourd' hui détruites de Bigore et de Béarn, et les cantons des Hautes-Pyrénées.

Les Pyrénées orientales se trouvaient, à cette époque, en dehors du territoire soumis aux franks ; elles appartenaient aux goths d' Espagne qui, par

p346

ce passage, communiquaient avec le territoire qu' ils possédaient en Gaule depuis le cours de l' Aude jusqu' au Rhône. Ainsi, le roi de Neustrie, qui n' avait pas eu jusque-là une seule ville au midi de la Loire, devint le plus proche voisin du roi des goths, son futur beau-père. Cette situation réciproque fournit au traité de mariage une nouvelle base, et en amena presque aussitôt la conclusion. Parmi les villes que Hilperik venait d' acquérir, plusieurs confinaient à la frontière du royaume d' Athanaghild ; d' autres étaient disséminées dans l' Aquitaine, province autrefois enlevée aux goths par les victoires de Chlodowig-Le-Grand.

Stipuler que ces villes, que ses ancêtres avaient perdues, seraient données pour douaire à sa fille, c' était faire un coup d' adroit politique ; et le roi des goths n' y manqua pas. Soit défaut d' intelligence pour des combinaisons supérieures à celles de l' intérêt du moment, soit désir de conclure à tout prix son mariage avec Galeswinthe, le roi Hilperik n' hésita point à promettre, pour douaire et pour présent du matin, les villes de Limoges, Cahors et Bordeaux, et celles des Pyrénées avec leur territoire. La confusion qui régnait

p347

dans les idées des nations germaniques, entre le droit de possession territoriale et le droit de gouvernement pouvait quelque jour mettre ces villes hors de la domination franke, mais le roi de Neustrie ne prévoyait pas de si loin. Tout entier à une seule pensée, il ne songea qu' à stipuler, en retour de ce qu' il abandonnerait, la remise

entre ses mains d' une dot considérable en argent et en objets de grand prix : ce point convenu, il n' y eut plus aucun obstacle, et le mariage fut décidé. à travers tous les incidents de cette longue négociation, Galeswinthe n' avait cessé d' éprouver une grande répugnance pour l' homme auquel on la destinait, et de vagues inquiétudes sur l' avenir. Les promesses faites au nom du roi Hilperik par les ambassadeurs franks, n' avaient pu la rassurer. Dès qu' elle apprit que son sort venait d' être fixé d' une manière irrévocable, saisie d' un mouvement de terreur, elle courut vers sa mère, et jetant ses bras autour d' elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d' une heure en pleurant, et sans dire un mot. Les ambassadeurs franks se

p348

présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi, et prendre ses ordres pour le départ ; mais, à la vue de ces deux femmes sanglotant sur le sein l' une de l' autre et se serrant si étroitement qu' elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu' ils étaient, ils furent émus et n' osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours, et le troisième, ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu' ils avaient hâte de partir, lui parlant de l' impatience de leur roi et de la longueur du chemin. La reine pleura, et demanda pour sa fille encore un jour de délai. Mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ : " un seul jour " encore, répondit-elle, et je ne demanderai plus " rien ; savez-vous que là où vous emmenez ma fille, " il n' y aura plus de mère pour elle ? " mais tous les retards possibles étaient épuisés ; Athanaghild interposa son autorité de roi et de père ; et, malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise

p349

entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux. Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage, traversa les rues de Tolède, et se dirigea vers la porte du nord. Le roi suivit à cheval le cortège de sa fille jusqu' à un pont

jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville ;
mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite,
et voulut aller au-delà. Quittant son propre char,
elle s' assit auprès de Galeswinthe, et, d' étape en
étape, de journée en journée, elle se laissa
entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque
jour elle disait : c' est jusque-là que je veux aller,
et, parvenue à ce terme, elle passait outre.
à l' approche des montagnes, les chemins devinrent
difficiles ; elle ne s' en aperçut pas, et voulut
encore aller plus loin. Mais comme les gens qui
la suivaient, grossissant beaucoup le cortège,
augmentaient les embarras et les dangers du voyage,
les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre
que leur reine fit un mille de plus. Il fallut se
résigner à une séparation inévitable, et de
nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes,
eurent lieu entre la mère et la fille. La reine
exprima, en paroles

p350

douces, sa tristesse et ses craintes maternelles :
" sois heureuse, dit-elle ; mais j' ai peur pour toi ;
" prends garde, ma fille, prends bien garde... "
à ces mots, qui s' accordaient trop bien avec ses
propres pressentiments, Galeswinthe pleura et
répondit : " Dieu le veut, il faut que je me
" soumette ; " et la triste séparation s' accomplit.
Un partage se fit dans ce nombreux cortège ;
cavaliers et chariots se divisèrent, les uns
continuant à marcher en avant, les autres retournant
vers Tolède. Avant de monter sur le char qui
devait la ramener en arrière, la reine des goths
s' arrêta au bord de la route, et fixant ses yeux
vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le
regarder, debout et immobile, jusqu' à ce qu' il
disparût dans l' éloignement et dans les détours du
chemin. Galeswinthe, triste mais résignée,
continua sa route vers le nord. Son escorte,
composée de seigneurs et de guerriers des deux
nations, goths et franks, traversa les Pyrénées,
puis les villes de Narbonne et de Carcassone,
sans sortir

p351

du royaume des goths, qui s' étendait jusque-là ;
ensuite elle se dirigea, par la route de Poitiers

et de Tours, vers la cité de Rouen où devait avoir lieu la célébration du mariage. Aux portes de chaque grande ville, le cortège faisait halte, et tout se disposait pour une entrée solennelle ; les cavaliers jetaient bas leurs manteaux de route, découvraient les harnais de leurs chevaux, et s'armaient de leurs boucliers suspendus à l'arçon de la selle. La fiancée du roi de Neustrie quittait son lourd chariot de voyage pour un char de parade, élevé en forme de tour, et tout couvert de plaques d'argent. Le poète contemporain à qui sont empruntés ces détails, la vit entrer ainsi à Poitiers, où elle se reposa quelques jours ; il dit qu'on admirait la pompe de son équipage, mais il ne parle point de sa beauté.

Cependant Hilperik, fidèle à sa promesse, avait répudié ses femmes et congédié ses maîtresses. Fredegonde elle-même, la plus belle de toutes, la favorite entre celles qu'il avait décorées du nom de reines, ne put échapper à cette proscription générale ; elle s'y soumit avec une résignation apparente,

p352

avec une bonne grâce qui aurait trompé un homme beaucoup plus fin que le roi Hilperik. Il semblait qu'elle reconnût sincèrement que ce divorce était nécessaire, que le mariage d'une femme comme elle avec un roi ne pouvait être sérieux, et que son devoir était de céder la place à une reine vraiment digne de ce titre. Seulement, elle demanda, pour dernière faveur, de ne pas être éloignée du palais, et de rentrer, comme autrefois, parmi les femmes qu'employait le service royal. Sous ce masque d'humilité, il y avait une profondeur d'astuce et d'ambition féminine, contre laquelle le roi de Neustrie ne se tint nullement en garde. Depuis le jour où il s'était épris de l'idée d'épouser une fille de race royale, il croyait ne plus aimer Fredegonde, et ne remarquait plus sa beauté ; car l'esprit du fils de Chlother, comme en général l'esprit des barbares, était peu capable de recevoir à la fois des impressions de nature diverse. Ce fut donc sans arrière-pensée, non par faiblesse de cœur mais par simple défaut de jugement, qu'il permit à son ancienne favorite de rester près de lui, dans la maison que devait habiter sa nouvelle épouse. Les noces de Galeswinthe furent célébrées avec autant d'appareil et de magnificence que celles de sa soeur Brunehilde ; il y eut même, cette fois, pour la mariée des honneurs extraordinaires ; et

tous les franks de la Neustrie, seigneurs et simples guerriers, lui jurèrent fidélité comme à un roi. Rangés en demi-cercle, ils tirèrent tous à la fois leurs épées, et les brandirent en l' air en prononçant une vieille formule païenne, qui dévouait au tranchant du glaive celui qui violerait son serment. Ensuite le roi lui-même renouvela solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale ; posant sa main sur une châsse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des goths, et tant qu' elle vivrait, de ne prendre aucune autre femme.

Galeswinthe se fit remarquer, durant les fêtes de son mariage, par la bonté gracieuse qu' elle témoignait aux convives ; elle les accueillait comme si elle les eût déjà connus ; aux uns, elle offrait des présents, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes ; tous l' assuraient de leur dévoûment, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie. Ces voeux, qui ne devaient point se réaliser pour elle, l' accompagnèrent jusqu' à la chambre nuptiale ; et le lendemain, à son lever,

elle reçut le *présent du matin*, avec le cérémonial prescrit par les coutumes germaniques.

En présence de témoins choisis, le roi Hilperik prit dans sa main droite la main de sa nouvelle épouse, et, de l' autre, il jeta sur elle un brin de paille, en prononçant à haute voix les noms des cinq villes qui devaient, à l' avenir, être la propriété de la reine. L' acte de cette donation perpétuelle et irrévocable fut aussitôt dressé en langue latine ; il ne s' est point conservé jusqu' à nous ; mais on peut aisément s' en figurer la teneur, d' après les formules consacrées et le style usité dans les autres monuments de l' époque mérovingienne :

" puisque Dieu a commandé que l' homme abandonne
 " père et mère pour s' attacher à sa femme, qu' ils
 " soient deux en une même chair, et qu' on ne sépare
 " point ceux que le Seigneur a unis, moi, Hilperik
 " roi des franks, homme illustre, à toi Galeswinthe,
 " ma femme bien aimée, que j' ai épousée suivant la
 " loi salique, par le sou et le denier, je donne
 " aujourd' hui par tendresse d' amour, sous le nom de
 " dot et de *morgane-ghiba*, les cités de
 " Bordeaux, Cahors, Limoges, Béarn et Bigore,
 " avec leur territoire et leur population. Je veux

" qu' à compter de ce jour, tu

p355

" les tiennes et possèdes en propriété perpétuelle,
" et je te les livre, transfère et confirme par la
" présente charte, comme je l' ai fait par le brin de
" paille et par le *handelang*. "

les premiers mois de mariage furent, sinon heureux,
du moins paisibles pour la nouvelle reine ; douce
et patiente, elle supportait avec résignation tout
ce qu' il y avait de brusquerie sauvage dans le
caractère de son mari. D' ailleurs, Hilperik eut
quelque temps pour elle une véritable affection ;
il l' aima d' abord par vanité, joyeux d' avoir en
elle une épouse aussi noble que celle de son frère ;
puis, lorsqu' il fut un peu blasé sur ce
contentement d' amour-propre, il l' aima par avarice,
à cause des grandes sommes d' argent et du grand
nombre d' objets précieux qu' elle avait apportés.
Mais après s' être complu quelque temps dans le
calcul de toutes ces richesses, il cessa d' y

p356

trouver du plaisir, et dès-lors aucun attrait ne
l' attacha plus à Galeswinthe. Ce qu' il y avait en
elle de beauté morale, son peu d' orgueil, sa
charité envers les pauvres, n' était pas de nature
à le charmer ; car il n' avait de sens et d' âme que
pour la beauté corporelle. Ainsi le moment arriva
bientôt où, en dépit de ses propres résolutions,
Hilperik ne ressentit auprès de sa femme que de la
froideur et de l' ennui.

Ce moment, épié par Fredegonde, fut mis à profit
par elle avec son adresse ordinaire. Il lui suffit
de se montrer comme par hasard sur le passage du
roi, pour que la comparaison de sa figure avec celle
de Galeswinthe fût revivre, dans le coeur de cet
homme sensuel, une passion mal éteinte par quelques
bouffées d' amour-propre. Fredegonde fut reprise
pour concubine, et fit éclat de son nouveau
triomphe ; elle affecta même envers l' épouse
dédaignée des airs hautains et méprisants.
Doublement blessée comme femme et comme reine,
Galeswinthe pleura d' abord en silence ; puis elle
osa se plaindre, et dire au roi qu' il n' y avait plus
dans sa maison aucun honneur pour elle, mais des
injures et des affronts qu' elle ne pouvait

supporter. Elle demanda comme une grâce d' être répudiée, et offrit d' abandonner tout ce qu' elle avait apporté avec elle, pourvu seulement

p357

qu' il lui fût permis de retourner dans son pays. L' abandon volontaire d' un riche trésor, le désintéressement par fierté d' âme, étaient des choses incompréhensibles pour le roi Hilperik ; et, n' en ayant pas la moindre idée, il ne pouvait y croire. Aussi, malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galeswinthe ne lui inspirèrent d' autre sentiment qu' une défiance sombre, et la crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu' il s' estimait heureux d' avoir en sa possession. Maîtrisant ses émotions et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout d' un coup de manières, prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d' amour qui trompèrent la fille d' Athanaghild. Elle ne parlait plus de séparation, et se flattait d' un retour sincère, lorsqu' une nuit, par l' ordre du roi, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre, et l' étrangla pendant qu' elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, Hilperik joua la surprise et l' affliction, il fit même semblant de verser des larmes, et, quelques jours après, il épousa Fredegonde. Ainsi périt cette jeune femme qu' une sorte de

p358

révélation intérieure semblait avertir d' avance du sort qui lui était réservé, figure mélancolique et douce qui traversa la barbarie mérovingienne, comme une apparition d' un autre siècle. Malgré l' affaiblissement du sens moral au milieu de crimes et de malheurs sans nombre, il y eut des âmes profondément émues d' une infortune si peu méritée, et leurs sympathies prirent, selon l' esprit du temps, une couleur superstitieuse. On disait qu' une lampe de cristal, suspendue près du tombeau de Galeswinthe, le jour de ses funérailles, s' était détachée subitement sans que personne y portât la main, et qu' elle était tombée sur le pavé de marbre sans se briser et sans s' éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistants avaient vu le marbre du pavé céder comme une

matière molle, et la lampe s' y enfoncer à demi. De semblables récits peuvent nous faire sourire, nous qui les lisons dans de vieux livres, écrits pour des hommes d' un autre

p1

âge ; mais, au vie siècle, quand ces légendes passaient de bouche en bouche, comme l' expression vivante et poétique des sentiments et de la foi populaires, on devenait pensif, et l' on pleurait en les entendant raconter.

DEUXIEME RECIT T 2

(568-575.)

chez les franks, et en général chez les peuples de race germanique, dès qu' un meurtre avait été commis, le plus proche parent du mort assignait un rendez-vous à tous ses parents ou alliés, les sommant sur leur honneur d' y venir en armes, car l' état de guerre existait dès lors entre le

p2

meurtrier et quiconque tenait à sa victime par le moindre lien de parenté. Comme époux de la soeur de Galeswinthe, Sighebert se trouva chargé d' accomplir ce devoir de vengeance. Il envoya des messagers au roi Gonthramn, et celui-ci, sans hésiter un moment entre ses deux frères devenus ennemis, se rangea du côté de l' offensé, soit que les moeurs nationales lui en fissent une loi, soit que le crime odieux et lâche du roi Hilperik l' eût, pour ainsi dire, mis au ban de sa propre famille. La guerre fut aussitôt déclarée, et les hostilités commencèrent, mais avec une ardeur inégale de la part des deux frères armés contre le troisième. Excité par les cris de vengeance de sa femme Brunehilde, qui avait sur lui un empire absolu, et dont le caractère violemment passionné venait de se révéler tout à coup, Sighebert voulait pousser le combat à outrance ; il ne reculait pas devant la pensée du fratricide ; mais gonthramn, soit par une inspiration chrétienne, soit par la mollesse de volonté qui lui était naturelle, ne tarda pas à quitter son rôle de coassaillant pour celui de médiateur. à l' aide des prières et de la

menace, il détermina Sighebert à ne point se faire justice,

p3

mais à la demander pacifiquement au peuple assemblé selon la loi.
En effet, d'après la loi des franks, ou pour mieux dire, d'après leurs coutumes nationales, tout homme qui se croyait offensé avait le choix libre entre la guerre privée et le jugement public ; mais, le jugement une fois rendu, la guerre cessait d'être légitime. L'assemblée de justice s'appelait *mâl*, c'est-à-dire conseil, et, pour y exercer les fonctions d'arbitre, il fallait appartenir à la classe des possesseurs de terres, ou, selon l'expression germanique, à la classe des hommes d'honneur *arimans*. plus ou moins nombreux, selon la nature et l'importance des causes qu'ils avaient à débattre, les juges se rendaient en armes à l'assemblée, et siégeaient tout armés sur des bancs disposés en cercle. Avant que les franks eussent passé le Rhin et conquis la Gaule, ils tenaient leurs cours de justice en plein air, sur des collines consacrées par d'anciens rites religieux. Après la conquête, devenus chrétiens, ils abandonnèrent cet usage, et le *mâl* fut convoqué, par les rois ou par les comtes, sous des halles de pierre ou de bois ; mais, en dépit de ce changement, le lieu des

p4

séances garda le nom qu'il avait reçu autrefois dans la Germanie païenne, on continua de l'appeler, en langue tudesque, *mâl-berg*, la montagne du conseil.
Lorsqu'une proclamation publiée dans les trois royaumes franks eut annoncé que, dans le délai de quarante nuits (c'était l'expression légale), un conseil solennel serait tenu par le roi Gonthramn, pour le rétablissement de la paix entre les rois Hilperik et Sighebert, les principaux chefs et les grands propriétaires, accompagnés de leurs vassaux, se rendirent au lieu indiqué. L'assemblée fut nombreuse ; le roi Gonthramn prit place sur un siège élevé, et le reste des juges sur de simples banquettes, chacun d'eux ayant l'épée au côté et derrière lui un serviteur qui portait

son bouclier et sa framée. Cité comme appelant, le roi Sighebert se présenta le premier, et, au nom de sa femme, la reine Brunehilde, il accusa Hilperik d' avoir sciemment pris part au meurtre de Galeswinthe, soeur de Brunehilde. Un délai de quatorze nuits fut donné à l' accusé pour comparaître à son tour et se justifier par serment.

p5

La loi des franks exigeait que ce serment de justification fût confirmé par celui d' un certain nombre d' hommes libres, six dans les moindres causes, et jusqu' à soixante-douze dans les causes d' une grande importance soit par la gravité des faits, soit par le haut rang des parties. Il fallait que l' accusé se présentât dans l' enceinte formée par les bancs des juges, accompagné de tous les hommes qui devaient jurer avec lui. Trente-six se rangeaient à sa droite et trente-six à sa gauche ; puis, sur l' interpellation du juge principal, il tirait son épée et jurait par les armes qu' il était innocent ; alors les cojurants, tirant tous à la fois leurs épées, prêtaient sur elles le même serment. Aucun passage, soit des anciennes chroniques, soit

p6

des actes contemporains, ne donne à penser que le roi Hilperik ait essayé de se disculper juridiquement du crime qu' on lui imputait ; selon toutes les probabilités, il se présenta seul devant l' assemblée des franks et s' assit gardant le silence. Sighebert se leva, et, s' adressant aux juges, il dit à trois reprises différentes :
" dites-nous la loi salique. "
puis, il reprit une quatrième fois, en montrant Hilperik : " je vous somme de nous dire à lui et à moi ce qu' ordonne la loi salique. "
telle était la formule consacrée pour demander jugement contre un adversaire convaincu par son propre aveu ; mais, dans le cas présent, la réponse à cette sommation ne pouvait avoir lieu qu' après de longs débats, car il s' agissait d' une cause à laquelle la loi commune des franks n' était applicable que par analogie. Dans le but de prévenir, ou tout au moins d' abréger les guerres privées,

cette loi établissait qu' en cas de meurtre le coupable paierait aux héritiers du mort une somme d' argent proportionnée à la condition de celui-ci. Pour la vie d' un esclave domestique, on donnait de quinze à trente-cinq sous d' or, pour celle d' un

p7

lite d' origine barbare ou d' un tributaire gallo-romain quarante-cinq sous, pour un roain propriétaire cent sous, et le double pour un frank ou tout autre barbare vivant sous la loi salique. à chacun de ces degrés, l' amende devenait triple si l' homme assassiné, soit esclave ou serf de la glèbe, soit romain ou barbare de naissance, dépendait immédiatement du roi comme serviteur, comme vassal ou comme fonctionnaire public. Ainsi, pour un colon du fisc, on payait quatre-vingt-dix sous d' or, trois cents sous pour un romain admis à la table royale, et six cents pour un barbare décoré d' un titre d' honneur, ou simplement *an-trusti*, c' est-à-dire affidé du roi.

Cette amende qui, une fois payée, devait garantir le coupable de poursuites ultérieures et de tout acte de vengeance, s' appelait, en langue germanique, *wer-gheld*, taxe de sauve-garde, et, en

p8

latin, *compositio*, parce qu' elle terminait la guerre entre l' offenseur et l' offensé. Il n' y avait point de *wer-gheld* pour le meurtre des personnes royales, et, dans ce tarif de la vie humaine, elles étaient placées en dehors et au-dessus de toute estimation légale. D' un autre côté, les moeurs barbares donnaient, en quelque sorte, au prince le privilège de l' homicide ; et voilà pourquoi, sans étendre par interprétation les termes de la loi salique, il était impossible de dire ce qu' elle ordonnait dans le procès intenté au roi Hilperik, et d' énoncer le taux de la composition qui devait être payée aux parents de Galeswinthe. Ne pouvant juger strictement d' après la loi, l' assemblée procéda par arbitrage et rendit sa sentence peu près dans les termes suivants :

" voici le jugement du très-glorieux roi
" Gonthramn et des nobles hommes siégeant dans le

" mâl-berg. -les cités de Bordeaux, Limoges,
" Cahors, Béarn et Bigorre, que Galeswinthe, soeur
" de la très-excellente dame Brunehilde, à son
" arrivée dans le pays des franks, reçut, comme
" chacun sait, à titre de douaire et de présent du
" matin, deviendront, à partir de ce jour, la
" propriété de la reine Brunehilde et de ses
" héritiers, afin que, moyennant cette composition, la
" paix de Dieu

p9

" soit désormais rétablie entre les très-glorieux
" seigneurs Hilperik et Sighebert. "
les deux rois s' avancèrent l' un vers l' autre,
tenant à la main de petites branches d' arbre qu' ils
échangèrent comme signe de la parole qu' ils se
donnaient mutuellement, l' un de ne jamais tenter
de reprendre ce qu' il venait de perdre par le
décret du peuple assemblé, l' autre de ne réclamer
sous aucun prétexte une composition plus forte.
" mon frère, dit alors le roi d' Austrasie, en
" présence des franks, hommes d' armes et d' honneur,
" convoqués selon la loi, sur la montagne du
" conseil, je te donne à l' avenir paix et sécurité sur
" la mort de Galeswinthe, soeur de Brunehilde.
" dorénavant tu n' as plus à craindre de moi ni
" plaintes ni poursuites, et si, ce qu' à Dieu ne
" plaise, il arrivait que, de ma part, ou de celle de
" mes héritiers, ou de tute autre personne en leur
" nom, tu fusses inquiété ou cité de nouveau
" par-devant le *mâl* pour l' homicide dont il s' agit,
" et pour la composition que j' ai reçue de toi, cette
" composition te sera restituée au double. "

p10

l' assemblée se sépara, et les deux rois, naguère
ennemis mortels, sortirent réconciliés en
apparence.
La pensée d' accepter son jugement comme une
expiation n' était pas de celles que le roi Hilperik
pouvait concevoir : au contraire, il se promit bien
de reprendre un jour ses villes, ou d' en saisir
l' équivalent sur les doaines de Sighebert. Ce
projet, mûri et dissimulé pendant près de cinq ans, se
révéla tout à coup en l' année 573. Sans se rendre
un compte bien exact de la situation et de
l' importance respective des cités dont il regrettait

la possession, Hilperick savait que celles de Béarn et de Bigorre étaient à la fois les moins considérables et les plus éloignées du centre de ses domaines. En songeant au moyen de recouvrer par force ce qu' il avait abandonné malgré lui, il trouva que son plan de conquête serait à la fois plus praticable et plus avantageux, si, aux deux petites villes du pied des Pyrénées, il substituait celles de Tours et de Poitiers, grandes, riches, et tout à fait à sa convenance. D' après cette idée, il rassembla dans la ville d' Angers, qui lui appartenait, des troupes, dont

p11

il donna le commandement à Chlodowig, le plus jeune des trois fils qu' il avait eus d' Audowere, sa première femme. Avant qu' aucune déclaration de guerre eût été faite, Chlodowig marcha sur Tours. Malgré la force de cette ancienne cité, il y entra sans résistance ; car le roi Sighebert, aussi bien que les deux autres rois, n' avaient de garnison permanente que dans les villes où ils résidaient, et les citoyens, tous ou presque tous gaulois d' origine, se souciaient peu d' appartenir à l' un des rois franks plutôt qu' à l' autre. Maître de Tours, le fils de Hilperik se dirigea vers Poitiers, qui lui ouvrit ses portes avec la même facilité, et où il établit ses quartiers, comme dans un point central, entre la ville de Tours et celles de Limoges, de Cahors et de Bordeaux, qui lui restaient à conquérir. à la nouvelle de cette agression inattendue, le roi Sighebert envoya des messagers à son frère Gonthramn, pour lui demander aide et conseil. Le rôle que Gonthramn avait joué six ans auparavant dans la pacification des deux rois semblait l' investir à leur égard d' une sorte de magistrature, du droit de sévir contre celui des deux qui violerait sa parole, et enfreindrait le jugement du

p12

peuple. Dans cette pensée, conforme d' ailleurs à l' instinct de justice qui était une des faces de son caractère, il prit sur lui le soin de réprimer la tentative hostile du roi Hilperik, et de l' obliger à se soumettre de nouveau aux conditions du traité de

partage, et à la sentence des franks. Sans adresser à l' infracteur de la paix jurée ni remontrances, ni sommation préalable, Gonthramn fit marcher contre Chlodowig des troupes conduites par le meilleur de ses généraux, Eonius Mummolus, homme d' origine gauloise, qui égalait en intrépidité les plus braves d' entre les franks, et les surpassait tous en talent militaire.

Mummolus, dont le nom, célèbre alors, reparaitra plus d' une fois dans ces récits, venait de vaincre dans plusieurs combats, et de repousser jusqu' au-delà des Alpes la nation des langobards qui, maîtresse du nord de l' Italie, tentait de déborder sur la Gaule, et menaçait d' une conquête les provinces voisines du Rhône. Avec la rapidité de mouvement qui lui avait procuré ses victoires, il partit de Châlons-Sur-Saône, capitale du royaume de Gonthramn, et se dirigea vers la ville de Tours par la route de Nevers et de Bourges. à son approche,

p13

le jeune Chlodowig, qui était revenu à Tours dans l' intention d' y soutenir un siège, prit le parti de battre en retraite, et alla sur la route de Poitiers, à peu de distance de cette ville, occuper une position favorable et y attendre des renforts. Quant aux citoyens de Tours, ils accueillirent pacifiquement le général gallo-romain, qui prit possession de la place au nom du roi Sighebert. Afin de les rendre à l' avenir moins indifférents en politique, Mummolus leur fit prêter, en masse, un serment de fidélité. Aux termes d' une proclamation adressée à l' évêque et au comte de Tours, tous les hommes de la cité et de la banlieue, *soit romains, soit franks, soit de nation quelconque*, reçurent l' ordre de s' assembler dans l' église épiscopale, et d' y jurer sur les choses saintes, par le nom de Dieu tout puissant, par l' indivisible trinité et par le jour terrible du jugement, qu' ils garderaient en toute sincérité, et comme de véritables leudes, la foi due à leur seigneur le très-glorieux roi Sighebert.

p14

Cependant les renforts qu' attendait Chlodowig

arrivèrent à son camp près de Poitiers. C' était une troupe de gens levés dans le voisinage et conduits par Sigher et Basilius, l' un frank, l' autre romain d' origine, tous deux influents par leurs richesses et zélés partisans du roi Hilperik. Cette troupe, nombreuse mais sans discipline, composée en grande partie de colons et de paysans, forma l' avant-garde de l' armée neustrienne, et ce fut elle qui d' abord en vint aux mains avec les soldats de Mummolus. Malgré beaucoup de bravoure et même d' acharnement au combat, Sigher et Basilius ne purent arrêter dans sa marche sur Poitiers le plus grand ou pour mieux dire le seul tacticien de l' époque. Attaqués à la fois en tête et par le flanc, ils furent, après une perte énorme, culbutés sur les franks de Chlodowig, qui lâchèrent pied et se débandèrent presque aussitôt. Les deux chefs de volontaires furent tués dans cette déroute, et le fils de Hilperik, n' ayant plus autour de lui assez de monde pour défendre Poitiers, s' enfuit par la route de Saintes. Devenu maître de la ville par cette victoire, Mummolus regarda sa mission comme terminée, et après avoir, comme à Tours, fait prêter par les citoyens le serment de fidélité

p15

au roi Sighebert, il repartit pour le royaume de Gonthramn, sans daigner poursuivre les neustriens qui fuyaient en petit nombre avec le fils de leur roi.

Chlodowig ne fit aucune tentative pour rallier ses troupes et revenir sur Poitiers ; mais, soit par crainte de se voir couper la route du nord, soit par une bravade de jeune homme, au lieu de tendre vers Angers, il continua de suivre une direction contraire, et marcha sur Bordeaux, l' une des cinq villes dont il avait ordre de s' emparer. Il arriva aux portes de cette grande cité avec une poignée d' hommes en mauvais équipage, et, à la première sommation qu' il fit au nom de son père, les portes lui furent ouvertes, fait bizarre où se révèle d' une manière frappante l' impuissance administrative de la royauté mérovingienne. Il ne se trouvait pas dans cette grande ville assez de forces militaires pour défendre le droit de souveraineté du roi Sighebert contre une bande de fuyards harassés et dépaysés. Le fils de Hilperik put librement s' y installer en maître, et occuper avec ses

p16

gens les hôtels qui appartenaient au fisc, propriétés jadis impériales, recueillies par les rois germanains avec l' héritage des césars.

Il y avait déjà près d' un mois que le jeune Chlodowig résidait à Bordeaux, prenant des airs de conquérant et affectant l' autorité d' un vice-roi, lorsque Sigulf, l' un des gardiens de la marche des Pyrénées, s' avisa de se mettre en campagne et de lui courir sus. Le *mark-graf* (c' était le titre germanique des gouverneurs de province frontière) fit proclamer le ban de guerre dans toute l' étendue de sa juridiction, depuis l' Adour jusqu' à la Garonne. Ce ban ordonnait, sous peine d' amende, la levée en masse des habitants du pays, population de chasseurs et de bûcherons presque aussi sauvages que les basques de la montagne, et qui souvent s' entendaient avec eux pour piller les convois de marchandises, rançonner les petites villes du voisinage, ou résister aux gouverneurs franks qui exigeaient comme tribut la dîme de la résine récoltée dans les forêts des Landes. Ceux qui

p17

obéirent à l' appel du chef austrasien vinrent au rendez-vous, les uns à pied, les autres à cheval, avec leur armement habituel, c' est-à-dire, en équipage de chasse, l' épieu à la main et la trompe ou le cornet en bandoulière. Conduits par le *mark-graf* Sigulf, ils entrèrent à Bordeaux, pressant leur marche comme pour une surprise, et se dirigeant vers le quartier de la ville où les neustriens étaient cantonnés.

Ceux-ci, attaqués à l' improvisiste par un ennemi supérieur en nombre, n' eurent que le temps de monter à cheval et d' y faire monter leur prince qu' ils entourèrent, fuyant avec lui dans la direction du nord. Les gens de Sigulf se mirent à les poursuivre avec acharnement, animés, soit par l' espérance de prendre à merci et de rançonner un fils de roi, soit par un instinct de haine nationale contre les hommes de race franke. Afin de s' exciter mutuellement à la course, ou pour accroître la terreur des fugitifs, ou simplement par une fantaisie de gaieté méridionale, ils sonnaient, en courant, de leurs trompes et de leurs cornets de chasse. Durant tout le jour, penché sur les rênes de son cheval qu' il pressait de l' éperon, Chlodowig entendit derrière lui le son du cor et les cris des chasseurs qui le suivaient à la piste comme un cerf lancé dans le bois. Mais le

soir, à mesure que

p18

l'obscurité devint plus épaisse, la poursuite se ralentit par degrés, et bientôt les neustriens furent libres de continuer leur route au pas de voyage. C'est ainsi que le jeune Chlodowig regagna les rives de la Loire et les murailles d'Angers d'où il était sorti naguère à la tête d'une armée nombreuse.

Cette fin ridicule d'une expédition entreprise avec insolence produisit dans l'âme du roi Hilperik un sentiment de dépit sombre et furieux. Ce n'était plus seulement la passion du gain, mais encore celle de l'orgueil blessé, qui l'excitait à tout risquer pour reprendre ses conquêtes, et répondre au défi qu'on semblait lui porter. Décidé à venger son honneur d'une manière éclatante, il rassembla sur les bords de la Loire une armée beaucoup plus nombreuse que la première, et il en donna le commandement à Theodebert, l'aîné de ses fils. Le prudent Gonthramn réfléchit cette fois qu'une nouvelle intervention de sa part serait probablement inutile pour la paix, et certainement très coûteuse pour lui. Renonçant au rôle d'arbitre, il adopta un genre de médiation qui, en cas

p19

de non-succès, lui permettait de se tenir à l'écart et de ne prendre aucun parti dans la querelle. Il remit à un synode ecclésiastique le soin de réconcilier les deux rois ; et, d'après ses ordres, tous les évêques de son royaume, neutres par position, s'assemblèrent en concile dans une ville neutre, Paris, où, suivant l'acte de partage, aucun des fils de Chlother ne pouvait mettre le pied sans le consentement des deux autres. Le concile adressa au roi de Neustrie les exhortations les plus pressantes pour qu'il gardât la paix jurée et n'envahît plus les droits de son frère. Mais tous les discours et tous les messages furent inutiles. Hilperik, n'écoutant rien, continua ses préparatifs militaires, et les membres du synode retournèrent auprès du roi Gonthramn, apportant pour unique fruit de leur mission l'annonce d'une guerre

inévitable.

Cependant Theodebert passa la Loire, et, par un mouvement qui semble offrir quelque apparence de combinaison stratégique, au lieu de marcher d'abord sur Tours, comme avait fait son jeune frère, il se dirigea vers Poitiers, où les chefs austrasiens qui commandaient en Aquitaine venaient

p20

de concentrer leurs forces. Gondebald, le principal d'entre eux, eut l'imprudence de hasarder le combat en plaine contre les neustriens beaucoup plus nombreux, et surtout plus animés à cette guerre que les troupes qu'il conduisait ; il fut complètement défait, et perdit tout dans une seule bataille. Les vainqueurs entrèrent à Poitiers ; et Theodebert, maître de cette place au centre de l'Aquitaine austrasienne, put se porter librement vers l'une ou vers l'autre des villes dont il avait mission de s'emparer. Il choisit la direction du nord, et entra sur cette partie du territoire de Tours qui occupe la rive gauche de la Loire. Soit par les ordres de son père, soit d'après sa propre inspiration, il fit au pays une guerre de sauvage, portant la dévastation et le massacre dans tous les lieux où il passait. Les citoyens de Tours virent avec effroi du haut de leurs murailles les nuages de fumée qui, s'élevant de tous côtés autour d'eux, annonçaient l'incendie des campagnes voisines. Quoique liés envers le roi Sighebert par un serment prêté sur les choses saintes, ils firent taire leurs scrupules religieux, et se rendirent à discrétion en implorant la clémence du vainqueur.

p21

Après la soumission de Poitiers et de Tours, l'armée neustrienne alla mettre le siège devant Limoges qui lui ouvrit ses portes, et, de Limoges, elle marcha sur Cahors. Dans cette longue route, son passage fut marqué par la dévastation des campagnes, le pillage des maisons et la profanation des lieux saints. Les églises étaient dépouillées et incendiées, les prêtres mis à mort, les religieuses violées, et les couvents détruits de fond en comble. Au bruit de ces ravages, une terreur universelle se répandit d'un bout à l'autre de l'ancienne province d'Aquitaine, depuis la Loire

jusqu' aux Pyrénées. Ce vaste et beau pays où les franks étaient entrés, soixante ans auparavant, non comme ennemis de la population indigène, mais comme adversaires des goths, ses premiers dominateurs, et comme soldats de la foi orthodoxe contre une puissance hérétique, ce pays privilégié, où la conquête avait passé deux fois sans laisser de traces, où les moeurs romaines se propageaient presque intactes, et où les princes germains d' outre Loire n' étaient guère connus que par leur réputation de parfaits catholiques, fut subitement arraché au repos dont il jouissait depuis un demi-siècle.

p22

Le spectacle de tant de cruautés et de sacrilèges frappait les esprits d' étonnement et de tristesse. On comparait la campagne de Theodebert, en Aquitaine, à la persécution de Dioclétien ; on opposait, avec une surprise naïve, les crimes et les brigandages commis par l' armée de Hilperik aux actes de piété de Chlodowig-le-grand, qui avait fondé et enrichi un si grand nombre d' églises. Des invectives et des malédictions en style biblique sortaient de la bouche des évêques et des sénateurs aquitains, dont la foi chrétienne était tout le patriotisme, ou bien ils se racontaient l' un à l' autre, avec un sourire d' espérance, les miracles qui, selon le bruit public, s' opéraient en différents lieux pour punir les excès des barbares. C' était le nom qu' on donnait aux franks ; mais ce mot n' avait par lui-même aucune signification injurieuse ; il servait en Gaule à désigner la race conquérante, comme celui de romains la race indigène. Souvent l' accident le plus simple faisait le fond

p23

de ces récits populaires que des imaginations frappées coloraient d' une teinte superstitieuse. à quelques lieues de Tours, sur la rive droite de la Loire, se trouvait un couvent célèbre par des reliques de saint Martin ; pendant que les franks ravageaient la rive gauche, une vingtaine d' entre eux prirent un bateau pour passer à l' autre bord, et piller ce riche monastère. N' ayant pour diriger le bateau, ni rames, ni perches ferrées, ils se

servaient de leurs lances, tenant le fer en haut et appuyant l' autre bout au fond de la rivière. En les voyant approcher, les moines, qui ne pouvaient se méprendre sur leurs intentions, vinrent au-devant d' eux, et leur crièrent : " gardez-vous, ô barbares ! Gardez-vous de descendre ici, car ce monastère appartient au bienheureux Martin. " mais les franks n' en débarquèrent pas moins ; ils battirent les religieux, brisèrent les meubles du couvent, enlevèrent tout ce qui s' y trouvait de précieux et en firent des ballots qu' ils empilèrent sur leur embarcation. Le bateau, mal conduit et chargé outre mesure, alla donner dans un de ces bas-fonds qui encombrent le lit de la Loire, et y resta engravé. à la secousse produite par ce temps

p24

d' arrêt, plusieurs de ceux qui manoeuvraient, en poussant de toutes leurs forces, pour faire marcher la lourde barque, trébuchèrent, et tombèrent en avant, chacun sur le fer de sa lance qui lui entra dans la poitrine ; les autres, saisis à la fois de terreur et de componction, se mirent à crier et à appeler du secours. Quelques uns des religieux qu' ils avaient maltraités, accourant alors, montèrent dans une barque, et virent, non sans étonnement, ce qui était arrivé. Pressés, par les pillards eux-mêmes, de reprendre tout le butin enlevé dans leur maison, ils regagnèrent la rive en chantant l' office des morts pour l' âme de ceux qui venaient de périr d' une manière si imprévue.

Pendant que ces choses se passaient en Aquitaine, le roi Sighebert rassemblait toutes les forces de son royaume pour marcher contre Theodebert, ou contraindre Hilperik à le rappeler et à rentrer dans les limites que lui assignait le traité de partage. Il appela aux armes, non seulement les franks des bords de la Meuse, de la Moselle et du Rhin, mais encore toutes les tribus germanes, qui, au-delà de ce dernier fleuve, reconnaissaient l' autorité ou le patronage des fils de Merowig.
Tels

p25

étaient les sweves ou swabes et les alamans, derniers débris de deux confédérations autrefois

puissantes ; les thorings et les baiwares, qui conservaient leur nationalité sous des ducs héréditaires ; enfin, plusieurs peuplades de la basse-Germanie, détachées soit de gré, soit de force, de la redoutable ligue des saxons, ennemie et rivale de l' empire frank. Ces nations transrhénanes, comme on les appelait alors, étaient entièrement païennes, ou, si les plus rapprochées de la frontière gauloise avaient reçu quelques semences de christisme, elles y mêlaient, d' une manière bizarre, les pratiques de leur ancien culte, sacrifiant des animaux, et jusqu' à des hommes dans les circonstances solennelles. à ces dispositions féroces se joignaient une soif de pillage et un instinct de conquête qui les poussaient vers l' occident, et les stimulaient à passer le grand fleuve pour aller, comme les franks, prendre leur part du butin et des terres de la Gaule. Ceux-ci le savaient, et ils observaient avec défiance les moindres mouvements de leurs frères

p26

d' origine, toujours prêts à émigrer sur leurs traces, et à tenter sur eux une conquête. Ce fut pour écarter ce danger que Chlodowig-le-grand livra aux swabes et aux alamans réunis la fameuse bataille de Tolbiac. D' autres victoires, remportées par les successeurs de Chlodowig, suivirent la défaite de cette avant-garde des populations d' outre Rhin. Theoderik soumit la nation thuringienne et plusieurs tribus des saxons ; et Sighebert lui-même signala contre ces derniers son activité et son courage. Comme roi de la France orientale, et gardien de la frontière commune, il avait maintenu les peuples germaniques dans la crainte et le respect de la royauté franke ; mais, en les enrôlant dans son armée et en les menant sous ses drapeaux jusqu' au centre de la Gaule, il devait réveiller en eux cete vieille passion de jalousie e de conquête, et soulever un orage menaçant à la fois pour les gaulois et pour les franks. Aussi, à la nouvelle de ce grand armement de l' austrasie, un sentiment d' inquiétude se répandit, non seulement parmi les sujets de Hilperik, mais encore parmi ceux de Gonthramn qui, lui-même, partagea leurs craintes. Malgré son peu de penchant à chercher querelle sans avoir été longuement et vivement provoqué, il n' hésita pas à considérer la levée en masse des nations païennes d' outre Rhin, comme un acte d' hostilité contre

tout ce qu' il y avait de chrétiens en Gaule, et il répondit favorablement à la demande de secours que lui adressa Hilperik. " les deux rois eurent une entrevue, dit l' auteur contemporain, et firent alliance, se jurant l' un à l' autre qu' aucun d' eux ne laisserait périr son frère. " prévoyant que le plan de Sighebert serait de marcher vers le sud-ouest, et de gagner un point quelconque de la route entre Paris et Tours, Hilperik transporta ses forces sur la partie orientale du cours de la Seine, afin d' en défendre le passage. Gonthramn, de son côté, garnit de troupes sa frontière du nord, qui n' était protégée par aucune défense naturelle, et vint lui-même à Troyes où il s' établit en observation.

Ce fut en l' année 574 que les troupes du roi d' Austrasie, après plusieurs jours de marche, arrivèrent près d' Arcis-Sur-Aube. Sighebert fit halte en cet endroit, et attendit, avant d' aller plus loin, le rapport de ses éclaireurs. Pour entrer dans le royaume de Hilperik sans changer de direction, il devait passer la Seine un peu au-dessus de son confluent avec l' Aube, dans un lieu nommé alors *les douze ponts*, et aujourd' hui pont-sur-Seine ;

mais tous les ponts avaient été rompus, tous les bateaux enlevés, et le roi de Neustrie se tenait campé non loin de là, prêt à livrer bataille, si l' on tentait le passage à gué. à moins de dix lieues vers le sud, la Seine avec ses deux rives faisait partie des états, ou comme on s' exprimait alors, du lot de Gonthramn. Sighebert ne balançait pas à le sommer de lui livrer passage sur ses terres. Le message qu' il lui envoya était bref et significatif : " si tu ne me permets de passer ce fleuve à travers ton lot, je marcherai sur toi avec toute mon armée. "

la présence de cette redoutable armée agit de la manière la plus forte sur l' imagination du roi Gonthramn, et les mêmes motifs de crainte qui l' avaient déterminé à se coaliser avec Hilperik le portèrent à rompre cette alliance et à violer son serment. Tous les détails qu' il recevait de ses espions et des gens du pays sur le nombre et l' aspect des troupes austrasiennes, lui présentaient sous des couleurs effrayantes le danger auquel un

refus devait l' exposer. En effet, si les armées des rois mérovingiens étaient d' ordinaire sans discipline, celle-là passait en turbulence farouche tout ce qu' on avait vu depuis l' époque des grandes invasions. Les bataillons d' élite se composaient de la population franke la moins civilisée et la moins chrétienne, celle qui habitait vers le Rhin ; et le gros des troupes était une horde de barbares dans toute la force du terme. C' était de ces figures étranges qui avaient parcouru la Gaule au temps d' Attila et de Chlodowig, et qu' on ne retrouvait plus que dans les récits populaires ; de ces guerriers aux moustache pendantes et aux cheveux relevés en aigrette sur le sommet de la tête, qui lançaient leur hache d' armes au visage de l' ennemi, ou le harponnaient de loin avec leur javlot à crochets. Une pareille armée ne pouvait se passer de brigandage, même en pays ami ; mais Gonthramn aima mieux s' exposer à quelque déprédation de courte durée que d' encourir les chances d' une invasion et d' une conquête. Il céda le passage, probablement par le pont de Troyes ; et dans cette ville même, il eut une entrevue avec son frère Sighebert, auquel il promit par serment une paix inviolable et une sincère amitié.

à la nouvelle de cette trahison, Hilperik se hâta d' abandonner ses positions sur la rive gauche de la Seine, et de gagner, par une retraite précipitée, l' intérieur de son royaume. Il marcha sans s' arrêter jusqu' aux environs de Chartres, et campa sur les bords du Loir, près du bourg d' avallocium qui maintenant se nomme alluye. Durant cette longue route, il fut constamment suivi et serré de près par les troupes ennemies. Plusieurs fois Sighebert, croyant qu' il allait faire halte, le fit sommer, selon la coutume germanique, de prendre jour pour le combat ; mais, au lieu de répondre, le roi de Neustrie forçait de vitesse et continuait sa marche. à peine fut-il établi dans ses nouvelles positions, qu' un héraut de l' armée austrasienne lui apporta le message suivant : " si tu n' es pas un homme de rien, prépare un champ de bataille et accepte le combat. " jamais un pareil défi

porté à un homme de race franke ne restait sans réponse ; mais Hilperik avait perdu toute sa fierté originelle. Après d' inutiles efforts pour échapper à son ennemi, poussé à bout, et ne se sentant pas le courage du sanglier aux abois, il eut recours à la prière, et demanda la paix en promettant satisfaction.

Sighebert, malgré son naturel violent, ne manquait pas de générosité ; il consentit à oublier tout, pourvu seulement que les villes de Tours, Poitiers, Limoges et Cahors, lui fussent rendues sans délai, et que l' armée de Theodebert repassât la Loire. Vaincu de son propre aveu, et pour la seconde fois déchu de ses espérances de conquête, Hilperik, comme un animal pris au piège, se montra tout à fait radouci ; il eut même un de ces accès de bonhomie qui, dans le caractère germanique, semblaient faire intermittence avec la férocité la plus brutale et l' égoïsme le plus rusé. Il s' inquiéta de ce que deviendraient les habitants des quatre villes qui s' étaient soumises à lui : " pardonne-leur, dit-il à son frère, et ne mets pas la faute sur eux, car s' ils ont manqué à la foi qu' ils

te devaient, c' est que je les y ai contraints par le fer et par le feu. " Sighebert fut assez humain pour écouter cette recommandation.

Les deux rois paraissaient très-satisfaits l' un de l' autre, mais un grand mécontentement régnait dans l' armée austrasienne. Les hommes enrôlés dans les contrées d' outre Rhin murmuraient de ce qu' une paix inattendue venait les frustrer du butin qu' ils s' étaient promis d' amasser en Gaule. Ils s' indignaient d' avoir été emmenés si loin de chez eux pour ne pas se battre et pour ne rien gagner ; ils accusaient le roi Sighebert de s' être retiré du jeu dès qu' il avait fallu combattre. Tout le camp était en rumeur, et une émeute violente se préparait. Le roi, sans témoigner aucune émotion, monta à cheval, et galopant vers les groupes où vociféraient les plus mutins : " qu' avez-vous, leur dit-il, et que demandez-vous ? -la bataille ! Cria-t-on de toutes parts. Donne-nous l' occasion de nous battre et de gagner des richesses, autrement nous ne retournons pas dans notre pays. "

cette menace pouvait amener une nouvelle conquête territoriale au sein de la Gaule, et le démembrement de la domination franke ; mais Sighebert n' en fut nullement troublé ; et joignant à une contenance ferme des paroles de douceur et des promesses, il parvint, sans trop de peine, à calmer cette colère de sauvages.

Le camp fut levé, et l' armée se mit en marche pour regagner les bords du Rhin. Elle prit le chemin de Paris, mais ne passa point par cette ville, dont Sighebert, fidèle à ses engagements, respectait la neutralité. Sur toute leur route les colonnes austrasiennes ravagèrent les lieux qu' elles traversaient, et les environs de Paris se ressentirent longtemps de leur passage. La plupart des bourgs et des villages furent incendiés, les maisons pillées, et beaucoup d' hommes emmenés en servitude, sans qu' il fût possible au roi de prévenir ou d' empêcher de tels excès. " il parlait et " conjurait, dit l' ancien narrateur, pour que ces " choses n' eussent pas lieu, mais il ne pouvait " prévaloir contre la fureur des gensvenus de l' autre " côté du Rhin. "

ces païens n' entraient dans les églises que pour y commettre des vols. Dans la riche basilique de saint-Denis, l' un des capitaines de l' armée prit une pièce d' étoffe de soie brochée d' or et semée de pierres précieuses qui couvrait le tombeau du martyr ; un autre ne craignit pas de monter sur le tombeau même pour atteindre de là, et abattre avec sa lance une colombe en or, figure du saint-esprit, suspendue aux lambris de la chapelle. Ces pillages et ces profanations indignaient Sighebert comme roi et comme chrétien ; mais, sentant qu' il ne pouvait rien sur l' esprit de ses soldats, il agit envers eux comme son aïeul Chlodowig envers celui qui avait brisé le vase de Reims. Tant que l' armée fut en marche, il laissa faire, et dissimula son dépit ; mais au retour, quand ces hommes indisciplinables, regagnant chacun sa tribu et sa maison, se furent dispersés en différents lieux, il fit saisir un à un, et mettre à mort ceux qui s' étaient le plus signalés par des actes de mutinerie et de brigandage. Il paraît que de semblables dévastations eurent lieu au passage des austrasiens sur la frontière

septentrionale du royaume de Gonthramn, et que ce grief, qu' il ressentit vivement, amena de la

p35

mésintelligence entre lui et Sighebert. D' un autre côté, les dispositions pacifiques du roi de Neustrie ne furent pas de longue durée ; dès qu' il se vit hors de danger, il revint à son idée fixe, et tourna de nouveau un regard de convoitise vers les villes d' Aquitaine qu' il avait un moment possédées. La brouillerie qui venait d' éclater entre ses deux frères, lui parut une circonstance favorable pour la reprise de son projet de conquête ; il s' empressa de saisir l' occasion, et, moins d' un an après la conclusion de la paix, il envoya dire à Gonthramn :

" que mon frère vienne avec moi, voyons-nous, et, d' un commun accord, poursuivons notre ennemi Sighebert. " cette proposition fut très-bien accueillie ; les deux rois eurent ensemble une entrevue, se firent des présents d' amitié, et conclurent une alliance offensive contre leur frère d' Austrasie. Hilperik, plein de confiance, fit marche de nouvelles troupes vers la Loire, sous le commandement de son fils Theodebert, qui passa ce fleuve pour la seconde fois en l' année 575 ; lui-même entra avec une armée sur le territoire de Reims, frontière occidentale du royaume d' Austrasie. Son invasion fut accompagnée des mêmes ravages que la campagne de Theodebert en

p36

Aquitaine ; il incendia les villages, détruisit les récoltes, et pilla tout ce qui pouvait s' emporter. La nouvelle de ces brigandages parvint à Sighebert en même temps que celle de la coalition formée contre lui. Il avait pardonné à Hilperik, et résisté aux sollicitations de sa femme, qui ne voulait ni paix ni trêve avec le meurtrier de Galeswinthe ; son indignation fut celle d' un homme simple de coeur et fougueux de caractère, qui découvre qu' on s' est joué de sa bonne foi. Il éclata en invectives et en imprécations. Mais cette colère bouillante, espèce de fièvre dont l' accès pouvait se calmer de nouveau par la soumission de l' ennemi, était trop peu sûre pour contenter Brunehilde. Elle déploya tout ce qu' elle avait d' influence sur

son mari pour lui insinuer dans l' âme un désir de vengeance plus réfléchi, et diriger tous ses ressentiments vers un but unique, le fratricide. En finir avec l' assassin, tel était le cri de la soeur de Galeswinthe, et Sighebert l' écouta cette fois. Ce fut avec la pensée d' un duel à mort qu' il proclama de nouveau son ban de guerre contre Hilperik, parmi les franks orientaux et les peuples d' outre Rhin.

p37

Pour exciter ces gens si peu traitables à se battre en déterminés, le roi d' Austrasie leur promit tout : de l' argent, le pillage, et jusqu' à des terres et des villes dans la Gaule. Il marcha directement vers l' ouest au secours de la province rémoise ; ce qui le dispensa de s' inquiéter de la manière dont il passerait la Seine. à son approche, Hilperik, évitant le combat comme dans la campagne précédente, fit sa retraite en longeant le cours de la Marne, et alla vers la Seine-inférieure chercher une position favorable. Sighebert le poursuivit jusque sous les murs de Paris ; mais il s' arrêta là, tenté par l' idée d' occuper cette ville, qu' on regardait alors comme très-forte, d' en faire sa place d' armes, et au besoin une place de refuge. Quelque prudente que fût cette idée, le roi d' Austrasie, en y obéissant, fit un acte de témérité devant lequel il eût reculé sans doute, si sa passion de vengeance n' avait fait taire en lui tout scrupule et toute crainte. En vertu du traité de partage, conclu huit ans auparavant, Paris, divisé en trois lots, était cependant une ville neutre, interdite à chacun des trois fils de Chlother par le serment le plus sacré, et par toutes les terreurs de la religion. Nul d' entre eux, jusque-là, n' avait osé enfreindre ce serment,

p38

et braver les malédictions prononcées contre celui qui le violerait. Sighebert en eut le courage, aimant mieux risquer son âme que de négliger un seul moyen de succès dans la poursuite de ses desseins. Paris, en effet, lui était nécessaire comme point d' appui, et, pour employer une locution toute moderne, comme base de ses opérations

ultérieures, soit qu' il voulût agir contre Hilperik à l' ouest, ou au sud contre Theodebert. Il somma donc la ville de le recevoir, en dépit du traité, et il y entra sans aucune résistance, car elle n' était gardée contre lui que par la protection de saint Polyeucte, de saint Hilaire et de saint Martin.

Après avoir établi ses quartiers à Paris, le roi Sighebert s' occupa premièrement d' envoyer des troupes contre le fils de Hilperik qui, parcourant en Aquitaine la même route que l' année précédente, venait d' arriver à Limoges. Entre la ville de Tours et celle de Chartres, une bande de terre, comprenant les pays de Châteaudun et de Vendôme,

p39

appartenait au royaume d' Austrasie ; Sighebert résolut d' y lever une armée, afin de ménager les forces qu' il avait amenées avec lui. Ses messagers allèrent de bourgade en bourgade, publiant une proclamation qui enjoignait à tout homme libre de se trouver au rendez-vous de guerre, équipé de son mieux d' armes quelconques, depuis la cuirasse et la lance jusqu' au bâton ferré et au simple couteau. Mais, ni dans les villes ni hors des villes, personne ne répondit à l' appel ; et, malgré l' amende de soixante sols d' or prononcée contre celui qui résistait aux ordonnances royales, les habitants de Châteaudun, de Vendôme et des environs de Tours ne s' armèrent point, et ne quittèrent point leurs maisons. Ces gens savaient que leur pays était compris dans le partage de Sighebert, et que les impôts levés chez eux se rendaient au fisc d' Austrasie, mais c' était tout, et comme le roi dont ils dépendaient ne leur faisait sentir par aucun acte son autorité administrative, comme cet ordre était le premier qu' ils eussent jamais reçu de lui, ils y firent peu d' attention. Cette résistance passive devait, si elle se prolongeait, contraindre le roi d' Austrasie à diviser ses

p40

forces. Pour la faire cesser promptement et sans violence, il envoya sur les lieux ses deux plus habiles négociateurs, Godeghisel, maire du palais,

et Gonthramn, surnommé Bose, c' est-à-dire le malin, homme d' intrigue et de savoir-faire, doué, malgré son origine tudesque, d' une souplesse d' esprit qui n' appartenait guère qu' à la race gallo-romaine. Les deux austrasiens réussirent dans leur mission, et passèrent bientôt la Loire à la tête d' une armée indigène, mal équipée mais assez nombreuse pour ne pas craindre d' en venir aux mains avec les franks de Theodebert.

Ceux-ci, déjà fort alarmés par la nouvelle de l' invasion austrasienne, le furent encore plus lorsqu' ils apprirent que des troupes s' avançaient contre eux, et que la retraite leur était coupée. Mais, quel que fût le découragement de ses soldats, Theodebert, en véritable chef germain, résolut de marcher à l' ennemi. Il sortit de Limoges, et alla prendre position sur les bords de la Charente, à huit ou dix milles d' Angoulême ; durant ce trajet, beaucoup de ses gens désertèrent, de sorte qu' au moment de livrer bataille, il resta presque

p41

abandonné ; il n' en combattit pas moins avec une grande bravoure, et fut tué dans la mêlée. Les paysans gaulois dont se composait l' armée de Godeghisel et de Gonthramn Bose n' avaient point, comme les franks, une sorte de culte pour les descendants de Merowig ; sans égard pour la longue chevelure qui distinguait le fils du roi Hilperik, ils le dépouillèrent comme le reste des morts, et le laissèrent nu sur le champ de bataille. Mais un chef austrasien, nommé Arnulf, eut horreur de cette profanation ; quoique ennemi de Theodebert, il enleva avec respect le corps du jeune prince ; puis, l' ayant lavé selon la coutume, et habillé de riches vêtements, il le fit ensevelir à ses frais dans la ville d' Angoulême.

Cependant le roi Gonthramn, cédant encore une fois à son goût pour le repos ou à l' impression de la crainte, venait de se réconcilier avec Sighebert. Hilperik apprit cette nouvelle trahison en même temps que la mort de son fils, et la perte de son armée d' Aquitaine. Réduit par ce double malheur à un état complet de désespoir, et ne songeant plus qu' à sauver sa vie, il quitta les bords de la Seine, traversa rapidement tout son royaume, et alla se réfugier dans les murs de Tournai avec

p42

sa femme, ses enfants, et ses guerriers les plus fidèles. La force de cette ville, première capitale de l' empire frank, l' avait déterminé à la prendre pour asile. Dans l' attente d' un siège, il s' occupait d' y rassembler des hommes et des munitions de guerre, pendant que Sighebert, libre de ses mouvements dans toute l' étendue de la Neustrie, s' emparait des villes de ce royaume. Ayant occupé celles qui se trouvaient au nord et à l'est de Paris, il se porta vers l' occident, résolu de livrer ce qu' il venait de conquérir, cités et territoire, en solde à ses guerriers d' outre-Rhin. Ce projet fut pour tous les franks, même pour ceux du royaume d' Austrasie, une cause de vives inquiétudes. Les austrasiens étaient peu désireux d' avoir pour voisins en Gaule des gens qu' ils regardaient comme leurs ennemis naturels ; et de leur côté les neustriens se voyaient menacés de l' expropriation, de l' asservissement politique, de tous les maux qu' entraîne une conquête territoriale. Les premiers firent entendre au roi des remontrances et des murmures ; les seconds transigèrent

p43

avec lui. Après avoir délibéré sur ce qu' il convenait de faire dans une conjoncture aussi périlleuse, les seigneurs et les *arimans* de la Neustrie adressèrent à Sighebert un message conçu en ces termes :

" les franks qui autrefois regardaient du côté
" du roi Hildebert, et qui depuis sont devenus
" hommes-liges du roi Hilperik, veulent
" maintenant se tourner vers toi, et se proposent,
" si tu viens les trouver, de t' établir roi sur eux. "

tel était le langage tant soit peu bizarre de la politique germanique, et c' est de cette manière que les franks exerçaient leur droit de quitter le prince qui les gouvernait, et de passer sous l' obéissance d' un autre descendant de Merowig. La puissance royale, pour chacun des fils de Chloter, consistait bien moins dans l' étendue et la richesse des territoires qui formaient son royaume, que dans le nombre des hommes de guerre qui s' étaient rangés sous son patronage, et qui, selon l' expression germanique, obéissaient à sa bouche. Il n' y avait

p44

rien de fixe ni de stable dans la répartition de la population franke entre les rois dont elle faisait la force ; elle ne répondait pas exactement aux circonscriptions territoriales, et l'un des princes pouvait avoir des vassaux dans le royaume d'un autre. Parmi ces vassaux ou leudes les plus dévoués, les plus utiles, comme on s'exprimait alors, étaient ceux qui, habitant près du roi, et formant autour de sa personne une garde permanente, avaient pour salaire la vie commune à sa table ou sur les fruits de son domaine. Il y avait moins à compter sur la foi de ceux qui, domiciliés au loin, et vivant dans leurs propres maisons, jouissaient, par concession royale, du *feod* ou de la solde en terres. C'est cette dernière classe d'hommes qui, pour sauver ses propriétés, déserta la cause de Hilperik, et offrit la royauté à Sighebert ; l'autre, plus fidèle mais moins nombreuse, avait suivi le roi fugitif jusque dans les murs de Tournai. Sighebert reçut avec joie le message et l'offre des neustriens ; il leur garantit par serment qu'aucune ville ne serait livrée à ses soldats, et promit de se rendre à l'assemblée où il devait être inauguré selon la coutume de ses ancêtres. Ensuite il alla jusqu'à

p45

Rouen faire une sorte de reconnaissance militaire, et revint à Paris après s'être assuré qu'aucune ville forte de l'ouest n'était disposée à tenir contre lui.

Afin de prémunir son mari contre un retour d'affection fraternelle, et de veiller par elle-même à l'accomplissement de sa vengeance, Brunehilde quitta la ville de Metz pour se rendre auprès de Sighebert. Elle avait une telle confiance dans la certitude de son triomphe, qu'elle voulut faire ce voyage accompagnée de ses deux filles, Ingonde et Chlodeswinde, et de son fils Hildebert, enfant de quatre ans. Ses chariots de bagage contenaient de grandes richesses et ce qu'elle avait de plus précieux en ornements d'or et en bijoux. Il semble que, par une vanité de femme, elle voulût éblouir les yeux, et se montrer magnifique dans sa parure, en même temps que terrible pour ses ennemis. Cette princesse, jeune encore, et d'une beauté remarquable, répondait mieux que les autres épouses mérovingiennes à l'idée que la population gauloise se faisait d'une reine d'après les traditions de l'empire romain. Fille de roi,

et née dans un pays où la royauté, quoique d'origine barbare,

p46

avait des allures tout impériales, elle commandait le respect par la dignité de ses manières et par la noblesse de sa naissance. Le jour de son entrée à Paris, les habitants se portèrent en foule à sa rencontre, le clergé des églises et les gens de famille sénatoriale s'empressèrent de venir la saluer ; mais l'homme que sa dignité à la fois ecclésiastique et municipale plaçait à la tête de la ville, l'évêque Germanus, aujourd'hui honoré comme saint, ne se présenta pas.

C'était un homme de civilisation autant que de foi chrétienne, une de ces organisations délicates à qui la vue du monde romain, gouverné par des barbares, causait d'incroyables dégoûts, et qui s'épuisait dans une lutte inutile contre la force brutale et contre les passions des rois. Dès le commencement de la guerre civile, saint Germain avait essayé de s'interposer comme médiateur entre Hilperik et Sighebert, et à l'arrivée de ce dernier, il avait renouvelé en vain ses sollicitations et ses remontrances. La fatigue et le découragement altérèrent sa santé ; il tomba malade, et au milieu de ses souffrances corporelles, le présent et l'avenir de la Gaule s'offraient à lui sous des couleurs encore plus sombres. " pourquoi, s'écrivait-il, n'avons-nous pas un moment de repos ? " pourquoi ne pouvons-nous pas dire, comme les " apôtres dans l'intervalle de deux persécutions : " voici

p47

" enfin des jours supportables ? " retenu par la maladie, et ne pouvant faire entendre à Brunehilde ses exhortations en faveur de la paix, il les lui adressa par écrit. Cette lettre qui fut remise par un clerc d'origine franke, nommé Gondulf, et qui s'est conservée jusqu'à nous, commence par des excuses respectueuses et des protestations d'attachement ; puis elle continue de la manière suivante : " répéterai-je les bruits qui courent dans le " public ? Ils me consternent, et je voudrais " pouvoir les dérober à la connaissance de votre " piété. On dit que c'est par vos conseils et votre

" instigation que le très-glorieux roi Sighebert
" s'acharne si obstinément à la ruine de ce pays. Si
" je rapporte de semblables propos, ce n'est pas que
" j'y ajoute foi, c'est afin de vous supplier de ne
" fournir aucun prétexte à de si graves imputations.
" quoique déjà, depuis longtemps, ce pays soit
" loin d'être heureux, nous ne désespérons pas
" encore de la miséricorde divine qui peut arrêter
" le bras de la vengeance, pourvu que ceux qui
" gouvernent ne se laissent pas dominer par des

p48

" pensées de meurtre, par la cupidité, source de tout
" mal, et par la colère qui fait perdre le sens...
" Dieu le sait, et cela me suffit ; j'ai souhaité de
" mourir pour que leur vie soit prolongée, j'ai
" souhaité de mourir avant eux, afin de ne point
" voir de mes yeux leur ruine et celle de ce pays.
" mais ils ne se lassent point d'être en querelle et
" en guerre, chacun rejetant la faute sur l'autre,
" n'ayant nul souci du jugement de Dieu, et ne
" voulant rien laisser à la décision de la
" toute-puissance divine. Puisque aucun d'eux ne
" daigne m'écouter, c'est à vous que j'adresse mes
" instances ; car si, grâce à leurs discordes, le
" royaume tombe à sa perte, il n'y aura pas là un
" grand triomphe pour vous ni pour vos enfants. Que
" ce pays aie à se féliciter de vous avoir reçue ;
" montrez que vous y venez pour le sauver et non
" pour le perdre ; en calmant la colère du roi, en
" lui persuadant d'attendre avec patience le jugement
" de Dieu, vous ferez tomber à néant les mauvais
" propos du peuple.

p49

" c'est avec tristesse que je vous écris ces choses ;
" car je sais comment se précipitent rois et nations
" à force d'offenser Dieu. Quiconque espère en la
" puissance de son propre bras, sera confondu et
" n'obtiendra point la victoire ; quiconque se repose
" avec confiance sur la multitude de ses gens, loin
" d'être à l'abri du danger, tombera en péril de
" mort ; quiconque s'enorgueillit de ses richesses
" en or et en argent, subira l'opprobre et la
" désolation avant que son avarice soit satisfaite.
" voilà ce que nous lisons dans les écritures...
" c'est une victoire sans honneur que de vaincre

" son frère, que de faire tomber dans l' humiliation
" une famille de parents, et de ruiner la propriété
" fondée par nos ancêtres. En se battant l' un
" contre l' autre, c' est contre eux-mêmes qu' ils
" combattent, chacun d' eux travaille à détruire
" son propre bonheur, et l' ennemi qui les regarde
" et qui approche se réjouit en voyant qu' ils se
" perdent... nous lisons que la reine Esther fut
" l' instrument de Dieu pour le salut de tout un
" peuple ; faites éclater votre prudence et la
" sincérité de votre foi, en détournant le seigneur
" roi Sighebert d' une entreprise condamnée par la
" loi divine, et en faisant que le peuple jouisse du

p50

" bien de la paix, jusqu' à ce que le juge éternel
" prononce dans sa justice. L' homme qui mettrait
" de côté l' affection fraternelle, qui mépriserait
" les paroles d' une épouse, qui refuserait de se
" rendre à la vérité, cet homme, tous les prophètes
" élèvent la voix contre lui, tous les apôtres le
" maudissent et Dieu lui-même le jugera dans sa
" toute-puissance. "

le sentiment de tristesse empreint ans chaque phrase de cette lettre, la gravité un peu hautaine du style, et jusqu' à cette manière dédaigneuse de parler des rois sans les nommer, tout cela avait quelque chose d' imposant ; mais tout cela fut inutile. Brunehilde possédait au plus haut degré ce caractère vindicatif et implacable dont la vieille poésie germanique a personnifié le type dans une femme qui porte le même nom. Elle ne tint compte ni des menaces de la religion, ni de ces vieux avertissements de l' expérience humaine sur l' instabilité de la fortune. Loin de réfléchir à la situation vraiment critique où elle se trouverait placée si son mari essuyait quelque revers, elle

p51

se montra plus impatiente que jamais de le voir partir pour aller à Tournai, porter les derniers coups et compléter sa victoire par un fratricide. Sighebert envoya d' abord une partie de ses troupes investir la place de Tournai et en commencer le siège ; lui-même fit ses préparatifs pour se rendre au lieu où il devait être inauguré comme roi des franks occidentaux. Paris, ni toute

autre ville, ne pouvait convenir pour cette cérémonie qui devait s'accomplir en plein air au milieu d'un camp. On choisit pour lieu d'assemblée l'un des domaines fiscaux du royaume de Neustrie, celui de Vitry sur la Scarpe, soit parce qu'il était peu éloigné de Tournai, soit parce que sa position septentrionale en faisait un rendez-vous commode pour la population franke, moins clairsemée en Gaule à mesure qu'on remontait vers le nord. Au moment du départ, lorsque le roi se mit en route escorté de ses cavaliers d'élite, tous régulièrement armés de boucliers peints et de lances à banderoles, un homme pâle, en habits sacerdotaux, parut au-devant de lui ; c'était l'évêque Germain, qui venait de s'arracher à son lit de souffrance pour faire une dernière et solennelle tentative : " roi Sighebert, dit-il, si tu pars sans

p52

" intention de mettre à mort ton frère, tu
" reviendras vivant et victorieux ; mais si tu as
" une autre pensée, tu mourras ; car le seigneur a
" dit par la bouche de Salomon : la fosse que tu
" creuses pour que ton frère y tombe, te fera tomber
" toi-même. " le roi ne fut nullement troublé de cette allocution inattendue ; son parti était pris et il se croyait sûr de la victoire. Sans répondre un seul mot, il passa outre, et bientôt il perdit de vue les portes de la ville où sa femme et ses trois enfants restaient pour attendre son retour. Le passage de Sighebert à travers le royaume qui allait lui appartenir par élection fut comme un triomphe anticipé. Les habitants gaulois et le clergé des villes venaient processionnellement à sa rencontre ; les franks montaient à cheval pour se joindre à son cortège. Partout les acclamations retentissaient en langue tudesque et en langue romaine. Des bords de la Seine à ceux de la Somme, les gallo-romains étaient, quant au

p53

nombre, la population dominante ; mais à partir de ce dernier fleuve vers le nord, une teinte germanique de plus en plus forte commençait à se montrer. Plus on avançait, plus les hommes de race franke devenaient nombreux parmi la masse

indigène ; ils ne formaient pas simplement, comme dans les provinces centrales de la Gaule, de petites bandes de guerriers oisifs, cantonnées de loin en loin : ils vivaient à l' état de tribu et en colonies agricoles, au bord des marécages et des forêts de la province belge. Vitry, près de Douai, se trouvait, pour ainsi dire, sur la limite de ces deux régions ; les franks du nord, cultivateurs et fermiers, et les franks du sud, vassaux militaires, purent aisément s' y réunir pour l' inauguration du nouveau roi. Parmi les grands propriétaires et les chefs du royaume de Neustrie, un seul, nommé Ansowald, ne se trouva pas au rendez-vous ; son absence fut remarquée, et lui fit dans la suite un grand renom de fidélité au malheur.

La cérémonie eut lieu dans une plaine bordée par les tentes et les baraques de ceux qui, n' ayant pu se loger dans les bâtiments du domaine de Vitry, étaient contraints de bivouaquer en plein champ. Les franks, en armes, formèrent un vaste cercle au

p54

milieu duquel se plaça le roi Sighebert, entouré de ses officiers et des seigneurs de haut rang. Quatre soldats robustes s' avancèrent, tenant un bouclier sur lequel ils firent asseoir le roi, et qu' ils soulevèrent ensuite à la hauteur de leurs épaules. Sur cette espèce de trône ambulante, Sighebert fit trois fois le tour du cercle, escorté par les seigneurs et salué par la multitude qui, pour rendre ses acclamations plus bruyantes, applaudissait en frappant du plat de l' épée sur les boucliers garnis de fer. Après le troisième tour, selon les anciens rites germaniques, l' inauguration royale était complète, et de ce moment Sighebert eut le droit de s' intituler roi des franks, tant de l' *oster* que du *neoster-rike*. le reste du jour et plusieurs des jours suivants se passèrent en réjouissances, en combats simulés et en festins somptueux, dans lesquels le roi, épuisant les provisions de la ferme de Vitry, faisait à tout venant les honneurs de son nouveau domaine. à quelques milles de là, Tournai, bloqué par les troupes austrasiennes, était le théâtre de scènes bien différentes. Autant que sa grossière organisation

p55

le rendait capable de souffrance morale, Hilperik ressentait les chagrins d' un roi trahi et dépossédé ; Fredegonde, dans ses accès de terreur et de désespoir, avait des emportements de bête sauvage. à son arrivée dans les murs de Tournai, elle se trouvait enceinte et presque à terme ; bientôt elle accoucha d' un fils au milieu du tumulte d' un siège et de la crainte de la mort qui l' obsédait jour et nuit. Son premier mouvement fut d' abandonner et de laisser périr, faute de soins et de nourriture, l' enfant qu' elle regardait comme une nouvelle cause de danger ; mais ce ne fut qu' une mauvaise pensée et l' instinct maternel reprit le dessus. Le nouveau-né, présenté au baptême et tenu sur les fonts par l' évêque de Tournai, reçut, contre la coutume des franks, un nom étranger à la langue germanique ; celui de Samson, que ses parents, dans leur détresse, choisirent comme un présage de délivrance.

Jugeant sa position presque désespérée, le roi attendait l' événement dans une sorte d' impassibilité ; mais la reine, moins lente d' esprit, s' ingéniait de mille manières, faisait des projets d' évasion et observait autour d' elle pour épier la moindre

p56

lueur d' espérance. Parmi les hommes qui étaient venus à Tournai partager la fortune de leur prince, elle en remarqua deux dont le visage ou les discours indiquaient un sentiment profond de sympathie et de dévouement : c' étaient deux jeunes gens nés au pays de Terouanne, franks d' origine, et disposés par caractère à ce fanatisme de loyauté qui fut le point d' honneur des vassaux du moyen-âge. Fredegonde mit en usage, pour gagner l' esprit de ces hommes, toute son adresse et tous les prestiges de son rang : elle les fit venir auprès d' elle, leur parla de ses malheurs et de son peu d' espoir, leur monta la tête avec des boissons enivrantes ; et, quand elle crut les avoir en quelque sorte fascinés, elle leur parla d' aller à Vitry assassiner le roi Sighebert. Les jeunes soldats promirent de faire tout ce que la reine leur commanderait ; et alors elle donna de sa propre main à chacun d' eux un long couteau à gaine, ou, comme disaient les franks, un *skramasax*, dont elle avait, par surcroît de précautions, empoisonné la lame. " allez, leur dit-elle, et si " vous revenez vivants, je vous comblerai d' honneurs,

" vous et votre postérité ; si vous succombez, je
" distribuerai pour vous des aumônes à tous les lieux
" saints. "

p57

les deux jeunes gens sortirent de Tournai, et, se donnant pour des déserteurs, ils traversèrent les lignes des austrasiens et prirent la route qui conduisait au domaine royal de Vitry. Quand ils y arrivèrent, toutes les salles retentissaient encore de la joie des fêtes et des banquets. Ils dirent qu' ils étaient du royaume de Neustrie, qu' ils venaient pour saluer le roi Sighebert et pour lui parler. Dans ces jours de royauté nouvelle, Sighebert était tenu de se montrer affable et de donner audience à quiconque venait réclamer de lui protection ou justice. Les neustriens sollicitèrent un moment d' entretien à l' écart, ce qui leur fut accordé sans peine ; le couteau que chacun d' eux portait à la ceinture n' excita pas le moindre soupçon, c' était une partie du costume germanique. Pendant que le roi les écoutait avec bienveillance, ayant l' un à sa droite, et l' autre à sa gauche, ils tirèrent à la fois leurs skramasax, et lui en portèrent en même temps deux coups à travers les côtes. Sighebert poussa un cri et tomba mort. à ce cri le camérier du roi, Hareghisel, et un goth nommé Sighila, accoururent l' épée à la main ; le premier fut tué et le second blessé par les assassins qui se défendaient avec une

p58

sorte de rage extatique. Mais d' autres hommes armés survinrent aussitôt, la chambre se remplit de monde, et les deux neustriens assaillis de toutes parts succombèrent dans une lutte inégale. à la nouvelle de ces événements, les austrasiens qui faisaient le siège de Tournai se hâtèrent de plier bagage et de reprendre le chemin de leur pays. Chacun d' eux était pressé d' aller voir ce qui se passait chez lui ; car la mort imprévue du roi devait être en Austrasie le signal d' une foule de désordres, de violences et de brigandages. Cette nombreuse et redoutable armée s' écoula ainsi vers le Rhin, laissant Hilperik sans ennemi et libre de se transporter où il voudrait. échappé à une mort presque infaillible, il quitta les murs de Tournai

pour aller reprendre possession de son royaume. Le domaine de Vitry, témoin de tant d'événements, fut le lieu où il se rendit d'abord. Il n'y retrouva plus la brillante assemblée des neustriens, tous étaient retournés à leurs affaires, mais seulement quelques serviteurs austrasiens qui gardaient le corps de Sighebert. Hilperik vit ce cadavre sans remords et sans haine, et il voulut que

p59

son frère eût des funérailles dignes d'un roi. Par son ordre, Sighebert fut revêtu, selon la coutume germanique, d'habits et d'arme d'un grand prix, et enseveli avec pompe dans le village de Lambres sur la Scarpe.

Telle fut la fin de ce long drame qui s'ouvre par un meurtre et qui se dénoue par un meurtre ; véritable tragédie où rien ne manque, ni les passions, ni les caractères, ni cette sombre fatalité qui était l'âme de la tragédie antique, et qui donne aux accidents de la vie réelle tout le grandiose de la poésie. Le sceau d'une destinée irrésistible n'est, dans aucune histoire, plus fortement empreint que dans celle des rois de la dynastie mérovingienne. Ces fils de conquérants à demi sauvages, nés avec les idées de leurs pères au milieu des jouissances du luxe et des tentations du pouvoir, n'avaient dans leurs passions et leurs désirs ni règle ni mesure. Vainement des hommes plus éclairés qu'eux sur les affaires de ce monde et sur la conduite de la vie élevaient la voix pour leur conseiller la modération et la prudence, ils n'écoutaient rien : ils se perdaient faute de comprendre ; et l'on disait : le doigt de Dieu est là. C'était la formule chrétienne ;

p60

mais, à les voir suivre en aveugles, et comme des barques emmenées à la dérive, le courant de leurs instincts brutaux et de leurs passions désordonnées, on pouvait, sans être un prophète, deviner et prédire la fin qui les attendait presque tous.

Un jour que la famille de Hilperik, rétablie dans ses grandeurs, résidait au palais de Braine, deux évêques gaulois, Salvius d'Alby et Grégoire de Tours, après avoir reçu audience, se promenaient

ensemble autour du palais. Au milieu de la conversation, Salvius, comme frappé d' une idée, s' interrompit tout à coup et dit à Grégoire :
" est-ce que tu ne vois pas quelque chose au-dessus du toit de ce bâtiment ? -je vois, répondit
" l' évêque de Tours, le nouveau belvédère que le roi vient d' y faire élever. -et tu n' aperçois rien de plus ? -rien du tout, repartit Grégoire ; si tu vois autre chose, dis-moi ce que c' est. "
l' évêque Salvius fit un grand soupir et reprit :
" je vois le glaive de la colère de Dieu suspendu sur cette maison. "
cinq ans après, le roi de Neustrie avait péri de mort violente.

TROISIEME RECIT T 2

p61

(575-578.)

depuis le départ du roi Sighebert, Brunehilde, restée seule à Paris, avait vu chaque jour grandir ses espérances ambitieuses ; elle se croyait reine de Neustrie et déjà maîtresse du sort de ses ennemis, lorsqu' elle apprit la mort de Sighebert, événement qui, de la plus haute fortune, la faisait tomber tout à coup dans un danger extrême et imminent. Hilperik, victorieux par un fratricide, s' avançait vers Paris pour s' emparer de la famille et des trésors de son frère. Non seulement tous les neustriens revenaient à lui sans exception, mais les principaux des austrasiens commençaient à être gagnés, et, se rendant sur son passage, ils lui juraient fidélité, soit pour obtenir en retour des

p62

terres du fisc, soit pour s' assurer une protection dans le désordre qui menaçait leur pays. Un seigneur, nommé Godin ou Godewin, reçut, pour prix de sa défection, de grands domaines dans le voisinage de Soissons ; et le gardien de l' anneau royal ou du grand sceau d' Austrasie, le référendaire Sig ou Sigoald, donna le même exemple, qui fut suivi par beaucoup d' autres. Attérée par son malheur et par ces tristes nouvelles, Brunehilde ne savait que résoudre et ne

pouvait se fier à personne ; le vieux palais impérial qu' elle occupait au bord de la Seine était devenu une prison pour elle et pour ses trois enfants. Quoiqu' elle n' y fût pas gardée à vue, elle n' osait en sortir et reprendre le chemin de l' Austrasie, de peur d' être arrêtée ou trahie dans sa fuite, et d' aggraver encore une situation déjà si périlleuse. Convaincue de l' impossibilité de fuir avec sa famille et ses bagages, elle conçut l' idée de sauver au moins son fils qui, tout enfant qu' il était, faisait trop

p63

d' ombrage à l' ambition de Hilperik pour que sa vie fût épargnée. L' évasion du jeune Hildebert fut préparée dans le plus grand secret par le seul ami dévoué qui restât à sa mère ; c' était le duc Gondobald, le même qui, deux ans auparavant, avait si mal défendu le Poitou contre l' invasion des neustriens. L' enfant, placé dans un grand panier qui servait aux provisions de la maison, fut descendu par une fenêtre et transporté de nuit hors de la ville. Gondobald, ou, selon d' autres récits, un homme moins capable que lui d' inspirer des soupçons, un simple serviteur, voyagea seul avec le fils du roi Sighebert, et le conduisit à Metz, au grand étonnement et à la grande joie des austrasiens. Son arrivée inattendue changea la face du pays ; la défection cessa, et les franks orientaux s' empressèrent de relever leur royauté nationale. Il y eut à Metz une grande assemblée des seigneurs et des guerriers de l' Austrasie ; Hildebert II, à peine âgé de cinq ans, y fut proclamé roi, et un conseil choisi parmi les grands et les évêques prit le gouvernement en son nom.

p64

à cette nouvelle, qui lui enlevait toute espérance de réunir sans guerre à son royaume le royaume de son frère, Hilperik, furieux de voir échouer le projet qui lui était le plus cher, fit diligence pour arriver à Paris et s' assurer au moins de la personne et des trésors de Brunehilde. La veuve du roi Sighebert se trouva bientôt en présence de son mortel ennemi, sans autre protection que sa beauté, ses larmes et sa coquetterie féminine. Elle avait à peine

vingt-huit ans ; et quelles que fussent à son égard les intentions haineuses du mari de Fredegonde, peut-être la grâce de ses manières, cette grâce que les contemporains ont vantée, eût-elle fait sur lui une certaine impression, si d' autres charmes, ceux du riche trésor dont la renommée parlait aussi, ne l' avaient d' avance préoccupé. Mais l' un des fils du roi de Neustrie, qui accompagnaient leur père, Merowig, le plus âgé des deux, fut vivement touché à la vue de cette femme si attrayante et si malheureuse, et ses regards de pitié et d' admiration n' échappèrent pas à Brunehilde. Soit que la sympathie du jeune homme fût pour la reine prisonnière une consolation, soit qu' avec le coup d' oeil d' une femme habile en intrigues

p65

elle y entrevit un moyen de salut, elle employa tout ce qu' elle avait d' adresse à flatter cette passion naissante, qui devint presque aussitôt de l' amour le plus aveugle et le plus emporté. En s' y abandonnant, Merowig allait devenir l' ennemi de sa propre famille, l' instrument d' une haine implacable contre son père et contre tous les siens. Peut-être ne se rendait-il pas bien compte de ce qu' il y aurait de criminel et de dangereux pour lui dans cette situation violente ; peut-être, prévoyant tout, s' obstina-t-il, en dépit du danger et de sa conscience, à suivre sa volonté et son penchant. Quoi qu' il en soit, et quelle que fût l' assiduité de Merowig auprès de la veuve de son oncle, Hilperik ne s' aperçut de rien, tout occupé qu' il était à faire compter et inventorier les sacs d' or et d' argent, les coffres de bijoux et les ballots d' étoffes précieuses. Il se trouva que leur nombre allait au-delà de ses espérances, et cette heureuse découverte, influant tout à coup sur son humeur, le rendit plus doux et plus clément envers sa prisonnière. Au lieu de tirer une vengeance cruelle du mal qu' elle avait voulu lui faire, il se contenta de la punir par un simple exil, et lui abandonna même, avec une sorte de courtoisie, une petite portion du trésor dont il venait de la dépouiller.

p66

Brunehilde, traitée plus humainement qu' elle-même n' eût osé l' espérer en consultant son propre coeur,

partit sous escorte pour la ville de Rouen, qui lui était assignée comme lieu d' exil ; la seule épreuve vraiment douloureuse qu' elle eut à subir après tant de crainte, fut de se voir séparée de ses deux filles, Ingonde et Chlodoswinde, que le roi Hilperik, on ne sait pourquoi, fit conduire et garder à Meaux.

Ce départ laissa le jeune Merowig tourmenté d' un chagrin d' autant plus vif qu' il n' osait le confier à personne ; il suivit son père au palais de Braine, séjour assez triste pour lui, et qui, maintenant surtout, devait lui paraître insupportable. Fredegonde nourrissait contre les enfants de son mari une haine de belle-mère, qui, à défaut de tout autre exemple, aurait pu devenir proverbiale. Tout ce que leur père avait pour eux de tendresse ou de complaisance excitait sa jalousie et son dépit. Elle désirait leur mort ; et celle de Théodebert, tué l' année précédente, lui avait causé une grande joie. Merowig, comme chef futur de la famille, était maintenant le principal objet de son aversion et des persécutions sans nombre qu' elle avait l' art de susciter contre ceux qu' elle haïssait. Le jeune

p67

prince aurait voulu quitter Braine et aller retrouver à Rouen celle dont les regards et peut-être les paroles lui avaient fait croire qu' elle l' aimait ; mais il n' avait ni moyens ni prétexte pour tenter sûrement ce voyage. Son père lui-même, sans se douter de ce qu' il faisait, lui en fournit bientôt l' occasion.

Hilperik, tenace dans ses projets plutôt par lenteur d' esprit que par énergie de caractère, après avoir réglé de son mieux les affaires de la Neustrie, songea à faire une nouvelle tentative sur les villes qui avaient été le sujet d' une guerre de deux années entre son frère et lui. Ces villes, reprises par les généraux austrasiens un peu avant la mort de Sighebert, venaient toutes de reconnaître l' autorité de son fils, à l' exception de Tours, dont les habitants, plus précautionneux pour l' avenir, parce qu' ils étaient moins éloignés du centre de la Neustrie, prêtèrent serment au roi Hilperik. Il s' agissait donc d' entreprendre encore une fois cette campagne si souvent recommencée contre Poitiers, Limoges, Cahors et Bordeaux. Entre les deux fils qui lui restaient depuis la mort de Théodebert, Hilperik choisit, pour commander la nouvelle expédition, celui qui ne s' était pas encore

fait battre ; c' était Merowig. Son père lui confia une petite armée, et lui ordonna de prendre, à sa tête, le chemin du Poitou.

p68

Cette direction n' était pas celle que le jeune homme aurait suivie de préférence s' il eût été libre de marcher à sa fantaisie ; car il avait dans le coeur une tout autre passion que celle de la gloire et des combats. En cheminant à petites journées vers le cours de la Loire avec ses cavaliers et ses piétons, il pensait à Brunehilde, et regrettait de ne pas se trouver sur une route qui pût au moins le rapprocher d' elle. Cette idée l' occupant sans cesse lui fit bientôt perdre de vue l' objet de son voyage et la mission dont il était chargé. Parvenu à Tours, au lieu d' une simple halte, il fit dans cette ville un séjour de plus d' une semaine, prétextant le désir de célébrer les fêtes de pâques à la basilique de Saint-Martin. Durant ce temps de repos, il s' occupait, non de préparer à loisir son plan de campagne, mais d' arranger des projets d' évasion, et de se composer, par tous les moyens possibles, avec des objets de grand prix et d' un volume peu considérable, un trésor facile à transporter. Pendant que ses soldats couraient les environs de la ville, pillant et ravageant tout, il rançonna jusqu' au dernier écu un partisan dévoué de son père, Leudaste, comte de Tours, qui l' avait accueilli dans sa maison avec toutes

p69

sortes de respects. Après avoir dépouillé cette maison de ce qu' elle renfermait de plus précieux, se trouvant maître d' une sommesuffisante pour l' exécution de ses desseins, il sortit de Tours, feignant d' aller voir sa mère qui était religieuse au Mans depuis que Hilperik l' avait répudiée pour épouser Fredegonde. Mais, au lieu d' accomplir ce devoir filial et de rejoindre ensuite son armée, il passa outre et prit la route de Rouen par Chartres et par évreux.

Soit que Brunehilde s' attendît à un pareil témoignage d' affection, soit que l' arrivée du fils de Hilperik fût pour elle une cause de surprise, elle en eut tant de joie, et l' amour entre eux alla

si vite, qu' au bout de quelques jours la veuve de Sighebert avait entièrement oublié son mari et consentait à épouser Merowig. Le degré d' affinité rangeait ce mariage dans la classe des unions prohibées par les lois de l' église ; et bien que le scrupule religieux eût peu de prise sur la conscience des deux amants, ils risquaient de se voir contrarier dans leur désir, faute de trouver

p70

un prêtre qui voulût exercer son ministère en violation des règles canoniques. L' église métropolitaine de Rouen avait alors pour évêque Praetextatus, gaulois d' origine qui, par une singulière rencontre, était le parrain de Merowig, et qui, en vertu de cette paternité spirituelle, conservait pour lui, depuis le jour de son baptême, une véritable tendresse de père. Cet homme, d' un coeur facile et d' un esprit faible, ne put résister aux vives instances et peut-être aux emportements fougueux du jeune prince qu' il appelait son fils, et, malgré les devoirs de son ordre, il se laissa entraîner à bénir le mariage du neveu avec la veuve de l' oncle. Dans ce déclin de la Gaule vers la barbarie, l' impatience et l' oubli de toute règle étaient la maladie du siècle ; et, pour tous les esprits, même les plus éclairés, la fantaisie individuelle ou l' inspiration du moment tendait à remplacer l' ordre et la loi. Les indigènes suivaient trop bien en cela l' exemple des conquérants germains, et la mollesse des uns concourait au même but que la brutalité des autres. Obéissant en aveugle à un mouvement de sympathie, Praetextatus célébra secrètement la messe du mariage pour Merowig et

p71

Brunehilde, et tenant, selon les rites de l' époque, la main des deux époux, il prononça les formules sacramentelles de la bénédiction conjugale, acte de condescendance qui devait un jour lui coûter la vie, et dont les suites ne furent pas moins fatales au jeune imprudent qu' le lui avait arraché. Hilperik se trouvait à Paris, plein d' espérance pour le succès de l' expédition d' Aquitaine, lorsqu' il reçut l' étrange nouvelle de la fuite et du mariage de son fils. Au violent accès de colère qu' il

éprouva se joignaient des soupçons de trahison et la crainte d' un complot ourdi contre sa personne et son pouvoir. Afin de le déjouer, s' il en était temps encore, et de soustraire Merowig à l' influence et aux mauvais conseils de Brunehilde, il partit aussitôt pour Rouen, bien résolu de les séparer l' un de l' autre et de faire rompre leur union. Cependant les nouveaux époux, tout entiers aux premières joies du mariage, n' avaient encore songé qu' à leur amour, et malgré son esprit actif et plein de ressources, Brunehilde se vit prise au dépourvu par l' arrivée du roi de Neustrie. Pour ne pas tomber entre ses mains dans le premier feu de sa colère, et gagner du temps

p72

s' il était possible, elle imagina de se réfugier avec son mari dans une petite église de Saint-Martin, bâtie sur les remparts de la ville. C' était une de ces basiliques de bois, communes alors dans toute la Gaule, et dont la construction élancée, les pilastres formés de plusieurs troncs d' arbres liés ensemble, et les arcades nécessairement aiguës à cause de la difficulté de cintrer avec de pareils matériaux, ont fourni, selon toute apparence, le type originel du style à ogives qui, plusieurs siècles après, fit invasion dans la grande architecture. Quoiqu' un pareil asile fût très incommode à cause de la pauvreté des logements, qui, attenant aux murs de la petite église et participant à ses privilèges, servaient d' habitation aux réfugiés, Merowig et Brunehilde s' y étalèrent, décidés à ne point quitter ce lieu tant qu' ils se croiraient en péril. Ce fut vainement que le roi de Neustrie mit en usage toutes sortes de ruses pour les attirer dehors ; ils n' en furent point dupes : et comme Hilperik n' osait employer la violence, craignant d' attirer sur sa tête la redoutable vengeance de saint Martin, force lui fut d' entrer en capitulation avec son fils et sa belle-fille ; ils exigèrent, avant de se rendre, que le roi leur promît,

p73

sous le serment, de ne point user de son autorité pour les séparer l' un de l' autre. Hilperik fit cette promesse, mais d' une manière adroitement perfide,

qui lui laissait toute liberté d' agir comme bon lui semblerait ; il jura que, si telle était la volonté de Dieu, il ne les séparerait point. Quelque ambigus que fussent les termes de ce serment, les réfugiés s' en contentèrent, et, moitié par lassitude, moitié par persuasion, ils sortirent de l' enceinte privilégiée à laquelle l' église de Saint-Martin de Rouen communiquait son droit d' asile. Hilperik, un peu rassuré par la contenance soumise de son fils, retint prudemment sa colère et ne laissa rien deviner de ses soupçons ; il embrassa même les deux époux et se mit à table avec eux, affectant à leur égard un air de bonhomie paternelle. Après avoir passé de la sorte deux ou trois jours dans une parfaite dissimulation, il emmena subitement Merowig, et prit avec lui le chemin de Soissons, laissant Brunehilde à Rouen sous une garde plus sévère. à quelques lieues en avant de Soissons, le roi de Neustrie et son jeune compagnon de voyage

p74

furent arrêtés par les nouvelles les plus sinistres. La ville était assiégée par une armée d' austrasiens ; Fredegonde, qui y séjournait en attendant le retour de son mari, avait à peine eu le temps de prendre la suite avec son beau-fils Chlodowig et son propre fils encore au berceau. Des récits de plus en plus positifs ne laissèrent aucun doute sur les circonstances de cette attaque inattendue. C' étaient les transfuges d' Austrasie, et à leur tête Godewin et Sigoald qui ! Abandonnant Hilperik pour le jeune roi Hildebert II, sur le point de rentrer dans leur pays, signalaient cet acte de réciprocité par un coup de main audacieux contre la capitale de la Neustrie. Leur armée peu nombreuse se composait surtout d' habitants de la campagne rémoise, gens turbulents qui, au premier bruit d' une guerre avec les neustriens, passaient la frontière pour aller faire du butin sur le territoire ennemi. Le roi Hilperik n' eut pas de peine à rassembler entre Paris et Soissons des forces plus considérables. Il marcha sur-le-champ au secours de la ville assiégée ; mais au lieu d' attaquer vivement les austrasiens, il se contenta de

p75

leur montrer ses troupes et de leur envoyer un message, espérant qu'ils se retireraient sans combat. Godewin et ses compagnons répondirent qu'ils étaient là pour se battre. Mais ils se battirent mal ; et Hilperik, vainqueur pour la première fois, entra joyeux dans la capitale de son royaume.

Cette joie fut pour lui de courte durée, et de graves réflexions ne tardèrent pas à le rendre inquiet et soucieux. Il lui vint l'esprit que la tentative des austrasiens contre Soissons était le résultat d'un complot tramé par les intrigues de Brunehilde, que Merowig en avait eu connaissance, qu'il y avait trempé, et que son air de soumission et de bonne foi n'était qu'un masque d'hypocrisie. Fredegonde saisit le moment pour envenimer par ses insinuations perfides la conduite imprudente du jeune homme. Elle lui prêta de grands desseins dont il était incapable, l'ambition de détrôner son père, et de régner sur toute la Gaule avec la femme qui venait de s'unir à lui par un mariage incestueux. Grâce à ces adroites

p76

manoeuvres, les soupçons et la défiance du roi s'accrurent au point de devenir une sorte de terreur panique. S'imaginant que sa vie était en péril par la présence de son fils, il lui fit enlever ses armes, et ordonna qu'il fût gardé à vue jusqu'à ce qu'une résolution définitive eût été prise à son égard.

Quelques jours après, une ambassade, envoyée par les seigneurs qui gouvernaient l'Austrasie au nom du jeune Hildebert, et chargée de désavouer la tentative de Godewin comme un acte de guerre privée, se rendit auprès de Hilperik. Le roi affecta un si grand amour de la paix et tant d'amitié pour son neveu, que les envoyés ne craignirent pas de joindre à leurs excuses une demande dont le succès était fort douteux, celle de la mise en liberté de Brunehilde et de ses deux filles. Dans toute autre circonstance, Hilperik se fût bien gardé de relâcher, à la première requête, un ennemi tombé en son pouvoir ; mais, frappé de l'idée que l'épouse de Merowig bouleverserait son royaume, et saisissant l'occasion de faire avec bonne grâce un acte de prudence, il accorda sans peine ce qu'on lui demandait.

p77

à cette révocation inespérée des ordres qui la retenaient en exil, Brunehilde s' empressa de quitter Rouen et la Neustrie au plus vite, comme si la terre eût tremblé sous ses pieds. Dans la crainte du moindre retard, elle brusqua ses préparatifs de voyage, et résolut même de partir sans son bagage qui, malgré l' énorme diminution qu' il avait subie, était encore d' une grande valeur. Plusieurs milliers de pièces d' or et plusieurs ballots renfermant des bijoux et des tissus de prix furent confiés par son ordre à l' évêque Praetextatus qui, en acceptant ce riche dépôt, se compromit une seconde fois et encore plus gravement que la première pour l' amour de son filleul Merowig. Partie de Rouen, la mère de Hildebert li alla trouver à Meaux ses deux filles ; puis, évitant l' approche de Soissons, elle se dirigea vers l' Austrasie où elle arriva sans obstacle. Sa présence, vivement désirée dans ce pays, ne tarda pas à y causer de grands troubles, en excitant la jalouse des

p78

chefs puissants et ambitieux qui voulaient rester seuls chargés de la tutelle du jeune roi. Le départ de Brunehilde ne mit fin ni aux défiances du roi Hilperik ni à ses mesures de rigueur contre son fils aîné. Merowig, privé de ses armes et de son baudrier militaire, ce qui, selon les moeurs des germains, était une sorte de dégradation civique, continua d' être tenu aux arrêts sous une garde sûre. Dès que le roi se fut remis de l' agitation que tant d' événements coup sur coup lui avaient causée, il revint à son éternel projet de conquête sur les cinq villes d' Aquitaine, dont une seule, celle de Tours, était n sa possession. N' ayant plus à choisir entre ses deux fils, il remit à Chlodowig, en dépit de son ancienne mésaventure, le commndement de cette nouvelle expédition. Le jeune prince eut ordre de se diriger sur Poitiers, et de rassembler autant d' hommes qu' il le pourrait dans la Touraine et dans l' Anjou. Ayant levé une petite armée, il s' empara de Poitiers sans résistance, et y fit sa jonction avec des forces beaucoup plus considérables que

lui amenait du midi un grand seigneur d'origine guloise, appelé Desiderius.

p79

C' était un homme de haute naissance, possesseur de grands biens aux environs d' Alby, turbulent et ambitieux sans aucun scrupule, comme on l' était alors, mais ayant, de plus que ses concurrents d' origine barbare, quelque largeur dans les vues et d' assez grands talents militaires. Gouverneur d' un district voisin de la frontière des goths, il s' était rendu redoutable à cette nation ennemie des gallo-franks, et avait acquis par ses actions d' éclat beaucoup de renom et d' influence parmi les gaulois méridionaux. Le grand nombre d' hommes bien équipés qui vinrent, sous ses ordres, se joindre aux troupes neustriennes, était dû à cette influence ; et du moment que les deux armées n' en firent plus qu' une, ce fut Desiderius qui en prit le commandement. Jugeant en homme de guerre et en politique l' idée mesquine d' aller surprendre une à une quatre villes séparées par des distances considérables, il substitua aux projets de Hilperik un plan de conquête de tout le pays compris entre la Loire, l' océan, les Pyrénées et les Cevennes. Ce projet d' invasion territoriale n' admettant aucune distinction entre les villes qui dépendaient de l' Austrasie et celles qui appartenaient au royaume de Gonthramn,

p80

Desiderius n' épargna point ces dernières, et commença par s' emparer de Saintes qui lui ouvrait le chemin de Bordeaux. à la nouvelle de cette agression qu' il n' avait nullement prévue, le roi Gonthramn sortit pour la seconde fois de son inaction habituelle ; il fit partir en grande hâte, avec des forces suffisantes, le célèbre Eonius Mummolus, patrice de Provence, qui avait alors dans toute la Gaule la réputation d' être invincible. Mummolus, s' avançant à grandes journées par la plaine d' Auvergne, entra sur le territoire de Limoges, et força Desiderius à abandonner la contrée de l' ouest pour se porter à sa rencontre. Les deux armées, commandées par deux hommes de race gauloise, furent bientôt en présence ; il se livra entre elles une bataille

rangée, une de ces batailles qu' on ne voyait plus en Gaule depuis que la tactique romaine avait fait place à la guerre d' escarmouche et de partisans, la seule que comprissent les barbares. La victoire fut vivement disputée ; mais elle resta, comme toujours, à Mummolus, qui contraignit son adversaire à la retraite, après un carnage effroyable. Les chroniques parlent de cinq mille hommes tués d' un

p81

côté et de vingt-quatre mille de l' autre. La chose est difficile à croire ; mais cette exagération montre à quel point fut frappée l' imagination des contemporains.

Voyant l' armée neustrienne totalement détrite, Mummolus retourna en arrière, soit que telles fussent ses instructions, soit qu' il crût avoir assez fait. Quoique victorieux, il conçut une grande estime pour l' habileté de l' homme qui venait d se mesurer avec lui ; et, plus tard, cette opinion servit à les réunir tous deux dans une entreprise qui ne tendait à rien moins qu' à fonder un royaume gaulois. Desiderius se retrouva en peu de temps à la tête d' une nouvelle armée, et, aidé par la sympathie de race et par son crédit personnel sur l' esprit des gallo-romains, il reprit ses opérations militaires avec un succès que rien ne vint plus interrompre. Cinq ans après, d' Agen à Poitiers et d' Alby à Limoges, toutes les villes appartenaient au roi de Neustrie ; et le romain auteur de cette conquête, installé dans Toulouse, l' ancienne capitale des visigoths, exerçait, avec le titre de duc, ne sorte de vice-royauté. Merowig avait déjà passé plusieurs mois dans

p82

un état de demi-captivité, lorsque son arrêt fut prononcé par le tribunal domestique où la voix de sa belle-mère Fredegonde était la voix prépondérante. Cet arrêt sans appel le condamnait à perdre sa chevelure, c' est-à-dire à se voir retranché de la famille des merowings. En effet, d' après une coutume antique et probablement rattachée autrefois à quelque institution religieuse, l' attribut particulier de cette famille, et le symbole de son droit héréditaire à la dignité royale, étaient une longue chevelure, conservée

intacte depuis l' instant de la naissance, et que les ciseaux ne devaient jamais toucher. Les descendants du vieux Merowig se distinguaient par là entre tous les franks ; sous le costume le plus vulgaire, on pouvait toujours les reconnaître à leurs cheveux qui, tantôt serrés en natte, tantôt flottant en liberté, couvraient les épaules et descendaient jusqu' au milieu des reins. Retrancher la moindre partie de cet ornement, c' était profaner leur personne, lui enlever le privilège de la consécration, et suspendre ses droits à la souveraineté ; suspension que l' usage limitait, par tolérance, au temps nécessaire pour

p83

que les cheveux croissant de nouveau eussent atteint une certaine mesure. Un prince mérovingien pouvait subir de deux façons cette déchéance temporaire ; ou ses cheveux étaient coupés à la manière des franks, c' est-à-dire à la hauteur du col, ou bien on le tondait très court, à la mode romaine, et ce genre de dégradation, plus humiliant que l' autre, était ordinairement accompagné de la tonsure ecclésiastique. Telle fut la décision sévère prise par le roi Hilperik à l' égard de son fils ; le jeune homme perdit du même coup le droit de porter les armes et le droit de régner. Il fut ordonné prêtre malgré lui, au mépris des canons de l' église, et contraint de se dépouiller de toutes les pièces de son costume national pour revêtir l' habit romain de couleur noire qui était le costume du clergé. Merowig reçut l' ordre de monter à cheval dans cet accoutrement si peu d' accord avec ses goûts, et de partir pour le monastère de Saint-Calais près du Mans, où il devait se former, dans une complète réclusion, aux règles de la discipline ecclésiastique. Escorté par des cavaliers armés, il se mit en route sans espoir de fuite ou de délivrance, mais consolé peut-être par ce dicton populaire fait pour les membres de sa

p84

famille victimes d' un sort pareil au sien : " le bois " est encore vert, les feuilles repousseront. "

il y avait alors dans la basilique de Saint-Martin de Tours, le plus respecté des asiles religieux, un réfugié que le roi Hilperik cherchait à en faire sortir afin de mettre la main sur lui. C' était l' austrasien Gonthramn-Bose, accusé par le bruit public d' avoir tué de sa propre main le jeune Théodebert, ou tout au moins de l' avoir laissé massacrer par ses soldats, lorsqu' en ennemi généreux il pouvait lui accorder la vie. Surpris au centre de l' Aquitaine par la terrible nouvelle du meurtre de Sighebert, et craignant, non sans motif, de tomber entre les mains du roi de Neustrie, il était venu se mettre en sûreté sous la protection de saint Martin. à cette sauvegarde mystérieuse se joignait, pour assurer au duc Gonthramn une complète sécurité, l' intervention plus visible, mais non moins efficace, de l' évêque de Tours, Georgius Florentius Gregorius, qui veillait avec fermeté au maintien

p85

des droits de son église et surtout du droit d' asile. Quelque péril qu' il y eût alors, au milieu de la société bouleversée, à défendre la cause des faibles et des proscrits contre la force brutale et la mauvaise foi des hommes puissants, Grégoire montrait, dans cette lutte sans cesse renouvelée, une constance que rien ne pouvait lasser et une dignité prudente, mais intrépide. Depuis le jour où Gonthramn-Bose s' était installé avec ses deux filles dans l' une des maisons qui formaient le parvis de la basilique de Saint-Martin, l' évêque de Tours et son clergé n' avaient plus un seul moment de repos. Il leur fallait tenir tête au roi Hilperik qui, altéré de vengeance contre le réfugié et n' osant le tirer par violence hors de son asile, voulait, pour s' épargner le crime et les dangers d' un sacrilège, contraindre les clercs eux-mêmes à le faire sortir de l' enceinte privilégiée. D' abord ce fut de la part du roi une invitation amicale, puis des insinuations menaçantes, puis enfin, comme les messages et les paroles demeuraient sans effet, des mesures comminatoires, capables d' agir par la terreur non seulement sur le clergé de Tours, mais sur la population entière. Un duc neustrien appelé Rokkolen vint camper aux portes de la ville, avec une troupe d' hommes levés sur le territoire du Mans. Il établit ses quartiers dans une maison qui appartenait à l' église

métropolitaine de Tours, et de là fit partir ce message adressé à l' évêque : " si vous ne faites " sortir le duc Gonthramn de la basilique, je " brûlerai la ville et ses faubourgs. " l' évêque répondit avec calme que la chose était impossible. Mais il reçut un second message encore plus menaçant : " si vous n' expulsez aujourd' hui même " l' ennemi du roi je vais détruire tout ce qu' il y a " de verdoyant à une lieue autour de la ville, si bien " que la charrue pourra y passer. " l' évêque Grégoire ne fut pas moins impassible que la première fois ; et Rokkolen qui, selon toute apparence, avait trop peu de monde avec lui pour tenter quelque chose de sérieux contre la population d' une grande ville, se contenta, après tant de jactance, de piller et de démolir la maison qui lui servait de logement. Elle était construite en pièces de bois réunies et fixées par des chevilles de fer que les soldats manceaux emportèrent, avec le reste du butin, dans leurs havresacs de cuir. Grégoire de Tours se félicitait

de voir finir ainsi cette rude épreuve, lorsque de nouveaux embarras lui survinrent, amenés par une complication d' événements impossibles à prévoir. Gonthramn-Boe présentait dans son caractère une singularité remarquable. Germain d' origine, il surpassait en habileté pratique, en talent de ressources, en instinct de rouerie, si ce mot peut être employé ici, les hommes les plus déliés parmi la race gallo-romaine. Ce n' était pas la mauvaise foi tudesque, ce mensonge brutal accompagné d' un gros rire ; c' était quelque chose de plus raffiné et de plus pervers en même temps, un esprit d' intrigue universel, et en quelque sorte nomade, car il allait s' exerçant d' un bout à l' autre de la Gaule. Personne ne savait mieux que cet austrasien pousser les autres dans un pas dangereux et s' en tirer à propos. On disait de lui que jamais il n' avait fait de serment à un ami, sans le trahir aussitôt ; et c' est de là probablement que lui venait son surnom germanique. Dans l' asile de Saint-Martin de Tours, au lieu de mener la vie

habituelle d' un réfugié de distinction, c' est-à-dire de passer le jour à boire et à maner sans s' occuper d' autre chose, le duc Gonthramn était à l' affût de toutes les nouvelles, et s' informait du moindre événement pour tâcher de le mettre à profit. Il apprit d' une manière aussi prompte qu' exacte les mésaventures de Merowig, son ordination forcée et son exil au monastère de Saint-Calais. L' idée lui vint de bâir sur ce fondement un projet de délivrance pour lui-même, d' inviter le fils de Hilperik à venir le rejoindre pour partager son asile et s' entendre avec lui sur les moyens de passer tous deux en Austrasie. Gonthramn-Bose comptait par là augmenter ses propres chances d' évacion, de celles beaucoup plus nombreuses que pourrait trouver le jeune prince dans le prestige de son rang et le dévouement de ses amis. Il confia son plan et ses espérances à un sous-diacre d' origine franke, nommé Rikulf, qui se chargea, par amitié pour lui, d' aller à Saint-Calais, et d' avoir, s' il était possible, une entrevue avec Merowig. Pendant que le sous-diacre Rikulf s' acheminait vers la ville du Mans, Gailen, jeune guerrier frank, attaché à Merowig par le lien du vasselage et par

p89

la fraternité d' armes, guettait aux environs de Saint-Calais l' arrivée de l' escorte qui devait remettre le nouveau reclus aux mains de ses supérieurs et de ses geôliers. Dès qu' elle parut, une troupe de gens postés en embuscade fondit sur elle avec l' avantage du nombre, et la contraignit à prendre la fuite en abandonnant le prisonnier confié à sa garde. Merowig, rendu à la liberté, quitta avec joie l' habit clérical pour reprendre le costume tout militaire de sa nation, la chaussure de cuir préparé avec le poil, la tunique à manches courtes et le justaucorps doublé de fourrures, sur lequel passait le baudrier d' où pendait l' épée. C' est dans cet équipage que le messenger de Gonthramn-Bose le rencontra incertain de la direction qu' il devait suivre pour se mettre tout à fait en sûreté. La proposition de Rikulf fut accueillie sans beaucoup d' examen ; et le fils de Hilperik, escorté cette fois par ses amis, prit aussitôt la route de Tours. Un manteau de voyage, dont le capuchon se rabattait sur sa tête, lui servait de préservatif contre

p90

l' étonnement et les risées qu' aurait excités la vue de cette tête de clerc sur les épaules d' un soldat. Arrivé sous les murs de Tours, il mit pied à terre ; et, la tête toujours enveloppée dans le capuchon de son manteau, il marcha vers la basilique de Saint-Martin dont, en ce moment, toutes les portes étaient ouvertes.

C' était un jour de fête solennelle, et l' évêque de Tours, qui officiait pontificalement, venait de donner aux fidèles la communion sous les deux espèces. Les pains qui s' étaient trouvés de reste après la consécration de l' eucharistie couvraient l' autel, rangés sur des nappes à côté du grand calice à deux anses qui contenait le vin. L' usage voulait qu' à la fin de la messe ces pains, non consacrés et simplement bénits par le prêtre, fussent coupés en morceaux et distribués entre les assistants ; on appelait cela donner les eulogies. L' assemblée entière, à l' exception des personnes excommuniées, avait part à cette distribution faite par les diacres, comme celle de l' eucharistie était

p91

faite par le prêtre ou l' évêque officiant. Après avoir parcouru la basilique, en donnant à chacun sa portion de pain béni, les diacres de Saint-Martin virent près des portes un homme qui leur était inconnu, et dont le visage à demi enveloppé, semblait indiquer de sa part l' intention de ne pas se faire connaître ; ils passèrent devant lui avec méfiance et sans lui rien offrir.

L' humeur du jeune Merowig, naturellement violente, s' était encore échauffée par les soucis et par la fatigue de la route. En se voyant privé d' une faveur que tous les assistants avaient obtenue, il tomba dans un accès de dépit furieux. Traversant la foule qui remplissait la nef de l' église, il pénétra jusque dans le chœur où se trouvait Grégoire avec un autre évêque, Raghénomod, frank d' origine, qui venait de succéder à saint Germain dans la métropole de Paris. Parvenu en face de l' estrade où siégeait Grégoire dans ses habits pontificaux, Merowig lui dit d' un ton brusque et impérieux : " évêque, pourquoi ne me donne-t-on pas des eulogies comme au reste des

fidèles ? Dis-moi si je suis excommunié ? " à ces mots,

p92

il rejeta en arrière le capuchon de son manteau, et découvrit aux regards des assistants son visage rouge de colère, et l' étrange figure d' un soldat tonsuré.

L' évêque de Tours n' eut pas de peine à reconnaître l' aîné des fils du roi Hilperik, car il l' avait vu souvent et savait déjà toute son histoire. Le jeune fugitif paraissait devant lui chargé d' une double infraction aux lois ecclésiastiques, le mariage à l' un des degrés prohibés, et la renonciation au caractère sacré de la prêtrise, faute si grave, que les casuistes rigides lui donnaient le nom d' apostasie. Dans l' état de culpabilité flagrante où le plaçaient le costume séculier et les armes qu' il avait sur lui, Merowig ne pouvait, sans passer par l' épreuve d' un jugement canonique, être admi ni à la communion du pain et du vin consacrés, ni même à celle du pain simplement béni, qui était comme une figure de l' autre. C' est ce que répondit l' évêque Grégoire avec son calme et sa dignité ordinaire. Mais sa parole à la fois grave et douce ne réussit qu' à augmenter l' emportement du jeune homme qui, perdant toute mesure et tout respect pour la sainteté du lieu, s' écria : " tu n' as pas le pouvoir de me suspendre

p93

de la communion chrétienne, sans l' aveu de tes frères les évêques, et si, de ton autorité privée, tu me retranches de ta communion, je me conduirai en excommunié, je tuerai quelqu' un ici. " ces mots prononcés d' un ton farouche épouvantèrent l' auditoire, et firent sur l' évêque une impression de tristesse profonde. Craignant de pousser à bout la frénésie de ce jeune barbare, et d' amener ainsi de grands malheurs, il céda par nécessité ; et après avoir, pour sauver au moins les formes légales, délibéré quelque temps avec son collègue de Paris, il fit donner à Merowig les eulogies qu' il réclamait. Dès que le fils de Hilperik, avec Gailen, son frère d' armes, ses jeunes compagnons et de

nombreux serviteurs, eut pris un logement dans le parvis de la basilique de Saint-Martin, l' évêque de Tours se hâta de remplir certaines formalités qu' exigeait la loi romaine, et dont la principale consistait pour lui à déclarer au magistrat compétent et à la partie civile l' arrivée de chaque

p9

nouveau réfugié. Dans la cause présente, il n' y avait d' autre juge et d' autre partie intéressée que le roi Hilperik ; c' était donc à lui que la déclaration devait être faite, quelle que fût d' ailleurs la nécessité d' adoucir par des actes de déférence l' aigreur de son ressentiment. Un diacre de l' église métropolitaine de Tours partit pour Soissons, ville royale de Neustrie, avec la mission de faire un récit exact de tout ce qui venait d' avoir lieu. Il eut pour compagnon, dans cette ambassade, un parent de l' évêque, appelé Nicetius, qui se rendait à la cour de Hilperik pour des affaires personnelles.

Arrivés au palais de Soissons, et admis ensemble à l' audience royale, ils commençaient à exposer les motifs de leur voyage, lorsque Fredegonde survint et dit : " ce sont des espions, ils viennent " s' informer ici de ce que fait le roi, afin d' aller " ensuite le rapporter à Merowig. " ces paroles suffirent pour mettre en émoi l' esprit soupçonneux de Hilperik ; l' ordre fut donné aussitôt d' arrêter Nicetius et le diacre porteur du message. On les dépouilla de tout l' argent qu' ils avaient sur

p95

eux, et on les conduisit aux extrémités du royaume, d' où ils ne revinrent l' un et l' autre qu' après un exil de sept mois. Pendant que le messenger et le parent de Grégoire De Tours se voyaient traités d' une si rude manière, lui-même reçut de la part du roi Hilperik une dépêche conçue en ces termes : " chassez l' apostat hors de " votre basilique, sinon j' irai brûler tout le pays. " l' évêque répondit simplement qu' une pareille chose n' avait jamais eu lieu, pas même au temps des rois goths qui étaient hérétiques, et qu' ainsi elle ne se ferait pas dans un temps de véritable foi chrétienne. Obligé par cette réponse de passer

de la menace à l' effet, Hilperik se décida, mais avec mollesse ; et grâce à l' instigation de Fredegonde qui n' avait aucune peur du sacrilège, il fut résolu que des troupes seraient rassemblées, et que le roi lui-même se mettrait à leur tête pour aller châtier la ville de Tours et forcer l' asile de Saint-Martin.

p96

En apprenant la nouvelle de ces préparatifs, Merowig fut saisi d' une terreur dont l' expression se colorait d' un sentiment religieux. " à Dieu ne " plaise, s' écria-t-il, que la sainte basilique de " mon seigneur Martin subisse aucune violence, " ou que son pays soit désolé à cause de moi ! " il voulait partir sur-le-champ avec Gonthramn-Bose et tâcher de gagner l' Austrasie, où il se flattait de trouver auprès de Brunehilde un asile sûr, du repos, des richesses et toutes les jouissances du pouvoir ; mais rien n' était prêt pour ce long voyage ; ils n' avaient encore ni assez d' hommes autour d' eux, ni assez de relations au dehors. L' avis de Gonthramn fut qu' il fallait attendre et ne pas se jeter, par crainte du péril, dans un péril beaucoup plu grand. Incapable de rien tenter sans le concours de son nouvel ami, le jeune prince cherchait un remède à ses inquiétudes dans des actes de dévotion fervente qui ne lui étaient pas ordinaires. Il résolut de passer toute une nuit en prières dans le sanctuaire de la basilique, et faisant apporter avec lui ses effets les plus précieux, il les déposa comme offrande sur le tombeau de saint Martin ; puis,

p97

s' agenouillant près du sépulcre, il pria le saint de venir à son secours, de lui accorder ses bonnes grâces, de faire que la liberté lui fût promptement rendue et qu' un jour il devînt roi. Ces deux souhaits, pour Merowig, n' allaient guère l' un sans l' autre, et le dernier, à ce qu' il semble, jouait un assez grand rôle dans ses conversations avec Gonthramn-Bose et dans les projets qu' ils faisaient en commun. Gonthramn, plein de confiance dans les ressources de son esprit, invoquait rarement l' appui des saints ; mais, en revanche, il avait recours aux diseurs de bonne

aventure, afin d' éprouver par leur science la justesse de ses combinaisons. Laissant donc Merowig prier seul, il dépêcha l' un de ses serviteurs vers une femme, très-habile à ce qu' il disait, qui lui avait prédit, entre autres choses, l' année, le jour et l' heure où devait mourir le roi Haribert.

Interrogée, au nom du duc Gonthramn, sur l' avenir qui lui était réservé à lui et au fils de Hilperik, la sorcière, qui probablement les connaissait bien tous deux, donna cette réponse adressée à Gonthramn

p98

lui-même : " il arrivera que le roi Hilperik
" trépassera dans l' année, et que Merowig, à
" l' exclusion de ses frères, obtiendra la royauté ;
" toi, Gonthramn, tu seras pendant cinq ans duc de
" tout le royaume ; mais, à la sixième année, tu
" recevras, par la faveur du peuple, la dignité
" épiscopale dans une ville située sur la rive gauche
" de la Loire ; et enfin tu sortiras de ce monde
" vieux et plein de jours. "

Gonthramn-Bose, qui passait sa vie à faire des dupes, était dupe lui-même de la friponnerie des sorciers et des devineresses. Il ressentit une grande joie de cette prophétie extravagante mais conforme, sans aucun doute, à ses rêves d' ambition et à ses désirs les plus intimes. Pensant que la ville indiquée si vaguement n' était autre que celle de Tours, et se voyant déjà en idée le successeur de Grégoire sur le trône pontifical, il eut soin de lui faire part, avec une satisfaction maligne, de sa bonne fortune à venir, car le titre d' évêque était fort envié des chefs barbares. Grégoire venait

p99

d' arriver à la basilique de Saint-Martin pour y célébrer l' office de la nuit, lorsque le duc austrasien lui fit son étrange confidence en homme convaincu du savoir infallible de la prophétesse. L' évêque répondit : " c' est à Dieu qu' il faut demander de pareilles choses, " et ne put s' empêcher de rire. Mais cette vanité, aussi folle qu' insatiable, ramena douloureusement sa pensée sur les hommes et les misères de son temps. De tristes réflexions le préoccupèrent au milieu du chant des psaumes ; et lorsque après l' office des vigiles,

voulant prendre un peu de repos, il se fut mis au lit dans un appartement voisin de l'église, les crimes dont cette église semblait devoir être le théâtre dans la guerre contre nature allumée entre le père et le fils, tous les malheurs qu'il prévoyait sans pouvoir les conjurer, le poursuivirent en quelque sorte jusqu'au moment où il s'endormit. Durant le sommeil, les mêmes idées, traduites en images terribles, se présentèrent encore à son esprit. Il vit un ange qui traversait les airs, planant au-dessus de la basilique et criant d'une voix lugubre : " hélas ! Hélas ! Dieu a frappé " Hilperik et tous ses fils ! Pas un d'eux ne lui survivra et ne possèdera son

p100

" royaume. " ce songe parut à Grégoire une révélation de l'avenir bien autrement digne de foi que les réponses et tous les prestiges des devins.

Merowig, léger et inconséquent par caractère, eut bientôt recours à des distractions plus d'accord avec ses habitudes turbulentes, que les veilles et les prières auprès des tombeaux des saints. La loi qui consacrait l'inviolabilité des asiles religieux voulait que les réfugiés fussent pleinement libres de se procurer toute espèce de provisions, afin qu'il fût impossible à ceux qui les poursuivaient de les prendre par la famine. Les prêtres de la basilique de Saint-Martin se chargeaient eux-mêmes de pourvoir des choses nécessaires à la vie leurs hôtes pauvres et sans domestiques. Le service des riches était fait tantôt par leurs gens qui allaient et venaient en toute liberté, tantôt par des hommes et par des femmes du dehors, dont la présence occasionnait souvent de l'embarras et du scandale. à toute heure, les cours du parvis et le péristyle de la basilique étaient remplis d'une foule affairée ou de promeneurs oisifs et curieux.

p101

à l'heure des repas, un bruit d'orgie, couvrant parfois le chant des offices, allait troubler les prêtres dans leurs stalles et les religieux au fond de leurs cellules. Quelquefois aussi les convives, pris de vin, se querellaient jusqu'à en venir aux

coups, et des rixes sanglantes avaient lieu aux portes et même dans l'intérieur de l'église. Si de pareils désordres ne venaient point à la suite des festins où Merowig cherchait à s'étourdir avec ses compagnons de refuge, la joie bruyante n'y manquait pas ; des éclats de rire et de grossiers bons mots retentissaient dans la sale et accompagnaient surtout les noms de Hilperik et de Fredegonde. Merowig ne les ménageait pas plus l'un que l'autre. Il racontait les crimes de son père et les débauches de sa belle-mère, traitait Fredegonde d'infâme prostituée, et Hilperik de mari imbécile, persécuteur de ses propres enfants. " quoiqu' il y eût en cela beaucoup de vrai, dit l'historien contemporain, je pense qu'il n'était pas agréable à Dieu que de telles choses fussent divulguées par un fils. " cet historien,

p102

Grégoire De Tours lui-même, invité un jour à la table de Merowig, entendit de ses propres oreilles les scandaleux propos du jeune homme. à la fin du repas, Merowig, resté seul avec son pieux convive, se sentit en veine de dévotion et pria l'évêque de lui faire quelque lecture pour l'instruction de son âme. Grégoire prit le livre de Salomon, et l'ayant ouvert au hasard, il tomba sur le verset suivant : " l'oeil qu'un fils tourne contre son père lui sera arraché de la tête par les corbeaux de la vallée. " cette rencontre faite si à propos fut prise par l'évêque pour une seconde révélation de l'avenir, aussi menaçante que la première. Cependant Fredegonde, plus acharnée dans sa haine et plus active que son mari, résolut de prendre les devants sur l'expédition qui se préparait, et de faire assassiner Merowig au moyen d'un guet-à-pens. Le comte de Tours, Leudaste, qui tenait à s'assurer les bonnes grâces de la reine, et qui d'ailleurs avait à se venger du pillage commis dans sa maison l'année précédente, s'offrit avec empressement pour exécuter ce meurtre. Comptant sur l'imprévoyance de celui qu'il voulait tuer par

p103

surprise, il essaya différents stratagèmes pour l'attirer hors des limites où s'arrêtait le droit

d' asile ; mais il n' y réussit pas. Soit par un dépit sauvage, soit pour exciter la colère du jeune prince, jusqu' au point de lui faire perdre tout sentiment de prudence, il fit attaquer à main armée ses serviteurs dans les rues de l ville. La plupart furent massacrés ; et Merowig, saisi de fureur à cette nouvelle, serait allé tête baissée dans le piège, si le prudent Gonthramn ne l' eût retenu. Comme il s' emportait outre mesure, disant qu' il n' aurait de repos qu' après avoir châtié d' une manière sanglante le complaisant de Fredegonde, Gonthramn lui conseilla de diriger ses représailles d' un côté où le danger fût nul et le profit considérable, et de faire payer le coup, non à Leudaste, qui était sur ses gardes, mais à un autre, n' importe lequel, des amis du roi Hilperik ou des familiers de sa maison. Marileïf, premier médecin du roi, homme très-riche et d' un naturel peu belliqueux, se trouvait alors à Tours, venant de Soissons et se rendant à Poitiers, sa ville natale. Il avait avec lui très-peu

p104

de gens et beaucoup de bagages ; et pour les jeunes guerriers, compagnons de Merowig, rien n' était plus facile que de l' enlever dans son hôtellerie. Ils y entrèrent en effet à l' improviste, et battirent cruellement le pacifique médecin qui, heureusement pour lui, parvint à s' échapper, t se réfugia presque nu dans la cathédrale, laissant aux mains des assaillants son or, son argent et le reste de son bagage. Tout cela fut regardé comme de bonne prise par le fils de Hilperik qui, satisfait du tour qu' il venait de jouer à son père et se croyant assez vengé, voulut montrer de la clémence. Sur la prière de l' évêque, il fit annoncer au pauvre Marileïf, qui n' osait plus sortir de son asile, qu' il était libre de continuer sa route. Mais, au moment où Merowig s' applaudissait d' avoir pour compagnon de fortune et pour ami de coeur un homme aussi avisé que Gonthramn-Bose, celui-ci n' hésitait pas à vendre ses services à la mortelle ennemie du jeune homme inconsidéré qui plaçait en lui toute sa confiance. Loin de partager la haine que le roi Hilperik

p105

vouait au duc Gonthramn à cause du meurtre de Theodebert, Fredegonde lui savait gré de ce meurtre qui l' avait débarrassée d' un de ses beaux-fils, comme elle souhaitait de l' être des deux autres. Son intérêt en faveur du duc astrasien était devenu encore plus vif, depuis qu' elle entrevoyait la possibilité de le faire servir d' instrument pour la perte de Merowig.

Gonthramn-Bose se chargeait peu volontiers d' une commission périlleuse ; mais le mauvais succès des tentatives du comte Leudaste, homme plus violent qu' adroit, détermina la reine à tourner les yeux vers celui qui pourrait, non pas exécuter de sa propre main, mais rendre infaillible par son astuce l' assassinat qu' elle méditait.

Elle envoya donc près de Gonthramn une personne affidée qui lui remit de sa part ce message :

" si tu parviens à faire sortir Merowig de la basilique, afin qu' on le tue, je te ferai un magnifique présent. " Gonthramn-Bose accepta de grand coeur la proposition. Persuadé que l' habile Fredegonde avait déjà pris toutes ses mesures, et que des meurtriers apostés faisaient le guet aux environs de Tours, il alla rouver Merowig, et lui dit du ton le plus enjoué :

" pourquoi menons-nous ici une vie de lâches et

p106

" de paresseux, et restons-nous tapis comme des hébétés autour de cette basilique ? Faisons venir nos chevaux, prenons avec nous des chiens et des faucons, et allons à la chasse nous donner de l' exercice, respirer le grand air et jouir d' une belle vue. "

le besoin d' espace et d' air libre que ressentent si vivement les emprisonnés parlait au coeur de Merowig, et sa facilité de caractère lui faisait approuver sans examen tout ce que proposait son ami. Il accueillit avec la vivacité de son âge cette invitation attrayante. Les chevaux furent amenés sur-le-champ dans la cour de la basilique, et les deux réfugiés sortirent en complet équipement de chasse, portant leurs oiseaux sur le poing, escortés par leurs serviteurs et suivis de leurs chiens tenus en laisse. Ils prirent pour but de leur promenade un domaine appartenant à l' église de Tours et situé au village de Jocundiacum, aujourd' hui Jouay, à peu de distance de la ville. Ils passèrent ainsi tout le jour, chassant et courant ensemble, sans que Gonthramn donnât le moindre

signe de préoccupation

p107

et parût songer à autre chose qu' à se divertir de son mieux. Ce qu' il attendait n' arriva point ; ni durant les courses de la journée, ni dans le trajet de retour, aucune troupe armée ne se présenta pour fondre sur Merowig, soit que les émissaires de Fredegonde ne fussent pas encore arrivés à Tours, soit que ses instructions eussent été mal suivies. Merowig rentr donc paisiblement dans l' enceinte qui lui servait d' asile, joyeux de sa liberté de quelques heures, et ne se doutant nullement qu' il eût été en danger de périr par la plus insigne trahison.

L' armée qui devait marcher sur Tours était prête, mais quand il s' agit de partir, Hilperik devint tout à coup indécis et timoré ; il aurait voulu savoir jusqu' à quel point allait en ce moment la susceptibilité de saint Martin contre les infracteurs de ses privilèges, et si le saint confesseur était en veine d' indulgence ou de colère. Comme personne au monde ne pouvait donner là-dessus la moindre information, le roi conçut l' étrange idée de s' adresser par écrit au saint lui-même, en sollicitant de sa part une réponse nette et positive. Il rédigea donc une lettre qui énonçait en manière de plaidoirie ses griefs paternels contre le meurtrier

p108

de son fils Theodebert et faisait contre ce grand coupable un appel à la justice du saint. La requête avait pour conclusion cette demande péremptoire : " m' est-il permis ou non de tirer " Gonthramn hors de la basilique ? " une chose encore plus bizarre, c' est qu' il y avait là-dessous un stratagème, et que le roi Hilperik voulait ruser avec son correspondant céleste, se promettant bien, si la permission lui était donnée pour Gonthramn, d' en user également pour s' emparer de Merowig, dont il taisait le nom de peur d' effaroucher le saint. Cette singulière missive fut portée à Tours par un clerc de race franke, nommé Baudeghisel, qui la déposa sur le tombeau de saint Martin et mit à côté une feuille de papier blanc pour que le saint pût écrire sa

réponse. Au bout de trois jours, le messager revint, et trouvant sur la pierre du sépulcre la feuille blanche telle qu' il l' y avait mise, sans le moindre signe d' écriture, il jugea que saint Martin refusait de s' expliquer, et retourna vers le roi Hilperik.

p109

Ce que le roi craignait par-dessus tout, c' était que Merowig n' allât rejoindre Brunehilde en Austrasie, et qu' aidé de ses conseils et de son argent, il ne réussît à se créer un parti nombreux parmi les franks neustriens. Cette crainte l' emportait même, dans l' esprit de Hilperik, sur sa haine contre Gonthramn-Bose, envers lequel il se sentait des vellétés de pardon, pourvu qu' il ne favorisât en rien le départ de son compagnon d' asile. De là naquit un nouveau plan, où Hilperik se montre encore avec le même caractère de finesse lourde et mticuleuse. Ce plan consistait à tirer de Gonthramn, sans lequel Merowig, faute de ressources et de décision, était incapable d' entreprendre son voyage, la promesse sous le serment de ne point sortir de la basilique sans en donner avis au roi. Le roi Hilperik comptait de cette manière être averti assez à temps pour pouvoir intercepter les communications entre Tours et la frontière d' Austrasie. Il envoya des émissaires parler secrètement à Gonthramn ; et, dans cette lutte de fourbe contre fourbe, celui-ci ne recula pas. Se fiant peu aux paroles de réconciliation que lui envoyait Hilperik, mais trouvant qu' il y avait là peut-être une dernière chance de salut, si toutes les autres venaient à lui manquer, il prêta le serment qu' on lui demandait, et jura dans le sanctuaire même de la basilique, une main sur la nappe de soie qui

p110

couvrait le maître-autel. Cela fait, il ne mit pas moins d' activité qu' auparavant à tout préparer das le plus grand mystère pour une évacion inopinée.

Depuis le coup de fortune qui avait fait tomber entre les mains des réfugiés l' argent du médecin Marileïf, ces préparatifs marchaient rapidement. Des braves de profession, classe d' hommes que la

conquête avait créée, s'offraient en foule pour servir d'escorte jusqu'au terme du voyage ; leur nombre s'éleva bientôt à plus de cinq cents. Avec une pareille force, l'évasion était facile et l'arrivée en Austrasie extrêmement probable. Gonthramn-Bose jugea qu'il n'y avait plus de motif pour différer davantage, et, se gardant bien, malgré son serment, de faire donner au roi le moindre avis, il dit à Merowig qu'il fallait songer au départ. Merowig, faible et irrésolu lorsque la passion ne le soulevait pas, sur le point de risquer cette grande aventure, fléchit et retomba de nouveau dans ses anxiétés. " mais, lui dit Gonthramn, est-ce que nous n'avons pas pour nous les prédictions de la devineresse ? " le jeune prince ne fut pas rassuré,

p111

et, pour faire diversion à ses tristes pressentiments, il voulut chercher à une meilleure source des informations sur l'avenir. Il y avait alors un procédé de divination religieuse prohibé par les conciles, mais pratiqué en Gaule malgré cette défense, par les hommes les plus sages et les plus éclairés ; Merowig s'avisait d'y recourir. Il se rendit à la chapelle où était le tombeau de saint Martin, et posa sur le sépulcre trois des livres saints, celui des rois, le psautier, et les évangiles. Durant toute une nuit, il pria Dieu et le saint confesseur de lui faire connaître ce qui allait arriver, et s'il devait espérer ou non d'obtenir le royaume de son père. Ensuite il jeûna trois jours entiers, et, le quatrième, revenant près du tombeau, il ouvrit les trois volumes l'un après l'autre. D'abord, ce fut le livre des rois qu'il avait surtout hâte d'interroger ; il tomba sur une page en tête de laquelle se trouvait le verset suivant :

" parce que vous avez abandonné le seigneur votre Dieu pour suivre des dieux étrangers, le seigneur vous a livrés aux mains de vos ennemis. " en ouvrant le livre des psaumes, il rencontra ce passage :

" tu les as renversés au moment où ils s'élevaient.

p112

" oh ! Comment sont-ils tombés dans la désolation ! " enfin, dans le livre des évangiles, il lut ce verset :
" vous savez que la pâque se fera dans deux jours
" et que le fils de l' homme sera livré pour être
" crucifié. " pour celui qui, dans chacune de ces paroles, croyait voir une réponse de Dieu même, il était impossible de rien imaginer de plus sinistre ; il y avait là de quoi ébranler une âme plus forte que celle du fils de Hilperik. Sous le poids de cette triple menace de trahison, de ruine et de mort violente, il resta come accablé, et pleura longtemps à chaudes larmes auprès du tombeau de saint Martin.

Gonthramn-Bose, qui s' en tenait à son oracle, et qui d' ailleurs ne trouvait là aucun sujet de crainte pur lui-même, persista dans sa résolution. à l' aide de cette influence que les esprits décidés exercent d' une manière qu' on pourrait dire magnétique sur les caractères faibles et impressionnables, il raffermi si bien le courage de son jeune compagnon, que le dpart eut lieu sans le moindre délai, et que Merowig monta à cheval d' un air

p113

tranquille et assuré. Gonthramn, dans ce moment décisif, avait se faire une autre espèce de violence ; il allait se séparer de ses deux filles, réfugiées avec lui dans la basilique de Saint-Martin, et qu' il n' osait emmener à cause des hasards d' un si long trajet. Malgré son égoïsme profond et son imperturbable fourberie, on ne pouvait pas dire qu' il fût absolument dépourvu de bonnes qualités, et, parmi tant de vices, il avait au moins ne vertu, celle de l' amour paternel. La compagnie de ses filles lui était chère au plus haut degré. Pour les rejoindre, quand il se trouvait loin d' elles, il n' hésitait pas à exposer sa personne ; et, s' il s' agissait de les garantir de quelque danger, il devenait batailleur et hardi jusqu' à la témérité.

Contraint de les laisser dans un asile que le roi Hilperik, devenu furieux, pouvait cesser de respecter, il se promit de venir les chercher lui-même, et ce fut avec cette pensée, la seule bonne qui pût germer dans son âme, qu' il franchit les limites consacrées, galopant à côté de Merowig.

Près de six cents cavaliers, recrutés, selon toute apparence, parmi les aventuriers et les vagabonds du pays, soit franks, soit gaulois d' origine,

p114

accompagnèrent les deux fugitifs. Longeant, du sud au nord, la rive gauche de la Loire, ils firent route en bon ordre sur les terres du roi Gonthramn. Arrivés près d'Orléans, ils tournèrent vers l'est, pour éviter de passer par le royaume de Hilperik, et parvinrent sans obstacle jusqu'aux environs de la ville d'Auxerre ; mais là s'arrêta leur bonne fortune. Erp ou Erpoald, comte de cette ville, refusa le passage, soit qu'il eût reçu quelque dépêche du roi Hilperik réclamant son assistance amicale, soit qu'il agît de son propre mouvement, pour maintenir la paix entre les deux royaumes. Il paraît que ce refus donna lieu à un combat dans lequel la troupe des deux proscrits eut complètement le dessous. Merowig, que la colère avait sans doute poussé à quelque imprudence, tomba entre les mains du comte Erpoald ; mais Gonthramn, toujours habile à s'esquiver, battit en retraite avec les débris de sa petite armée. N'osant plus s'aventurer du côté du nord, il prit le parti de retourner sur ses pas et de gagner l'une des villes d'Aquitaine qui appartenaient au royaume d'Austrasie. Les approches de Tours étaient pour lui extrêmement dangereuses ; il devait craindre que le bruit de sa fuite n'eût décidé Hilperik à faire marcher ses troupes, et que la ville

p115

ne fût remplie de soldats. Mais toute sa prudence ne prévalut point contre l'affection paternelle ; au lieu de passer au large, avec sa bande de fuyards peu nombreuse et mal armée, il alla droit à la basilique de Saint-Martin. Elle était gardée ; il y entra par force et en sortit aussitôt, emmenant ses filles qu'il voulait mettre en sûreté hors du royaume de Hilperik. Après ce coup de main audacieux, Gonthramn prit le chemin de Poitiers, ville qui était redevenue austrasienne depuis la victoire de Mummolus. Il y arriva sans aucun accident, installa ses deux compagnes de voyage dans la basilique de Saint-Hilaire, et les quitta pour aller voir ce qui se passait en Austrasie. De crainte d'une seconde mésaventure,

il fit cette fois un long détour, et se dirigea vers le nord, par le Limousin, l' Auvergne et la route de Lyon à Metz.

Avant que le comte Erpoald eût pu avertir le roi Gonthramn et recevoir ses ordres relativement au prisonnier, Merowig parvint à s' échapper du lieu où il était retenu. Il se réfugia dans la principale église de la ville d' Auxerre, dédiée à saint Germain, l' apôtre des bretons, et s' y établit en sûreté, comme à Tours, sous la protection du droit d' asile. La nouvelle de sa fuite arriva au roi

p116

Gonthramn presque aussitôt que celle de son arrestation. C' était plus qu' il n' en fallait pour mécontenter au dernier point ce roi timide et pacifique dont le soin principal était de se tenir en dehors de toutes les querelles qui pouvaient naître autour de lui. Il craignait que le séjour de Merowig dans son royaume ne lui suscitât une foule d' embarras, et aurait voulu de deux choses l' une, ou qu' on laissât passer tranquillement le fils de Hilperik, ou qu' on le retînt sous bonne garde accusant à la fois Erpoald d' excès de zèle et de maladresse, il le manda sur-le-champ auprès de lui ; et lorsque le comte voulut répondre et justifier sa conduite, le roi l' interrompit en disant : " tu as arrêté celui que mon frère " appelle son ennemi ; mais, si ton intention était " sérieuse, i fallait m' amener le prisonnier " sans perdre de temps, sinon, tu ne devais pas " toucher à un homme que tu ne voulais pas garder. " l' expression ambiguë de ces reproches prouvait, de la part du roi Gonthramn, autant de répugnance à prendre parti contre le fils que de crainte de se brouiller avec le père. Il fit tomber sur le comte

p117

Erpoald le poids de sa mauvaise humeur, et, non content de le destituer de son office, il le condamna de plus à une amende de sept cents pièces d' or. Il paraît qu' en dépit des messages et des instances de Hilperik, Gonthramn ne prit aucune mesure pour inquiéter le réfugié dans son nouvel asile, et que, bien loin de là, sans se compromettre et en sauvant les apparences il agit de façon que

Merowig trouvât promptement l' occasion de s' évader et de continuer son voyage. En effet, après deu mois de séjour dans la basilique d' Auxerre, le jeune prince partit accompagné de son fidèle Gaïlen, et, cette fois, les routes lui furent ouvertes. Il mit enfin le pied sur la terre d' Austasie où il espérait trouver le repos, des amis, les joies du mariage et tous les honneurs attachés au titre d' époux' une reine, mais où l' attendaient seulement e nouveles traverses et des malheurs qui ne devaient finir qu' avec sa vie. Le royaume d' Austrasie, gouverné au nom d' un enfant par un conseil de seigneurs et d' évêques, était alors le théâtre de troubles continuels et de dissensions violentes. L' absence de tout frein légal et le déchaînement des volontés individuelles s' y

p118

faisaient sentir plus fortement que dans aucune autre portion de la Gaule. Il n' y avait à cet égard aucune distinction de race ni d' état ; barbares ou romains, prélats ou chefs militaires, tous les hommes qui se croyaient forts par le pouvoir ou la richesse luttaient à qui mieux mieux de turbulence et d' ambition. Divisés en factions rivales, ils ne s' accordaient qu' en une seule chose, leur haine acharnée contre Brunehilde à qui ils voulaient enlever toute influence sur le gouvernement de son fils. Cette aristocratie redoutable avait pour principaux chefs l' évêque de Reims Aegidius, notoirement vendu au roi de Neustrie, et le duc Rauking, le plus riche des austrasiens, caractère typique, si l' on peut s' exprimer ainsi, qui faisait le mal par goût, comme les autres barbares le faisaient par passion ou par intérêt. On racontait de lui des traits d' une cruauté vraiment fabuleuse, comme ceux que la tradition populaire impute à quelques châtelains des temps féodaux et dont le souvenir reste attaché aux ruines de leurs donjons. Lorsqu' il soupait, éclairé par un esclave qui tenait à la main une torche de cire, un de ses jeux favoris était de forcer le pauvre esclave à éteindre son

p119

flambeau contre ses jambes nues, puis à le

rallumer et à l' éteindre encore plusieurs fois de la même manière. Plus la brûlure était profonde, plus le duc Raukhing s' amusait et riait des contorsions du malheureux soumis à cette espèce de torture. Il fit enterrer vifs, dans la même fosse, deux de ses colons, un jeune homme et une jeune fille, coupables de s' être mariés sans son aveu, et qu' à la prière d' un prêtre il avait juré de ne point séparer. " j' ai tenu mon serment, disai-il avec un " ricanement féroce ; ils sont ensemble pour " l' éternité. "

cet homme terrible, dont l' insolence envers la reine Brunehilde passait toute mesure, et dont la conduite était une rébellion permanente, avait, pour acolytes ordinaires, Bertefred et Ursio, l' un, germain d' origine, l' autre fils d' un gallo-romain, mais imbu à fond de la rudesse et de la violence des moeurs germaniques. Dans leur opposition sauvage, ils s' attaquaient, non-seulement à la reine, mais à quiconque tâchait de s' entendre avec elle

p120

pour le maintien de l' ordre et de la paix publique. Ils en voulaient surtout au romain Lupus, duc de Champagne ou de la campagne rémoise, administrateur sévère et vigilant, nourri des vieilles traditions du gouvernement impérial. Presque chaque jour, les domaines de Lupus étaient dévastés, ses maisons pillées et sa vie menacée par la faction du duc Raukhing. Une fois, Ursio et Bertefred, suivis d' une troupe de cavaliers, fondirent sur lui et sur ses gens, aux portes mêmes du palais où le jeune roi logeait avec sa mère. Attirée par le tumulte, Brunehilde accourut, et, se jetant avec courage au milieu des cavaliers armés, elle cria aux chefs des assaillants :
" pourquoi attaquer ainsi un homme innocent ? Ne faites point ce mal, n' engagez pas un combat qui serait la ruine du pays. " -" femme, lui répondit Ursio avec un accent de fierté brutale,
" retire-toi ; qu' il te suffise d' avoir gouverné du vivant de ton mari ; c' est ton fils qui règne maintenant, et c' est notre tutelle et non la tienne qui fait la sûreté du royaume. Retire-toi donc, où nous allons t' écraser sous les pieds de nos chevaux. "

p121

cette situation des choses en Austrasie
répondait mal aux espérances dont s' était bercé
Merowig ; son illusion ne fut pas de longue durée.
à peine arrivé à Metz, capitale du royaume, il reçut
du conseil de régence l' ordre de repartir
sur-le-champ, si toutefois même il lui fut permis
d' entrer dans la ville. Les chefs ambitieux qui
trahissaient Brunehilde comme une étrangère sans
droits et sans pouvoir, n' étaient pas gens à
supporter la présence d' un mari de cette reine qu' ils
craignaient en feignant de la mépriser. Plus elle
fit d' instances et de prières pour que Merowig fût
accueilli avec hospitalité et pût vivre en paix
auprès d' elle, plus ceux qui gouvernaient au nom
du jeune roi se montrèrent durs et intraitables.
Ils avaient pour prétexte le danger d' une rupture
avec le roi de Neustrie ; ils ne manquèrent pas
de s' en prévaloir, et leur condescendance pour
les affections de la reine se borna à congédier
simplement le fils de Hilperik, sans lui faire
de violence ou le livrer à son père.
Privé de son dernier espoir de refuge, Merowig
reprit le chemin qu' il venait de suivre ; mais,
avant

p122

de passer la frontière du royaume de Gontramn,
il s' écarta de la grande route et se mit à errer de
village en village à travers la campagne rémoise.
Il allait à l' aventure, marchant de nuit et se
cachant le jour, évitant surtout de se montrer aux
gens de haute condition qui auraient pu le
reconnaître, craignant la trahison, exposé à toutes
sortes de misères, et n' ayant pour l' avenir d' autre
perspective que celle de regagner, sous un
déguisement, l' asile de Saint-Martin de Tours.
Dès qu' on eut perdu sa trace, on pensa qu' il avait
pris ce dernier parti, et le bruit en courut
jusqu' en Neustrie.
Sur ce bruit, le roi Hilperik fit aussitôt marcher
son armée, pour occuper la ville de Tours et
garder l' abbaye de Saint-Martin. L' armée parvenue
en Touraine se mit à piller, à dévaster et même à
incendier la contrée, sans épargner le bien des
églises. Toutes sortes de rapines furent commises
dans les bâtiments de l' abbaye, où une garnison
était cantonnée ; des postes de soldats
bivouaquaient à toutes les issues de la basilique.
De jour comme de nuit, les portes en restaient
closes, à l' exception d' une seule par laquelle un

petit nombre e clercs avaient la permission d' entrer
pour chanter

p123

les offices ; le peuple était exclu de l' église et
privé du service divin. En même temps que ces
dispositions s' exécutaient pour couper la retraite
au fugitif, le roi Hilperik, probablement avec
l' aveu des seigneurs d' Austrasie, passa la
frontière en armes, et fouilla tout le territoire
où il était possible que Merowig se tînt caché.
Traqué comme une bête fauve que des chasseurs
poursuivent, le jeune homme réussit pourtant
à échapper aux recherches de son père, grâce
à la commisération des gens de bas étage franks
ou romains d' origine, à qui seuls il pouvait se
confier. Après avoir inutilement battu le pays
et fait une promenade militaire le long de la
forêt des Ardennes, Hilperik rentra dans son
royaume, sans que la troupe qu' il conduisait
à cette expédition de maréchaussée eût
commis contre les habitants aucun acte
d' hostilité.

Pendant que Merowig se voyait réduit à mener
la vie de proscrit et de vagabond, son ancien
compagnon de fortune, Gonthramn-Bose, revenant de

p124

Poitiers, arriva en Austrasie. Il était, dans ce
royaume, le seul homme de quelque importance
dont le fils de Hilperik pût réclamer le secours ;
et, sans doute, il ne tarda pas à connaître la
retraite et tous les secrets du malheureux fugitif.
Une fortune si complètement désespérée n' offrait
à Gonthramn que deux perspectives entre lesquelles
il n' avait pas coutume d' hésiter, un dévouement
onéreux et les profits d' une trahison ; ce fut pour
la trahison qu' il se décida. Telle fut du moins
l' opinion générale ; car, selon son habitude, il
évita de se compromettre ouvertement, travaillant
sous main, et juant un rôle assez équivoque pour
qu' il lui fût possible de nier avec assurance,
si le complot ne réussissait pas. La reine
Fredegonde, qui ne manquait jamais d' agir pour
son compte, dès qu' il arrivait, ce qui n' était pas
rare, que l' habileté de son mari fût en défaut,
voyant le peu de succès de la chasse donnée à

Merowig, résolu de recourir à d' autres moyens moins bruyants, mais plus infaillibles. Elle communiqua son projet à Aegidius, évêque de Reims, qui était avec elle en relation d' amitié et d' intrigues politiques ; et, par l' entremise de ce dernier, Gonthramn-Bose reçut encore une fois de brillantes promesses et les instructions de la reine. Du concours de ces deux hommes avec l' implacable ennemie du fils de Hilperik, résulta contre lui une machination artistement

p125

combinée pour l' entraîner à sa perte, en le prenant par son plus grand faible, sa folle ambition de jeune homme et son impatience de régner.

Des hommes du pays de Térouane, le pays du dévouement à Fredegonde, se rendirent en Austrasie d' une manière mystérieuse pour avoir une entrevue avec le fils de Hilperik. Parvenus jusqu' à lui dans la retraite où il se cachait, ils lui remirent le message suivant au nom de leurs compatriotes :

" puisque ta chevelure a grandi, nous voulons
" nous soumettre à toi, et nous sommes prêts à
" abandonner ton père si tu viens au milieu de
" nous. " Merowig saisit avidement cette
espérance ; sur la foi de gens inconnus, mandataires suspects d' un simple canton de la Neustrie, il se crut assuré de détrôner son père. Il partit sur-le-champ pour Térouane, accompagné de quelques hommes dévoués en aveugles à sa fortune, Gaïlen, son ami inséparable dans les bons et dans les mauvais jours,

p126

Gaukil, comte du palais d' Austrasie sous le roi Sighebert et maintenant tombé en disgrâce, enfin Grind et plusieurs autres que le chroniqueur ne nomme pas, mais qu' il qualifie d'utitres de braves. Ils s' aventurèrent sur le territoire neustrien, sans songer que, plus ils avançaient, plus la retraite devenait difficile. Aux confins du district sauvage qui s' étendait au nord d' Arras vers les côtes de l' océan, ils trouvèrent ce qu' on leur avait promis, des troupes d' hommes qui les accueillirent en saluant de leurs cris le roi Merowig. Invités à se

reposer dans une de ces fermes qu' habitait la population franke, ils y entrèrent sans défiance ; mais aussitôt les portes furent fermées sur eux, des gardes occupèrent toutes les issues, et des postes armés s' établirent autour de la maison comme autour d' une ville assiégée. En même temps, des courriers montèrent à cheval et firent diligence vers Soissons, pour annoncer au roi Hilperik que, ses ennemis ayant donné dans le piège, il pouvait venir et disposer d' eux. Au bruit des portes barricadées et à la vue des dispositions militaires qui rendaient la sortie

p127

impossible, Merowig, saisi par le sentiment du danger, demeura pesif et abattu. Cette imagination d' homme du nord, triste et rêveuse, qui formait le trait le plus saillant de son caractère, s' exalta peu à peu jusqu' au délire ; il fut obséd par des pensées de mort violente et d' horribles images de tortures et de supplices. Une profonde terreur du sort qui lui était réservé s' empara de lui avec de telles angoisses, que, désespérant de tout, il ne vit de recours que dans le suicide. Mais le courage lui manquait pour se frapper lui-même, il eut besoin d' un autre bras que le sien, et, s' adressant à son frère d' armes : " Gaïlen, dit-il, jusq' à présent nous n' avons eu qu' une âme et qu' une pensée ; ne me laisse pas, je t' en conjure, à la merci de mes ennemis ; prends une épée et tue-moi. " Gaïlen, avec l' obéissance d' un vassal, tira le couteau qu' il portait à la ceinture, et frappa le jeune prince d' un coup mortel. Le roi Hilperik, qui arrivait en grande hâte pour s' emparer de son fils, ne trouva de lui qu' un cadavre. Gaïlen fut pris avec les autres compagnons de Merowig ; il avait tenu à la vie par un reste d' espérance

p128

ou par une faiblesse inexplicable. Il y eut des personnes qui mirent en doute la vérité de quelques uns de ces faits, et crurent que Fredegonde, allant droit au but, avait fait poignarder son beau-fils, et supposé un suicide pour ménager les scrupules paternels du roi. Au reste, les traitements affreux que subirent les

compagnons de Merowig semblèrent justifier ses pressentiments pour lui-même et ses terreurs anticipées. Gaïlen périt mutilé de la manière la plus barbare ; on lui coupa les pieds, les mains, le nez et les oreilles ; Grind eut les membres brisés sur une roue qui fut élevée en l' air et où il expira ; Gaukil, le plus âgé des trois ! Fut le moins malheureux. On se contenta de lui trancher la tête.

Ainsi Merowig porta la peine de sa déplorable intimité avec le meurtrier de son frère, et Gonthramn-Bose devint pour la seconde fois l' instrument de cette destinée de mort qui pesait sur les fils de Hilperik. Il ne sentit pas sa conscience plus chargée qu' auparavant, et, comme l' oiseau de proie qui revient au nid après avoir terminé sa

p129

chasse, il s' inquiéta de ses deux filles qu' il avait laissées à Poitiers. En effet, cette ville venait de retomber au pouvoir du roi de Neustrie ; le projet de conquête suspendu par la victoire de Mummolus avait été repris après un an d' interruption, et Desiderius, à la tête d' une armée nombreuse, menaçait de nouveau outre l' Aquitaine. Ceux qui s' étaient le plus signalés par leur fidélité au roi Hildebert, ou contre lesquels le roi Hilperik avait quelques griefs particuliers, étaient arrêtés dans leurs maisons, et dirigés sous escorte vers le palais de Braine. On avait vu passer ainsi, sur la route de Tours à Soissons, le romain Ennodius, comte de Poitiers, coupable d' avoir voulu défendre la ville, et le frank Dak, fils de Dagarik, qui avait essayé de tenir la campagne comme chef de partisans. En de pareilles circonstances, un retour à Poitiers était pour Gonthramn-Bose une entreprise singulièrement périlleuse ; mais il ne calcula pas cette fois, et résolut de mettre à tout prix ses filles hors du danger d' être enlevées de leur asile. Accompagné de quelques amis, car il en trouvait toujours malgré ses trahisons multipliées, il prit

p130

le chemin du midi par la route la plus sûre,

parvint à Poitiers sans accident, et réussit avec non moins de bonheur à faire sortir ses deux filles de la basilique de Saint-Hilaire. Ce n' était pas tout, il fallait s' éloigner au plus vite et gagner promptement un lieu où nulle poursuite ne fût plus à craindre ; Gonthramn et ses amis, sans perdre de temps, remontèrent à cheval, et sortirent de Poitiers par la porte qui s' ouvrait sur le chemin de Tours. Ils marchaient près du chariot couvert qui portait les deux jeunes filles, armés de poignards et de courtes lances, équipage ordinaire des voyageurs les plus pacifiques. à peine avaient-ils fait quelques centaines de pas sur la route, qu' ils aperçurent des cavaliers qui venaient au-devant d' eux. Les deux troupes firent halte, afin de se reconnaître, et celle de Gonthramn-Bose se mit en défense, car les gens qu' elle voyait en face d' elle étaient des ennemis. Ces gens avaient pour chef un certain Drakolen, partisan très-actif du roi de Neustrie, et qui justement revenait du palais de Braine, où il avait conduit le fils de Dagaik et d' autres captifs les mains liées derrière le

p131

dos. Gonthramn sentit qu' il fallait se battre ; mais, avant d' en venir aux mains, il essaya de parlementer. Il détacha vers Drakolen un de ses amis, en lui donnant les instructions suivantes :
" va, et dis-lui ceci en mon nom : tu sais
" qu' autrefois il y a eu alliance entre nous, je te
" prie donc de me laisser le passage libre ; prends
" ce que tu voudras de mes effets, je t' abandonne
" tout, jusqu' à rester nu ; mais que je puisse me
" rendre avec mes filles où j' ai l' intention
" d' aller. "
en entendant ces paroles, Drakolen, qui se croyait le plus fort, fit un éclat de rire, et, montrant un paquet de cordes suspendu à l' arçon de sa selle, il dit au messager : " voici la corde avec
" laquelle j' ai lié les autres coupables que je viens
" de mener au roi, elle servira pour lui. "
aussitôt, donnant de l' éperon à son cheval, il courut sur Gonthramn-Bose, et lui porta un coup de lance ; mais ce coup fut mal dirigé, et le fer de la lance, se détachant du bois, tomba à terre. Gonthramn saisit le moment avec résolution, et, frappant Drakolen au visage, il le fit chanceler sur les

arçons ; un autre le renversa et l'acheva d'un coup de lance à travers les côtes. Les neustriens, voyant leur chef mort, tournèrent bride, et Gonthramn-Bose se remit en route, non sans avoir soigneusement dépouillé le cadavre de son ennemi. Après cette aventure, le duc Gonthramn chemina tranquillement vers l'Austrasie. Arrivé à Metz, il reprit la vie de grand seigneur frank, vie d'indépendance farouche et désordonnée, qui n'avait rien de la dignité du patriciat romain, rien des moeurs chevaleresques des cours féodales. L'histoire dit peu de choses de lui durant un intervalle de trois années ; puis, tout d'un coup, on le voit à Constantinople, où il paraît avoir été conduit par son humeur inquiète et vagabonde. Il ne revient de ce long voyage que pour prendre part à la grande intrigue du siècle, une intrigue qui remua la Gaule entière, et dans laquelle l'esprit de rivalité des franks-austrasiens contre leurs frères de l'ouest fit alliance avec la haine nationale des gaulois méridionaux, pour la destruction des deux royaumes dont Soissons et Châlons-Surû *saône étaient les capitales.*

QUATRIEME RECIT T 2

(577-586.)

pendant que le fils du roi Hilperik, sans asile dans le royaume de son père et dans le royaume de son épouse, errait à travers les bruyères et les forêts de la Champagne, il n'y avait guère en Neustrie qu'un seul homme qui eût le courage de se dire hautement son ami. C'était l'évêque de Rouen Praetextatus qui, depuis le jour où il avait tenu le jeune prince sur les fonts de baptême, s'était lié à lui d'un de ces attachements dévoués, absolus, irréfléchis, dont une mère ou une nourrice semble seule capable. L'entraînement de sympathie aveugle qui l'avait conduit à favoriser, en dépit des lois de l'église, la passion de Merowig pour la veuve de son oncle ne fit que s'accroître avec les malheurs qui furent la suite de cette passion inconsidérée.

Ce fut au zèle de Praetextatus que, selon toute probabilité, le mari de Brunehilde dut les secours d' argent au moyen desquels il parvint à s' échapper de la basilique de Saint-Martin de Tours et à gagner la frontière d' Austrasie.

à la nouvelle du mauvais succès de cette évasion, l' évêque ne se découragea point ; au contraire, il redoubla d' efforts pour procurer des amis et un asile au fugitif dont il était le père selon la religion, et que son propre père persécutait. Il prenait peu de soin de dissimuler ses sentiments, et des démarches qui lui semblaient un devoir. Pas un homme tant soit peu considérable parmi les franks qui habitaient son diocèse ne venait lui rendre visite sans qu' il entretînt longuement le visiteur des infortunes de Merowig, sollicitant avec instance pour son filleul, pour son cher fils, comme il disait lui-même, de l' affection et un appui. Ces paroles étaient une sorte de refrain que, dans sa simplicité de coeur, il répétait sans cesse et mêlait à tous ses discours. S' il arrivait qu' il reçût un présent de quelque homme puissant ou riche, il s' empressait de le lui rendre au double, en lui faisant promettre de venir en aide à Merowig et de lui rester fidèle dans sa détresse.

Comme l' évêque de Rouen gardait peu de mesure dans ses propos et se confiait sans précaution à toutes sortes de gens, le roi Hilperik ne tarda pas à être informé de tout, soit par le bruit public, soit par d' officieux amis, et à recevoir des dénonciations mensongères ou du moins exagérées. On accusait Praetextatus de répandre des présents parmi le peuple pour l' exciter à la trahison, et d' ourdir un complot contre le pouvoir et contre la personne du roi. Hilperik ressentit à cette nouvelle une de ces colères mêlées de crinte, durant lesquelles, incertain lui-même du parti qu' il fallait prendre, il s' abandonnait aux conseils et à la direction de Fredegonde. Depuis le jour où il était parvenu à séparer l' un de l' autre Merowig et Brunehilde, il avait presque pardonné à l' évêque Praetextatus la célébration de leur mariage ; mais Fredegonde, moins oublieuse que lui, et moins bornée dans ses passions à l' intérêt du moment, s' était prise contre l' évêque d' une haine

profonde, d' une de ces haines qui, pour elle, ne finissaient qu' avec la vie de celui qui avait eu le malheur de les exciter. Saisissant donc l' occasion, elle persuada au roi de traduire Praetextatus devant un concile d' évêques comme coupable de lèse-majesté selon la loi romaine, et de requérir tout au moins le châtement de son infraction aux canons de

p136

l' église, si l' on ne parvenait pas à lui trouver d' autre crime. Praetextatus fut arrêté dans sa maison et conduit à la résidence royale, pour y subir un interrogatoire sur les faits qui lui étaient imputés, et sur ses relations avec la reine Brunehilde depuis le jour où elle était partie de Rouen pour retourner en Austrasie ; les réponses de l' évêque apprirent qu' il n' avait pas entièrement rendu à cette reine les effets précieux qu' elle lui avait confiés à son départ ; qu' il lui restait encore deux ballots remplis d' étoffes et de bijoux, qu' on évaluait à trois mille sous d' or, et, de plus, un sac de pièces d' or au nombre d' environ deux mille. Joyeux d' une pareille découverte plus que de toute autre information, Hilperik s' empressa de faire saisir ce dépôt et de le confisquer à son profit ; puis il reléqua Praetextatus loin de son diocèse et sous bonne

p137

garde jusqu' à la réunion du synode qui devait s' assembler pour le juger. Des lettres de convocation, adressées à tous les évêques du royaume de Hilperik, leur enjoignirent de se rendre à Paris dans les derniers jours du printemps de l' année 577. Depuis la mort de Sighebert, le roi de Neustrie regardait cette ville comme sa propriété, et ne tenait plus aucun compte du serment qui lui en interdisait l' entrée. Soit que réellement il craignît quelque entreprise de la part des partisans secrets de Brunehilde et de Merowig, soit pour faire plus d' impression sur l' esprit des juges de Praetextatus, il fit le voyage de Soissons à Paris, accompagné d' une suite tellement nombreuse qu' elle pouvait passer pour une

armée. Cette troupe établit son bivouac aux portes du logement du roi ; c' était, selon toute apparence, l' ancien palais impérial dont les bâtiments s' élevaient au sud de la cité de Paris sur la rive de la Seine. Sa façade orientale bordait la voie romaine qui, partant du petit pont de la cité, se dirigeait vers le midi. Devant la principale entrée, une autre voie romaine, tracée vers l' orient, mais tournant ensuite au sud-est, conduisait, à travers des champs de vigne, sur le plateau le plus élevé de la colline méridionale. Là se trouvait une église dédiée sous

p138

l' invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul, et qui fut choisie pour salle d' audience synodale, probablement à cause de sa proximité de l' habitation royale et du cantonnement des troupes.

Cette église, bâtie depuis un demi-siècle, renfermait les tombeaux du roi Chlodowig, de la reine Chlothilde et de sainte Ghenovefe ou Geneviève. Chlodowig en avait ordonné la construction, à la prière de Chlothilde, au moment de son départ pour la guerre contre les wisigoths ; arrivé sur le terrain désigné, il avait lancé sa hache droit devant lui, afin qu' un jour on pût mesurer la force et la portée de son bras par la longueur de l' édifice. C' était une de ces basiliques du ve et du vie siècle, plus remarquables par la richesse de leur décoration que par la grandeur de leurs proportions architectoniques, ornées à l' intérieur de colonnes de marbre, de mosaïques et de lambris peints et dorés, et à l' extérieur d' un toit de cuivre et d' un portique. Le portique de l' église saint-Pierre

p139

consistait en trois galeries, l' une appliquée à la face antérieure du bâtiment, et les deux autres formant de chaque côté des ailes saillantes en guise de fer à cheval. Ces galeries, dans tout leur longueur, étaient décorées de peintures à fresques divisées en quatre grands compartiments, et représentant les quatre phalanges des saints de l' ancienne et de la nouvelle loi, les patriarches,

les prophètes, les martyrs et les confesseurs. Tels sont les détails que fournissent les documents originaux sur le lieu où s'assembla ce concile, le cinquième de ceux qui furent tenus à Paris. Au jour fixé par les lettres de convocation, quarante-cinq évêques se réunirent dans la basilique de saint-Pierre. Le roi vint, de son côté, à l'église ; il y entra accompagné de quelques uns de ses leudes armés seulement de leurs épées ; et la foule des franks, en complet équipement de guerre, s'arrêta sous le portique, dont elle occupa toutes les avenues. Le chœur de la basilique formait, selon toute probabilité, l'enceinte réservée pour les juges, le plaignant et l'accusé ; on y voyait figurer, comme pièces de conviction, les deux ballots et le sac de pièces d'or saisis dans la maison

p140

de Praetextatus. Le roi, à son arrivée, les fit remarquer aux évêques en leur annonçant que ces objets devaient jouer un grand rôle dans la cause qui allait se débattre. Les membres du synode, venus soit des villes qui formaient primitivement le partage du roi Hilperik, soit de celles qu'il avait conquises depuis la mort de son frère, étaient en partie gaulois et en partie franks d'origine. Parmi les premiers, de beaucoup les plus nombreux, se trouvaient Grégoire, évêque de Tours, Félix de Nantes, Domnolus du Mans, Honoratus d'Amiens, Aetherius de Lisieux et Pappolus de Chartres. Parmi les autres on voyait Raghénomod, évêque de Paris, Leudowald de Bayeux, Romahaire de Coutance, Marowig de Poitiers, Malulf de Senlis et Berthramn de Bordeaux ; ce dernier fut, à ce qu'il semble, honoré par ses collègues de la dignité et des fonctions de président. C'était un homme de haute naissance, proche parent des rois par sa mère Ingheltrude, et devant à cette parenté un immense crédit et de grandes richesses. Il affectait la politesse et l'élégance des

p141

mœurs romaines ; il aimait à se montrer en public dans un char à quatre chevaux, escorté

par les jeunes clercs de son église, comme un patron entouré de ses clients. à ce goût de luxe et de pompe sénatoriale, l' évêque Berthramn joignait le goût de la poésie et composait des épigrammes latines qu' il offrait avec assurance à l' admiration des connaisseurs, quoiqu' elles fussent pleines de vers pillés et de fautes contre la mesure. Plus insinuant et plus adroit que ne l' étaient d' ordinaire les gens de race germanique, il avait conservé de leur caractère le penchant à la débauche sans pudeur et sans retenue. à l' exemple des rois ses parents, il prenait des servantes pour concubines, et, non content de cela, il cherchait des maîtresses parmi les femmes mariées. Il passait pour

p142

entretenir un commerce adultère avec la reine Fredegonde, et soit pour cette raison, soit pour une autre cause, il avait épousé, de la manière la plus vive, les ressentiments de cette reine contre l' évêque de Rouen. En général, les prélats d' origine franke, peut-être par l' habitude du vasselage, inclinaient à donner gain de cause au roi en sacrifiant leur collègue. Les évêques romains avaient plus de sympathie pour l' accusé, plus de sentiment de la justice et de respect pour la dignité de leur ordre ; mais ils étaient effrayés par l' appareil militaire dont le roi Hilperik s' entourait, et surtout par la présence de Fredegonde, qui, se défiant, comme toujours, de l' habileté de son mari, était venue travailler elle-même à l' accomplissement de sa vengeance. Lorsque l' accusé eut été introduit, et que l' audience fut ouverte, le roi se leva, et, au lieu de s' adresser aux juges, apostrophant brusquement son adversaire : " évêque, lui dit-il, comment t' es-tu avisé de marier mon ennemi Merowig, lequel aurait dû n' être que mon fils, avec sa tante, je veux dire avec la femme de son oncle ? Est-ce que tu ignorais ce que les décrets des canons ordonnent à cet égard ? Et non seulement tu es convaincu d' avoir failli en cela, mais encore tu as comploté avec celui dont je parle, et distribué des présents pour me faire assassiner. Tu as fait du fils un ennemi

p143

de son père ; tu as séduit le peuple par de l' argent, afin que nul ne me gardât la fidélité qui m' est due ; tu as voulu livrer mon royaume entre les mains d' un autre... " ces derniers mots, prononcés avec force au milieu du silence général, parvinrent jusqu' aux oreilles des guerriers franks qui, en station hors de l' église, se pressaient par curiosité le long des portes qu' on avait fermées dès l' ouverture de la séance. à la voix du roi qui se disait trahi, cette multitude armée répondit aussitôt par un murmure d' indignation et par des cris de mort contre le traître ; puis, s' exaltant jusqu' à la fureur, elle se mit en devoir d' enfoncer les portes pour faire irruption dans l' église et en arracher l' évêque, afin de le lapider. Les membres du concile, épouvantés par ce tumulte inattendu, quittèrent leurs places, et il fallut que le roi lui-même se portât au-avant des assaillants pour les apaiser et les faire rentrer dans l' ordre. L' assemblée ayant repris assez de calme pour que l' audience continuât, la parole fut donnée à l' évêque de Rouen pour sa justification. Il ne lui

p144

fut pas possible de se disculper d' avoir enfreint les lois canoniques dans la célébration du mariage ; mais il nia formellement les faits de complot et de trahison que le roi venait de lui imputer. Alors Hilperik annonça qu' il avait des témoins à faire entendre, et ordonna qu' ils fussent introduits. Plusieurs hommes d' origine franke comparurent, tenant à la main différents objets de prix qu' ils mirent sous les yeux de l' accusé en lui disant : " reconnais-tu ceci ? Voilà ce que tu nous as donné " pour que nous promissions fidélité à Merowig. " l' évêque, sans se déconcerter, répliqua : " vous " dites vrai, je vous ai fait plus d' une fois des " présents, mais ce n' était pas afin que le roi fût " chassé de son royaume. Quand vous veniez m' offrir " un beau cheval ou quelque autre chose, pouvais-je me " dispenser de me montrer aussi généreux que " vous-mêmes, et de vous rendre don pour don ? " il y avait bien sous cette réponse un peu de réticence, quelque sincère qu' elle fût d' ailleurs ; mais la réalité d' une proposition de complot ne put être établie par des témoignages valables. La suite des débats n' amena aucune preuve à la charge de l' accusé ; et le

roi, mécontent du peu de succès de cette première tentative, fit lever la séance et sortit de l' église pour retourner à son logement. Ses leudes le suivirent, et les évêques allèrent tous ensemble se reposer dans la sacristie.

Pendant qu' ils étaient assis par groupes, causant familièrement mais avec une certaine réserve, car ils se défiaient les uns des autres, un homme que la plupart d' entre eux ne connaissaient que de nom se présenta sans être attendu. C' était Aëtius, gaulois de naissance et archidiacre de l' église de Paris. Après avoir salué les évêques, abordant avec une extrême précipitation le sujet d' entretien le plus épineux, il leur dit : " écoutez-moi, " prêtres du seigneur qui êtes ici réunis, l' occasion " actuelle est grande et importante pour vous. " ou vous allez vous honorer de l' éclat d' une bonne " renommée, ou bien vous allez perdre dans l' opinion " de tout le monde le titre de ministres de Dieu. " il s' agit de choisir ; montrez-vous donc judicieux " et fermes, et ne laissez pas périr votre frère. " cette allocution fut suivie d' un profond silence ; les évêques, ne sachant s' ils avaient devant eux un provocateur envoyé par Fredegonde, ne répondirent

qu' en posant le doigt sur leurs lèvres en signe de discrétion. Ils se rappelaient avec terreur les cris féroces des guerriers franks, et les coups de leurs haches d' armes retentissant contre les portes de l' église. Presque tous, et les gaulois en particulier, tremblaient de se voir signalés comme suspects à la loyauté ombrageuse de ces fougueux vassaux du roi ; ils restèrent immobiles et comme stupéfaits sur leurs sièges.

Mais Grégoire de Tours, plus fort de conscience que les autres, et indigné de cette pusillanimité, reprit pour son compte la harangue et les exhortations de l' archidiacre Aëtius. " je vous en " prie, dit-il, faites attention à mes paroles, " très saints prêtres de Dieu, et surtout vous qui " êtes admis d' une manière intime dans la " familiarité du roi. Donnez-lui un conseil pieux " et digne du caractère sacerdotal ; car il est " à craindre que son acharnement contre un ministre " du seigneur n' attire sur lui la colère divine, " et ne lui fasse perdre son royaume et sa gloire. "

les évêques franks, auxquels ce discours s' adressait
d' une manière

p147

spéciale, restèrent silencieux comme les autres, et Grégoire ajouta d' un ton ferme : " souvenez-vous, " mes seigneurs et confrères, des paroles du " prophète qui dit : si la sentinelle, voyant venir " l' épée, ne sonne point de la trompette, et que " l' épée vienne et ôte la vie à quelqu' un, je " redemanderai le sang de cet homme à la sentinelle. " ne gardez donc point le silence, mais parlez haut, " et mettez devant les yeux du roi son injustice, " de peur qu' il ne lui arrive malheur, et que vous n' en " soyez responsables. " l' évêque s' arrêta pour attendre une réponse, mais aucun des assistants ne répondit mot. Ils s' empressèrent de quitter la place, les uns pour décliner toute part de complicité dans de semblables propos, et se mettre à couvert de l' orage qu' ils croyaient déjà voir fondre sur la tête de leur collègue, les autres, comme Berthramn et Raghénemod, pour aller faire leur cour au roi et lui porter des nouvelles. Hilperik ne tarda pas à être informé en détail de tout ce qui venait d' avoir lieu. Ses flatteurs lui dirent qu' il n' avait pas dans cette affaire, ce furent leurs propres paroles, de plus grand ennemi que

p148

l' évêque de Tours. Aussitôt le roi, saisi de colère, dépêcha un de ses courtisans pour aller en toute diligence chercher l' évêque et le lui amener. Grégoire obéit et suivit son conducteur d' un air tranquille et assuré. Il trouva le roi hors du palais, sous une hutte construite en branchages, au milieu des tentes et des baraques de ses soldats. Hilperik se tenait debout, ayant à sa droite Berthramn, l' évêque de Bordeaux, et à sa gauche, Raghénemod, l' évêque de Paris, qui tous les deux venaient de jouer contre leur collègue le rôle de délateurs. Devant eux était un large banc couvert de pains, de viandes cuites et de différents mets destinés à être offerts à chaque nouvel arrivant ; car l' usage et une sorte d' étiquette voulaient que personne ne quittât le roi, après une visite, sans prendre quelque chose à

sa table.

à la vue de l' homme qu' il avait mandé dans sa colère, et dont il connaissait le caractère inflexible devant la menace, Hilperik se composa pour mieux arriver à ses fins, et, affectant, au lieu d' aigreur, un ton doux et facétieux : " ô évêque, dit-il, ton devoir est

p149

de dispenser la justice à tous, et voilà que je ne puis l' obtenir de toi ; au lieu de cela, je le vois bien, tu es de connivence avec l' iniquité, et tu donnes raison au proverbe : le corbeau n' arrache point l' oeil au corbeau. " l' évêque ne jugea pas convenable de se prêter à la plaisanterie ; mais avec ce respect traditionnel des anciens sujets de l' empire romain pour la puissance souveraine, respect qui, du moins chez lui, n' excluait ni la dignité personnelle, ni le sentiment de l' indépendance, il répondit gravement : " si quelqu' un de nous, ô roi, s' écarte du sentier de la justice, il peut être corrigé par toi ; mais si c' est toi qui es en faute, qui est-ce qui te reprendra ? Nous te parlons, et si tu le veux, tu nous écoutes ; mais si tu ne le veux pas, qui te condamnera ? Celui-là seul qui a prononcé qu' il était la justice même. " le roi l' interrompit, et répliqua : " la justice, je l' ai trouvée auprès de tous, et ne puis la trouver auprès de toi ; mais je sais bien ce que je ferai pour que tu sois noté parmi le peuple, et que tous sachent que tu es un homme injuste. J' assemblerai les habitants de

p150

Tours, et je leur dirai : élevez la voix contre Grégoire, et criez qu' il est injuste et ne fait justice à personne ; et pendant qu' ils crieront ainsi, j' ajouterai : moi qui suis roi, je ne puis obtenir justice de lui, comment, vous autres qui êtes au-dessous de moi, l' obtiendriez-vous ? " cette espèce d' hypocrisie pateline, par laquelle l' homme qui pouvait tout essayait de se faire passer pour opprimé, souleva dans le coeur de Grégoire un mépris qu' il eut peine à contenir, et qui fit prendre à sa parole une expression plus sèche et plus hautaine. " si je suis injuste,

reprit-il, ce n' est pas toi qui le sais, c' est celui qui connaît ma conscience et qui voit au fond des coeurs ; et quant aux clameurs du peuple que tu auras ameuté, elles ne feront rien, car chacun saura qu' elles viennent de toi. Mais c' est assez là-dessus, tu as les lois et les canons, consulte-les avec soin, et si tu n' observes pas ce qu' ils ordonnent, sache que le jugement de Dieu est sur ta tête. "

le roi sentit l' effet de ces paroles sévères ; et comme pour effacer de l' esprit de Grégoire l' impression

p151

fâcheuse qui les lui avait attirées, il prit un air de cajolerie, et montrant du doigt un vase rempli de bouillon qui se trouvait là parmi les pains, les plats de viandes et les coupes à boire, il dit : " voici un potage que j' ai fait préparer à ton intention, l' on n' y a mis autre chose que de la volaille et quelque peu de pois chiches. " ces derniers mots étaient calculés pour flatter l' amour-propre de l' évêque ; car les saints personnages de ce temps, et en général ceux qui aspiraient à la perfection chrétienne, s' abstenaient de la grosse viande comme trop substantielle, et ne vivaient que de légumes, de poissons et de volatilles. Grégoire ne fut point dupe de ce nouvel artifice, et faisant de la tête un signe de refus, il répondit : " notre nourriture doit être de faire la volonté de Dieu, et non de prendre plaisir à une chère délicate. Toi qui taxes les autres d' injustice, commence par promettre que tu ne laisseras pas de côté la loi et les canons, et nous croirons que c' est la justice que tu poursuis. " le roi, qui tenait à ne point rompre avec l' évêque de Tours, et qui au besoin ne se faisait pas faute de serments, sauf à trouver plus tard quelque

p152

moyen de les éluder, leva la main et jura, par le Dieu tout-puissant, de ne transgresser en aucune manière la loi et les canons. Alors Grégoire prit du pain et but un peu de vin, espèce de communion de l' hospitalité, à laquelle on ne pouvait se refuser sous le toit d' autrui, sans

pécher d' une manière grave contre les égards et la politesse. Réconcilié en apparence avec le roi, il le quitta pour se rendre à son logement dans la basilique de Saint-Julien voisine du palais impérial.

La nuit suivante, pendant que l' évêque de Tours, après avoir chanté l' office des nocturnes, reposait dans son appartement, il entendit frapper à coups redoublés à la porte de la maison. étonné de ce bruit, il fit descendre un de ses serviteurs, qui lui rapporta que des messagers de la reine Fredegonde demandaient à le voir. Ces gens, ayant été introduits, saluèrent Grégoire au nom de la reine, et lui dirent qu' ils venaient le prier de ne point se montrer contraire à ce qu' elle désirait, dans l' affaire soumise au concile. Ils ajoutèrent en confidence qu' ils avaient mission de lui promettre deux cents livres d' argent, s' il faisait succomber

p153

Praetextatus en se déclarant contre lui. L' évêque de Tours, avec sa prudence et son sang-froid habituels, objecta d' une manière calme qu' il n' était pas seul juge de la cause, et que sa voix, de quelque côté qu' elle fût, ne saurait rien décider. " si vraiment, répliquèrent les envoyés, car nous avons déjà la parole de tous les autres ; ce qu' il nous faut, c' est que tu n' ailles pas à l' encontre. " l' évêque reprit sans changer de ton : " quand vous me donneriez mille livres d' or et d' argent, il me serait impossible de faire autre chose que ce que le seigneur commande ; tout ce que je puis promettre, c' est de me réunir aux autres évêques en ce qu' ils auront décidé conformément à la loi canonique. " les envoyés se trompèrent sur le sens de ces paroles, soit parce qu' ils n' avaient pas la moindre idée de ce qu' étaient les canons de l' église, soit parce qu' ils s' imaginèrent que le mot *seigneur* s' appliquait au roi que, dans le langage usuel, on désignait souvent par ce simple titre, et, faisant beaucoup de remerciements, ils sortirent,

p154

joyeux de pouvoir porter à la reine la bonne réponse qu' ils croyaient avoir reçue. Leur

méprise délivra l' évêque Grégoire de nouvelles importunités, et lui permit de prendre du repos jusqu' au lendemain matin.

Les membres du concile s' assemblèrent de bonne heure pour la seconde séance, et le roi, déjà tout remis de ses désappointements, s' y rendit avec une grande ponctualité. Pour trouver un moyen d' accorder son serment de la veille avec le projet de vengeance que la reine s' obstinait à poursuivre, il avait mis en oeuvre tout son savoir littéraire et théologique ; il avait feuilleté la collection des canons, et s' était arrêté au premier article, décernant contre un évêque la peine la plus grave, celle de la déposition. Il ne s' agissait plus pour lui que de charger sur nouveaux frais l' évêque de Rouen d' un crime prévu par cet article, et c' est ce qui ne l' embarrassait guère ; assuré, comme il croyait l' être, de toutes les voix du synode, il se donnait libre carrière en fait d' imputations et de mensonges. Lorsque les juges et l' accusé eurent pris place comme à l' audience précédente, Hilperik prit la parole, et dit avec la gravité d' un docteur

p155

commentant le droit ecclésiastique : " l' évêque convaincu de vol doit être destitué des fonctions épiscopales ; ainsi en a décidé l' autorité des canons. " les membres du synode, étonnés de ce début, auquel ils ne comprenaient rien, demandèrent tous à la fois quel était cet évêque à qui l' on imputait le crime de vol. " c' est lui, répondit le roi, en se tournant vers Praetextatus avec une singulière impudence, lui-même, et n' avez-vous pas vu ce qu' il nous a dérobé ? " ils se rappelèrent en effet les deux ballots d' étoffes et le sac d' argent que le roi leur avait montrés sans expliquer d' où provenaient ces objets, et quel rapport ils avaient dans sa pensée aux charges de l' accusation. Quelque outrageante que fût pour lui cette nouvelle attaque, Praetextatus répondit patiemment à son adversaire : " je crois que vous devez vous souvenir qu' après que la reine Brunehilde eut quitté la ville de Rouen, je me rendis près de vous, et vous informai que j' avais en dépôt chez moi les effets de cette reine, c' est-à-dire cinq ballots d' un volume et d' un poids considérables ; que ses serviteurs venaient souvent me demander de les rendre, mais que je ne voulais pas

le faire sans votre aveu. Vous me dîtes alors :
défais-toi de ces choses, et qu' elles retournent à la
femme à qui elles appartiennent, de crainte qu' il
n' en résulte de l' inimitié entre moi et mon neveu
Hildebert. De retour dans ma métropole, je remis
aux serviteurs un des ballots, car ils n' en pouvaient
porter davantage. Ils revinrent plus tard me
demander les autres, et j' allai de nouveau consulter
votre magnificence. L' ordre que je reçus de
vous fut le même que la première fois : mets
dehors, mets dehors toutes ces choses, ô évêque, de
peur qu' elles ne fassent naître des querelles. Je
leur ai donc remis encore deux ballots, et les deux
autres sont restés chez moi. Maintenant, pourquoi
me calomniez-vous et m' accusez-vous de larcin,
puisque il ne s' agit point ici d' objets volés, mais
d' objets confiés à ma garde ? "
-" si ce dépôt t' avait été remis en garde, "
répliqua le roi, donnant, sans se déconcerter, un
autre tour à l' accusation, et quittant le rôle de

plaignant pour celui de partie publique, " si tu
étais dépositaire, pourquoi as-tu ouvert l' un des
ballots, et en as-tu tiré une bordure de robe tissée
de fils d' or, que tu as coupée par morceaux,
afin de la distribuer à des hommes conjurés pour
me chasser de mon royaume ? "
l' accusé reprit avec le même calme : " je t' ai
déjà dit une fois que ces hommes m' avaient fait
des présents ; n' ayant à moi, pour le moment, rien
que je pusse leur donner en retour, j' ai puisé là,
et je n' ai pas cru mal faire. Je regardais comme
mon propre bien ce qui appartenait à mon fils
Merowig, que j' ai tenu sur les fonts de baptême. "
le roi ne sut que répondre à ces paroles, où se
peignait avec tant de naïveté le sentiment
paternel qui était pour le vieil évêque une passion
de tous les instants, et comme une sorte d' idée
fixe. Hilperik se sentait à bout de ressources ; à
l' assurance qu' il avait montrée d' abord, succéda
un air d' embarras et presque de confusion ; il fit
lever brusquement la séance, et se retira encore
plus

déconcerté et plus écontent que la veille.
Ce qui le préoccupait surtout, c' était l' accueil
qu' après une semblable déconvenue il allait
infailliblement recevoir de l' impérieuse Fredegonde,
et il semble qu' en effet son retour au palais fut
suivi d' un orage domestique dont la violence le
consterna. Ne sachant plus que faire pour écraser,
au gré de sa femme, le vieux prêtre inoffensif
dont elle avait juré la perte, il appela auprès
de lui ceux des membres du concile qui lui étaient
le plus dévoués, entre autres Berthramn et
Raghenemod. " je l' avoue, leur dit-il, je suis
vaincu par les paroles de l' évêque, et je sais
que ce qu' il dit est vrai. Que ferai-je donc
pour que la volonté de la reine s' accomplisse
à son égard ? " les prélats, embarrassés, ne surent
que répondre ; ils restaient mornes et
silencieux, quand tout à coup le roi, stimulé
et comme inspiré par ce mélange d' amour et de
crainte qui formait sa passion conjugale, reprit
avec feu : " allez le trouver, et, faisant
semblant de lui donner conseil de vous-mêmes,
dites-lui : tu sais que le roi Hilperik est bon
et facile

p159

à émouvoir, qu' il se laisse aisément gagnr à la
miséricorde ; humilie-toi evant lui, et dis pour
lui complaire que tu as fait les choses dont il
t' accuse ; alors nous nous jetterons tous à ses
pieds, et nous obtiendrons ta grâce. "

soit que les évêques eussent persuadé à leur
crédule et faible collègue que le roi, se repentant
de ses poursuites, voulait seulement n' en pas avoir
le démenti, soit qu' ils l' eussent effrayé en lui
représentant que son innocence devant le concile
ne le sauverait pas de la vengeance royale s' il
s' obstinait à la braver, Praetextatus, intimidé
d' ailleurs par ce qu' il savait des ispositions
serviles ou vénales de la plupart de ses juges, ne
repoussa point de si étranges conseils. Il réserva
dans sa pensée, comme une dernière chance de salut,
la ressource ignominieuse qui lui était offerte,
donnant ainsi un triste exemple du relâchement moral
qui gagnait alors jusqu' aux hommes chargés de
maintenir, au milieu de cette société à demi
dissoute, la règle du devoir et les scrupules de
l' honneur. Remerciés comme d' un bon office par celui
qu' ils trahissaient, les évêques allèrent porter
au roi Hilperik la nouvelle du succès de leur

message. Ils promirent que l' accusé, donnant à plein dans le piège,

p160

avouerait tout à la première interpellation ; et Hilperik, délivré par cette assurance du souci d' inventer quelque nouvel expédient pour raviver la procédure, résolut de l' abandonner à son cours ordinaire. Les choses furent donc remises pour la troisième audience précisément au point où elles se trouvaient à la fin de la première, et les témoins qui avaient déjà comparu furent assignés de nouveau, pour confirmer leurs précédentes allégations.

Le lendemain, à l' ouverture de la séance, le roi, comme s' il eût repris simplement son dernier propos de l' avant-veille, dit à l' accusé en lui montrant les témoins qui se tenaient debout : " si tu ne voulais que rendre à ces hommes présent pour présent, pourquoi leur as-tu demandé le serment de garder leur foi à Merowig ? " quelque énervée que fût sa conscience depuis son entrevue avec les évêques, Praetextatus, par un instinct de pudeur plus fort que toutes ses appréhensions, recula devant le mensonge qu' il devait proférer contre lui-même. " je l' avoue, répondit-il, je leur ai demandé d' avoir de l' amitié pour lui, et j' aurais appelé à son aide non seulement les hommes,

p161

mais les anges du ciel, si j' en avais eu la puissance, car il était, comme je l' ai déjà dit, mon fils spirituel par le baptême. "

à ces mots qui semblaient indiquer de la part du prévenu la volonté de continuer à se défendre, le roi, outré de voir son attente trompée, éclata d' une manière terrible. Sa colère, aussi brutale en ce moment que ses ruses jusque-là avaient été patientes, frappa le débile vieillard d' une commotion nerveuse qui anéantit sur-le-champ ce qui lui restait de force morale. Il tomba à genoux, et se prosternant la face contre terre, il dit : " ô roi très-miséricordieux, j' ai péché contre le ciel et contre toi, je suis un détestable homicide, j' ai voulu te tuer et faire monter ton fils sur le trône... "

aussitôt que le roi vit son adversaire à ses pieds,

sa colère se calma, et l' hypocrisie reprit le dessus. Feignant d' être emporté par l' excès de son émotion, il se mit lui-même à genoux devant l' assemblée, et s' écria : " entendez-vous, très-pieux évêques, entendez-vous le criminel faire l' aveu de son exécrable attentat ? " les membres du concile s' élancèrent

p162

tous hors de leurs sièges et coururent relever le roi qu' ils entourèrent, les uns attendris jusqu' aux larmes, et les autres riant peut-être en eux-mêmes de la scène bizarre que leur trahison de la veille avait contribué à préparer. Dès que Hilperik fut debout, comme s' il lui eût été impossible de supporter plus longtemps la vue d' un si grand coupable, il ordonna que Praetextatus sortît de la basilique. Lui-même se retira presque aussitôt, afin de laisser le concile délibérer selon l' usage avant de rendre son jugement.

De retour au palais, le roi, sans perdre un instant, envoya porter aux évêques assemblés un exemplaire de la collection des canons pris parmi les livres de sa bibliothèque. Outre le code entier des lois canoniques admises sans contestation par l' église gallicane, ce volume contenait, en supplément, un nouveau cahier de canons attribués aux apôtres, mais peu répandus alors en Gaule, peu étudiés et mal connus des théologiens les plus instruits. Là se trouvait l' article disciplinaire cité par le roi avec tant d' emphase à la seconde séance, lorsqu' il s' avisa de transformer l' imputation de

p163

complot en celle de vol. Cet article, qui décernait la peine de la déposition, lui plaisait fort à cause de cela ; mais comme son texte ne cadrerait plus avec les aveux de l' accusé, Hilperik, poussant à bout la duplicité et l' efronterie, n' hésita pas à le falsifier, soit de sa propre main, soit par la main d' un de ses secrétaires. On lisait dans l' exemplaire ainsi retouché : " l' évêque convaincu d' homicide, d' adultère ou de parjure, sera destitué de l' épiscopat. " le mot *vol* avait disparu remplacé par le mot *homicide*, et, chose

encore plus étrange, aucun des membres du concile, pas même l' évêque de Tours, ne se douta de la supercherie. Seulement, à ce qu' il paraît, l' intègre et consciencieux Grégoire, l' homme de la justice et de la loi, fit, mais inutilement, des efforts pour engager ses collègues à s' en tenir au code ordinaire, et à décliner l' autorité des prétendus canons apostoliques.

La délibération terminée, les parties furent appelées de nouveau pour entendre prononcer la sentence. L' article fatal, l' un de ceux du vingt-unième canon des apôtres, ayant été lu à haute voix, l' évêque de Bordeaux, comme président du concile, s' adressant à l' accusé, lui dit : " écoute,

p164

frère et co-évêque, tu ne peux plus demeurer en communion avec nous et jouir de notre charité jusqu' au jour où le roi, auprès de qui tu n' es pas en grâce, t' aura accordé son pardon. " à cet arrêt prononcé par la bouche d' un homme qui la veille s' était joué si indignement de sa simplicité, Praetextatus resta silencieux et comme frappé de stupeur. Quant au roi, une victoire si complète ne lui suffisait déjà plus, et il s' ingéniait encore pour trouver quelque moyen accessoire d' aggraver la condamnation. Prenant aussitôt la parole, il demanda qu' avant de laisser sortir le condamné, on lui déchirât sa tunique sur le dos, ou bien qu' on récitât sur sa tête le psaume cviii, qui contient les malédictions appliquées par les actes des apôtres à Judas Iscariote : " que ses jours soient en petit nombre ; que ses fils deviennent orphelins et sa femme veuve. Que l' usurier dévore son bien, et que des étrangers enlèvent le fruit de ses travaux ; qu' il n' y ait pour lui ni aide ni pitié ; que ses enfants meurent et que son nom périsse en une seule génération. "

p165

la première de ces cérémonies était un symbole de dégradation infamante, l' autre s' appliquait seulement dans les cas de sacrilège. Grégoire De Tours, avec sa fermeté tranquille et modérée, éleva la voix pour qu' une semblable

aggravation de peine ne fût point admise, et le concile ne l' admit point. Alors Hilperik, toujours en veine de chicanes, voulut que le jugement qui suspendait son adversaire des fonctions épiscopales fût rédigé par écrit, avec une clause portant que la déposition serait perpétuelle. Grégoire s' opposa encore à cette demande, en rappelant au roi sa promesse formelle de renfermer l' action dans les bornes marquées par la teneur des lois canoniques. Ce débat, qui prolongeait la séance, fut interrompu tout à coup par un dénouement où l' on pouvait reconnaître la main et la décision de Fredegonde, ennuyée des lenteurs de la procédure et des subtilités de son mari. Des gens armés entrèrent dans l' église et enlevèrent Praetextatus sous les yeux de l' assemblée qui n' eut plus qu' à se séparer. L' évêque fut conduit en prison au-dedans des murs de Paris, dans une geôle dont les restes subsistèrent longtemps sur la rive gauche du grand bras de la Seine. La nuit suivante, il tenta de s' évader et fut cruellement battu par les soldats qui

p166

le gardaient. Après un jour ou deux de captivité, il partit pour aller en exil aux extrémités du royaume dans une île voisine des rivages du Cotentin ; c' est probablement celle de Jersey, colonisée depuis un siècle, ainsi que la côte elle-même, jusqu' à Bayeux, par des pirates de race saxonne.

L' évêque de Rouen devait, selon toute apparence, passer le reste de sa vie au milieu de cette population de pêcheurs et de forbans ; mais, après sept ans d' exil, un grand événement le rendit tout à coup à la liberté et à son église. En l' année 584, le roi Hilperik fut assassiné avec des circonstances qui seront racontées ailleurs, et sa mort, que la voix publique imputait à Fredegonde, devint, par tout le royaume de Neustrie, le signal d' une espèce de révolution. Tous les mécontents du dernier règne, tous ceux qui avaient à se plaindre de vexations ou de dommages, se faisaient justice eux-mêmes. On courait sus aux officiers royaux qui avaient abusé de leur pouvoir, ou qui l' avaient exercé avec rigueur et sans ménagement pour personne ; leurs biens étaient envahis, leurs maisons pillées et incendiées ; chacun profitait de l' occasion

p167

pour se livrer à des représailles contre ses oppresseurs ou ses ennemis. Les haines héréditaires de famille à famille, de ville à ville et de canton à canton, se réveillaient et produisaient des guerres privées, des meurtres et des brigandages. Les condamnés sortaient des prisons et les proscrits rentraient comme si leur ban se fût rompu de lui-même par la mort du prince au nom duquel il avait été prononcé. C' est ainsi que Praetextatus revint d' exil, rappelé par une députation que lui envoyèrent les citoyens de Rouen. Il fit son entrée dans la ville, escorté d' une foule immense, au milieu des acclamations du peuple, qui de sa propre autorité, le rétablit sur le siège métropolitain, et en chassa comme intrus le gaulois Melantius que le roi avait mis à sa place.

Cependant la reine Fredegonde, chargée de tout le mal qui s' était fait sous le règne de son mari, avait été contrainte de se réfugier dans la principale église de Paris, laissant son fils unique, âgé

p168

de quatre mois, aux mains des seigneurs franks qui le proclamèrent roi et prirent le gouvernement en son nom. Sortie de cet asile quand le désordre fut devenu moins violent, il fallut qu' elle allât se faire oublier au fond d' une retraite éloignée de la résidence du jeune roi. Renonçant avec un extrême chagrin à ses habitudes de faste et de domination, elle se rendit au domaine de Rotoialum, aujourd' hui le val De Reuil, près du confluent de l' Eure et de la Seine. Ainsi les circonstances l' amenèrent à quelques lieues de cette ville de Rouen où l' évêque qu' elle avait fait déposer et bannir venait d' être rétabli en dépit d' elle.

Quoiqu' il n' y eût dans son coeur ni pardon ni oubli, et que sept ans d' exil sur la tête d' un vieillard ne l' eussent pas rendu pour elle moins odieux qu' au premier jour, elle n' eut pas d' abord le loisir de songer à lui ; sa pensée et toute sa haine étaient ailleurs.

Triste de se voir réduite à une condition presque privée, elle avait sans cesse devant les yeux le bonheur et la puissance de Brunehilde, maintenant tutrice, sans contrôle, d' un fils âgé de quinze ans. Elle disait avec amertume :
" cette femme va se croire au-dessus de moi. "

une pareille idée

p169

pour Fredegonde était une idée de meurtre ; dès que son esprit s' y fut arrêté, elle n' eut plus d' autre occupation que d' atroces et sombres études sur les moyens de perfectionner les instruments d' assassinat, et de dresser, au crime et à l' intrépidité, des hommes d' un caractère enthousiaste. Les sujets qui paraissaient le mieux répondre à ses desseins étaient de jeunes clercs de race barbare, mal disciplinés à l' esprit de leur nouvel état, et conservant encore les habitudes et les moeurs du vasselage. Il y en avait plusieurs parmi les commensaux de sa maison ; elle entretenait leur dévouement par des largesses et une sorte de familiarité ; de temps en temps elle faisait sur eux l' essai de liqueurs enivrantes et de cordiaux dont la composition mystérieuse était l' un de ses secrets. Le premier de ces jeunes gens qui lui parut suffisamment préparé reçut, de sa bouche, l' ordre d' aller en Austrasie, de se présenter comme transfuge à la reine Brunehilde, de gagner sa confiance, et de la tuer dès qu' il en trouverait l' occasion. Il partit et réussit en effet à s' introduire auprès de la reine ; il entra même à son service, mais, après

p170

quelques jours, on se défia de lui ; on le mit à la question, et quand il eut tout avoué, on le renvoya sans lui faire d' autre mal, en lui disant : " retourne à ta patronne. " Fredegonde, outrée jusqu' à la fureur de cette clémence, qui lui semblait une insulte et un défi, s' en vengea sur son maladroit émissaire, en lui faisant couper les pieds et les mains.

Après quelques mois, quand elle crut le moment venu de faire une seconde tentative, recueillant tout ce qu' il y avait en elle de génie pour le mal, elle fit fabriquer, sur ses indications, des poignards d' une nouvelle espèce. C' étaient de longs couteaux à gaine, semblables pour la forme à ceux que d' ordinaire les franks portaient à la ceinture, mais dont la lame, ciselée dans toute sa longueur, était couverte de figures en creux. Innocent en apparence, cet ornement

avait une destination véritablement diabolique ;
il devait servir à ce que le fer pût être
empoisonné plus à fond, et de telle sorte que la
substance vénéneuse, au lieu de glisser sur le
poli, s'incrustât dans les ciselures. Deux
de ces armes, frottées d'un poison

p171

subtil, furent remises par la reine à deux
jeunes clercs, dont le triste sort de leur
compagnon n'avait pas refroidi le dévouement. Ils
reçurent l'ordre de se rendre, accoutrés en pauvres
gens, à la résidence du roi Hildebert, de le
guetter dans ses promenades, et, quand l'occasion
serait propice, de s'approcher de lui tous les
deux, en demandant l'aumône, et de le frapper
ensemble de leurs couteaux. "prenez ces poignards,
leur dit Fredegonde, et partez vite, pour
qu'enfin je voie Brunehilde, dont l'arrogance vient
de cet enfant, perdre tout pouvoir par sa mort, et
devenir mon inférieure. Si l'enfant est trop bien
gardé pour que vous puissiez l'approcher, vous
tuerez mon ennemie ; si vous périssez dans
l'entreprise, je comblerai de bien vos parents, je
les enrichirai de mes dons, et les ferai monter au
premier rang dans le royaume. Soyez donc sans
crainte, et n'ayez aucun souci de la mort. "
à ce discours dont la netteté ne laissait voir
d'autre perspective que celle d'un danger sans
issue, quelques signes de trouble et d'hésitation

p172

parurent sur le visage des deux jeunes clercs.
Fredegonde s'en aperçut, et aussitôt elle fit
apporter une boisson composée avec tout l'art
possible, pour exalter les esprits en flattant le
goût. Les jeunes gens vidèrent chacun une coupe
de ce breuvage, dont l'effet ne tarda pas à se
montrer dans leurs regards et dans leur contenance.
Satisfaite de l'épreuve, la reine reprit alors :
" quand le jour sera venu d'exécuter mes ordres,
je veux qu'avant de vous mettre à l'oeuvre, vous
buviez un coup de cette liqueur, afin d'être fermes
et dispos. " les deux clercs partirent pour
l'Austrasie, munis de leurs couteaux empoisonnés et
d'un flacon renfermant le précieux cordial ; mais
on faisait bonne garde autour du jeune roi et de

sa mère. à leur arrivée, les émissaires de Fredegonde furent saisis comme suspects, et cette fois, on ne leur fit aucune grâce ; tous deux périrent dans les supplices.

Ces choses se passèrent dans les derniers mois de l'année 585 ; vers le commencement de l'année suivante, il arriva que Fredegonde, ennuyée

p173

peut-être de sa solitude, quitta le val De Reuil, pour aller passer quelques jours à Rouen. Elle se trouva ainsi, plus d'une fois, dans les réunions et les cérémonies publiques, en présence de l'évêque dont le retour était une sorte de démenti donné à sa puissance. D'après ce qu'elle savait par expérience du caractère de cet homme, elle s'attendait au moins à lui voir devant elle une contenance humble et mal assurée, des manières craintives comme celles d'un proscrit amnistié de fait seulement et par simple tolérance ; mais au lieu de lui témoigner cette déférence obséquieuse dont elle était encore plus jalouse depuis qu'elle se sentait déchue de son ancien rang, Praetextatus, à ce qu'il semble, se montra fier et dédaigneux ; son âme, autrefois si molle et si peu virile, s'était retremnée en quelque sorte par la souffrance et le malheur.

Dans une des rencontres que les solennités civiles ou religieuses amenèrent alors entre l'évêque et la reine, celle-ci, laissant déborder sa haine et son dépit, dit assez haut pour être entendue de toutes les personnes présentes :
" cet homme devrait savoir que le temps peut revenir pour lui de reprendre le chemin de l'exil. " Praetextatus

p174

ne laissa pas tomber ce propos, et affrontant le courroux de sa terrible ennemie, il lui répondit en face : " dans l'exil comme hors de l'exil, je n'ai point cessé d'être évêque, je le suis et je le serai toujours ; mais toi, peux-tu dire que tu jouiras toujours de la puissance royale ? Du fond de mon exil, si j'y retourne, Dieu m'appellera au royaume du ciel ; et toi, de ton royaume en ce monde, tu seras précipitée dans les gouffres de l'enfer. Il serait temps désormais de laisser là tes

folies et tes méchancetés, de renoncer à cette jactance qui te gonfle sans cesse, et de suivre une meilleure route, afin que tu puisses mériter la vie éternelle et conduire à l'âge d'homme l'enfant que tu as mis au monde. " ces paroles, où l'ironie la plus acerbe se mêlait à la gravité hautaine d'une admonition sacerdotale, soulevèrent tout ce qu'il y avait de passion dans l'âme de Fredegonde ; mais loin de s'emporter en discours furieux, et de donner en spectacle sa honte et sa colère, elle sortit sans proférer un seul mot, et alla dans le secret de sa maison dévorer l'injure et préparer la vengeance.

p175

Melantius qui, pendant sept années, avait occupé indûment le siège épiscopal, ancien protégé et client de la reine, s'était rendu auprès d'elle à son arrivée au domaine de Reuil, et, depuis ce temps, il ne la quittait plus. Ce fut lui qui reçut la première confiance de ses sinistres desseins. Cet homme, que le regret de n'être plus évêque tourmentait jusqu'à le rendre capable de tout oser pour le redevenir, n'hésita pas à se faire le complice d'un projet qui pouvait le conduire au but de son ambition. Ses sept années d'épiscopat n'avaient pas été sans influence sur le personnel du clergé de l'église métropolitaine. Plusieurs des dignitaires promus durant cette époque se regardaient comme ses créatures, et voyaient avec déplaisir l'évêque restauré, à qui ils ne devaient rien, et dont ils attendaient peu de faveurs. Praetextatus, simple et confiant par caractère, ne s'était pas inquiété, à son retour, des nouveaux visages qu'il rencontra dans le palais épiscopal ; il n'avait point songé aux existences qu'un pareil changement ne pouvait manquer d'alarmer, et comme il était bienveillant pour tous, il ne se croyait haï de personne. Pourtant, malgré l'affection vive et profonde que le peuple de Rouen lui

p176

portait, la plupart des membres du clergé avaient pour lui peu de zèle et d'attachement. Chez quelques uns, surtout dans les rangs supérieurs, l'aversion était complète ; l'un des

archidiacres ou vicaires métropolitains la poussait jusqu' à la fureur, soit par dévouement à la cause de Melantius, soit parce qu' il aspirait lui-même à la dignité épiscopale. Quels que fussent les motifs de cette haine mortelle qu' il nourrissait contre son évêque, Fredegonde et Melantius crurent ne pouvoir se passer de lui, et l' admirèrent en tiers dans le complot. L' archidiacre eut avec eux des conférences où se discutèrent les moyens d' exécution. Il fut décidé qu' on chercherait, parmi les serfs attachés au domaine de l' église de Rouen, un homme capable de se laisser séduire par la promesse d' être affranchi avec sa femme et ses enfants. Il s' en trouva un que cette espérance de liberté, quelque douteuse qu' elle fût, enivra au point de le rendre prêt à commettre le double crime de meurtre et de sacrilège. Ce malheureux reçut comme encouragement deux cents pièces d' or, cent de la part de Fredegonde, cinquante données par Melantius, et le reste par l' archidiacre ; toutes les mesures furent prises, et le coup arrêté pour le dimanche suivant, qui était le 24 février.

p177

Ce jour-là ! L 42 v 8 que de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l' église. Il alla s' asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître-autel, sur un siège isolé au-devant duquel se trouvait un prie-dieu. Le reste du clergé occupa les stalles qui garnissaient le chœur, et l' évêque entonna, suivant l' usage, le premier verset de l' office du matin. Pendant que la psalmodie, reprise par les chantres, continuait en chœur, Praetextatus s' agenouilla en appuyant les mains et en inclinant la tête sur le prie-dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit à l' assassin, qui s' était glissé par derrière, l' occasion qu' il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l' évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l' entour, il s' approcha de lui insensiblement jusqu' à la portée du bras, et, tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l' en frappa sous l' aisselle. Praetextatus, se sentant blessé, poussa un cri ; mais soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présents n' accourut à son aide, et l' assassin eut le temps de s' esquiver. Ainsi abandonné,

p178

le vieillard se releva seul, et appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l' autel, dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre, au-dessus de l' autel, le vase d' or suspendu par des chaînes, où l' on gardait l' eucharistie réservée pour la communion des mourants. Il prit une parcelle du pain consacré et communia ; puis rendant grâce à Dieu de ce qu' il avait eu le temps de se munir du saint viatique, il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs, et fut transporté par eux dans son appartement.

Instruite de ce qui venait d' avoir lieu, soit par la rumeur publique, soit par le meurtrier lui-même, Fredegonde voulut se donner l' affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l' évêque, accompagnée des ducs Ansowald et Beppolen, qui ne savaient ni l' un ni l' autre quelle part elle avait

p179

prise à ce crime, et de quelle étrange scène ils allaient être témoins. Praetextatus était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d' une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu' elle ressentait de joie, et, prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale, elle dit au mourant : " il est triste pour nous, ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple, qu' un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu' on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu' il fût puni d' un supplice proportionné à son crime. " le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et attachant ses yeux sur Fredegonde, il répondit : " et qui a frappé ce coup, si ce n' est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume ? " aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et comme si ces paroles eussent été pour elle vides

p180

de sens, et le simple effet d' un dérangement fébrile, elle reprit du ton le plus calme et le plus affectueux : " il y a auprès de nous de très-habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure ; permets qu' ils viennent te visiter. " la patience de l' évêque ne put tenir contre tant d' effronterie, et, dans un transport d' indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit : " je sens que Dieu veut me rappeler de ce monde ; mais toi qui t' es rencontrée pour concevoir et diriger l' attentat qui m' ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un objet d' exécration, et la justice divine vengera mon sang sur ta tête. " Fredegonde se retira sans dire un mot, et, après quelques instants, Praetextatus rendit le dernier soupir. à cette nouvelle, toute la ville de Rouen fut dans la consternation ; les citoyens, sans distinction de races, romains ou franks, s' unirent dans le même sentiment de tristesse mêlée d' horreur. Les premiers, n' ayant hors des limites de leur cité aucune existence politique, ne savaient exprimer qu' une douleur impuissante à la vue du crime dont une reine était le principal auteur ;

p181

mais, parmi les autres, un certain nombre au moins, ceux à qui leur fortune ou leur noblesse héréditaire faisait donner le titre de seigneurs, pouvaient, selon le vieux privilège de la liberté germanique, parler haut à qui que ce fût, et atteindre en justice tous les coupables. Il y avait aux environs de Rouen plusieurs de ces chefs de famille, propriétaires indépendants, qui siégeaient comme juges dans les causes les plus importantes, et se montraient aussi fiers de leurs droits personnels que jaloux du maintien des anciennes coutumes et des institutions nationales. Parmi eux se trouvait un homme de coeur et d' entraînement, doué au plus haut degré de cette sincérité courageuse que les conquérants de la Gaule regardaient comme la vertu de leur race, opinion qui, devenue populaire, donna naissance par la suite à un mot nouveau, celui de *franchise*. cet homme réunit quelques uns de ses amis et de ses voisins, et leur persuada de faire avec lui une démarche éclatante, et d' aller porter à Fredegonde l' annonce d' une citation judiciaire. Ils montèrent tous à cheval et partirent d' un domaine situé à quelque distance de Rouen pour se rendre au logement de la reine dans l' intérieur

de la ville. à leur arrivée, un seul d' entre eux,

p182

celui qui avait conseillé la visite, fut admis en présence de Fredegonde qui, redoublant de précautions depuis son nouveau crime, se tenait soigneusement sur ses gardes ; tous les autres restèrent dans le vestibule ou sous le portique de la maison. Interrogé par la reine sur ce qu' il voulait d' elle, le chef de la députation lui dit avec l' accent d' un homme profondément indigné : " tu as commis dans ta vie bien des forfaits, mais le plus énorme de tous est ce que tu viens de faire en ordonnant le meurtre d' un prêtre de Dieu. Dieu veuille se déclarer bientôt le vengeur du sang innocent ! Mais nous tous, en attendant, nous rechercherons le crime et nous poursuivrons le coupable, afin qu' il te devienne impossible d' exercer de pareilles cruautés. " après avoir proféré cette menace, le frank sortit, laissant la reine troublée jusqu' au fond de l' âme d' une déclaration dont les suites probables n' étaient pas sans danger pour elle, dans son état de veuvage et d' isolement. Fredegonde eut bientôt retrouvé son audace et pris un parti décisif ; elle envoya l' un de ses serviteurs

p183

courir après le seigneur frank, et lui dire que la reine l' invitait à dîner. Cette invitation fut accueillie par le frank, qui venait de rejoindre ses compagnons, comme elle devait l' être par un homme d' honneur ; il refusa. Le serviteur ayant porté sa réponse, accourut de nouveau le prier, s' il ne voulait point rester pour le repas, d' accepter au moins quelque chose à boire, et de ne pas faire à une demeure royale l' injure d' en sortir à jeun. Il était d' usage qu' une pareille requête fût toujours agréée ; l' habitude et le savoir-vivre, tel qu' on le pratiquait alors, l' emportèrent cette fois sur le sentiment de l' indignation, et le frank, qui était près de monter à cheval, attendit sous le vestibule avec ses amis. Un moment après, les serviteurs descendirent, portant de larges coupes remplies de la boisson

que les hommes de race barbare prenaient le plus volontiers hors des repas ; c' était du vin mélangé de miel et d' absinthe. Celui des franks à qui venait de s' adresser le message de la reine fut servi le premier. Il vida, sans réflexion et tout d' un trait, la coupe de liqueur aromatisée ; mais à peine eut-il bu la dernière goutte qu' une souffrance atroce et comme un déchirement intérieur lui

p184

apprit qu' il venait d' avaler le poison le plus violent. Un instant muet, sous l' empire de cette sensation foudroyante, quand il vit ses compagnons se disposer à suivre son exemple et à faire honneur au vin d' absinthe, il leur cria : " ne touchez pas à ce breuvage, sauvez-vous, malheureux, sauvez-vous, pour ne pas périr avec moi ! " ces paroles frappèrent les franks d' une sorte de terreur panique ; l' idée d' empoisonnement, dont celle de sortilège et de maléfice était alors inséparable, la présence d' un danger mystérieux qu' il était impossible de repousser avec l' épée, fit prendre la fuite à ces hommes de guerre, qui n' eussent point reculé dans un combat. Ils coururent tous à leurs chevaux, celui qui avait bu le poison fit de même, et parvint à se placer sur le sien, mais sa vue se troublait, ses mains perdaient la force de soutenir la bride. Mené par son cheval qu' il ne pouvait plus diriger et qui l' emportait au galop à la suite des autres, il fit quelques centaines de pas et tomba mort. Le bruit de cette aventure

p185

causa au loin un effroi superstitieux ; parmi les possesseurs de domaines du diocèse de Rouen, personne ne parla plus de citer Fredegonde à comparaître devant la grande assemblée de justice qui, sous le nom de *mâl*, se réunissait au moins deux fois chaque année. C' était l' évêque de Bayeux, Leudowald, qui, à titre de premier suffragant de l' archevêché de Rouen, devait prendre le gouvernement de l' église métropolitaine durant la vacance du siège. Il se rendit dans la métropole, et de là il adressa officiellement à tous les évêques de la province une

relation de la mort violente de Praetextatus ; puis, ayant réuni le clergé de la ville en synode municipal, il ordonna, d'après l'avis de cette assemblée, que toutes les églises de Rouen fussent fermées, et qu'on n'y célébrât aucun office jusqu'à ce qu'une enquête publique eût mis sur la trace des auteurs et des complices du crime. Quelques hommes de race gauloise et d'un rang inférieur furent arrêtés comme suspects, et soumis à la question ; la plupart avaient eu connaissance du complot contre la vie de l'archevêque et reçu même à cet égard des ouvertures et des offres ; leurs révélations vinrent à l'appui du soupçon général

p186

qui pesait sur Fredegonde, mais ils ne nommèrent aucun de ses deux complices, Melantius et l'archidiaque. La reine, sentant qu'elle aurait bon marché de cette procédure ecclésiastique, prit sous son patronage tous les accusés, et leur procura ouvertement les moyens de se dérober à l'information judiciaire, soit par la fuite, soit en opposant la résistance à main armée. Loin de se laisser décourager par les obstacles de tout genre qu'il rencontrait, l'évêque Leudowald, homme consciencieux et attaché à ses devoirs sacerdotaux, redoubla de zèle et de soins pour découvrir l'auteur du meurtre et s'enquérir à fond des mystères de cette horrible trame. Alors Fredegonde mit en usage les ressources qu'elle réservait pour les occasions extrêmes ; on vit des assassins rôder autour de la maison de l'évêque et tenter de s'y introduire ; il fallut que Leudowald se fît garder jour et nuit par ses domestiques et par ses clercs. Sa constance ne tint pas contre de pareilles alarmes ; les procédures, commencées d'abord avec un certain éclat, se ralentirent, et

p187

l'enquête selon la loi romaine fut bientôt abandonnée, comme l'avaient été les poursuites devant les juges de race franke assemblés selon la loi salique. Le bruit de ces événements, qui de proche en proche se répandait par toute la Gaule, arriva

au roi Gonthramn, dans sa résidence de Châlons-Sur-Saône. L'émotion qu'il en ressentit fut assez vive pour le tirer un moment de l'espèce de nonchalance politique où il se complaisait. Son caractère était, comme on l'a déjà vu, formé des plus étranges contrastes, d'un fonds de piété douce et d'équité rigide, au travers duquel bouillonnaient, pour ainsi dire, et se faisaient jour par intervalle les restes mal éteints d'une nature sauvage et sanguinaire. Ce vieux levain de férocité germanique révélait sa présence dans l'âme du plus débonnaire des rois mérovingiens, tantôt par des fougues de fureur brutale, tantôt par des cruautés de sang-froid. La seconde femme de Gonthramn, Austrehilde, atteinte en l'année 580 d'une maladie qu'elle sentait devoir être mortelle ! Eut la fantaisie barbare de ne vouloir pas mourir seule ! Et de demander que ses deux médecins fussent deux capitaines le jour de son funérailles. Le roi le promit comme la chose la plus simple, et fit couper la tête aux

p188

médecins. Après cet acte de complaisance conjugale, digne du tyran le plus atroce, Gonthramn était revenu, avec une facilité inexplicable, à ses habitudes de royauté paternelle et à sa bonhomie accoutumée. En apprenant le double crime de meurtre et de sacrilège dont la clameur générale accusait la veuve de son frère, il éprouva une véritable indignation, et, comme chef de la famille mérovingienne, il se crut appelé à un grand acte de justice patriarcale. Il fit partir en ambassade, auprès des seigneurs qui exerçaient la régence au nom du fils de Hilperik, trois évêques, Artémus de Sens, Agroecius de Troyes, et Veranus de Cavaillon dans la province d'Arles. Ces envoyés reçurent l'ordre de se faire autoriser par les seigneurs de Neustrie à rechercher, au moyen d'une enquête solennelle, la personne coupable du crime, et à l'amener de gré ou de force en présence du roi Gonthramn. Les trois évêques se rendirent à Paris où était élevé l'enfant au nom duquel, depuis deux ans, se gouvernait le royaume de Neustrie. Admis devant

p189

le conseil de régence, ils exposèrent leur message en insistant sur l'énormité du crime dont le roi Gonthramn demandait la punition. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, celui des chefs neustriens qui avait le premier rang parmi les tuteurs du jeune roi, et qu'on appelait son nourricier, se leva et dit : " de tels méfaits nous déplaisent aussi au dernier point, et de plus en plus nous désirons qu'ils soient punis ; mais s'il se trouve parmi nous quelqu'un qui en soit coupable, ce n'est pas en présence de votre roi qu'il doit être conduit, car nous avons le moyen de réprimer, avec la sanction royale, tous les crimes commis chez nous. " ce langage, ferme et digne en apparence, couvrait une réponse évasive, et les régents de Neustrie avaient moins de souci de l'indépendance du royaume que de ménagements pour Fredegonde. Les ambassadeurs ne s'y méprirent pas, et l'un d'eux répliqua vivement : " sachez que si la personne qui a commis le crime n'est pas découverte et amenée au grand jour, notre roi viendra avec une armée ravager tout ce pays par le glaive et par l'incendie ; car il est manifeste que celle qui fait mourir le frank par des maléfices est la même qui

p190

a tué l'évêque par l'épée. " les neustriens s'émurent peu d'une pareille menace ; ils savaient que le roi Gonthramn manquait toujours de volonté lorsque venait le moment d'agir. Ils renouvelèrent leurs précédentes réponses, et les évêques mirent fin à cette inutile entrevue en protestant d'avance contre la réintégration de Melantius dans le siège épiscopal de Rouen. Mais à peine étaient-ils de retour auprès du roi Gonthramn, que Melantius fut rétabli, grâce à la protection de la reine et à l'ascendant qu'elle venait de reprendre par l'intrigue et par la terreur. Cet homme, digne créature de Fredegonde, alla chaque jour, pendant plus de quinze ans, s'asseoir et prier à la même place où le sang de Praetextatus avait coulé. Fière de tant de succès, la reine couronna son oeuvre par un dernier trait d'insolence, signe du plus incroyable mépris pour tout ce qui avait osé s'attaquer à elle. Elle fit saisir publiquement et

p191

amener en sa présence le serf de la glèbe qu' elle-même avait payé pour commettre le crime, et que jusque-là elle avait aidé à se soustraire à toutes les recherches. " c' est donc toi, lui dit-elle, feignant la plus vive indignation, toi qui as poignardé Praetextatus, l' évêque de Rouen, et qui es cause des calomnies répandues contre moi ? " puis elle le fit battre sous ss yeux, et le livra aux parents de l' évêque, sans plus s' inquiéter de ce qui s' ensuivrait que si cet homme n' eût rien connu du complot dont il avait été l' instrument. Le neveu de Praetextatus, l' un de ces gaulois à l' humeur violente qui, prenant exemple des moeurs germaniques, ne respiraient que vengeance privée et marchaient toujours armés comme les franks, s' empara de ce malheureux et le fit appliquer à la torture dans sa propre maison. L' assassin ne fit pas attendre ses réponses et ses aveux : " j' ai fait le coup, dit-il, et pour le faire, j' ai reçu cent sous d' or de la reine Fredegonde, cinquante de l' évêque Melantius, et cinquante de l' archidiacre de la ville ; on m' a promis en outre la liberté pour moi et pour ma fmme. "

p192

quelque positives que fussent ces informations, il était clair désormais qu' elles ne pouvaient amener aucun résultat. Tous les pouvoirs sociaux de l' époque avaient tenté vainement d' exercer leur action dans cette épouvantable affaire ; l' aristocratie, le sacerdoce, la royauté elle-même, étaient demeurés impuissants pour atteindre les vrais coupables. Persuadé qu' il n' y aurait pas pour lui de justice hors de la portée de son bras, le neveu de Praetextatus termina tout par un acte digne d' un sauvage, mais dans lequel la part du désespoir était peut-être aussi grande que celle de la férocité ; il tira son épée, et coupa en morceaux l' esclave qu' on lui avait jeté comme une proie. Ainsi qu' il arrivait presque toujours dans ce temps de désordre, un meurtre brutalement commis fut l' unique réparation du meurtre. Le peuple seul ne manqua pas à la cause de son évêque assassiné ; il le décora du titre de martyr, et, pendant que l' église officielle intronisait l' un des assassins et que les évêques l' appelaient frère, les citoyens de Rouen invoquaient

p193

dans leurs prières le nom de la victime, et s'agenouillaient sur son tombeau. C'est avec cette auréole de vénération populaire, que le souvenir de saint Prétextat, objet de pieux hommages pour les fidèles qui ne savaient guère de lui que son nom, a traversé les siècles. Si les détails d'une vie tout humaine par ses malheurs et par ses faiblesses peuvent diminuer la gloire du saint, ils attireront du moins sur l'homme un sentiment de sympathie ; car n'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans le caractère de ce vieillard, qui mourut pour avoir trop aimé celui qu'il avait tenu sur les fonts de baptême, réalisant ainsi l'idéal de la paternité spirituelle instituée par le christianisme ?

CINQUIEME RECIT T 2

p194

(579-581.)

l'île de Rhé, à trois lieues de la côte de Saintonge, formait, sous le règne de Chlother Ier, l'un des domaines du fisc royal. Ses vignes, maigre produit d'un sol incessamment battu par les vents de mer, étaient alors sous la surveillance d'un galois nommé Leocadius. Cet homme eut un fils qu'il appela Leudaste, nom tudesque qui probablement était celui de quelque riche seigneur frank, célèbre dans la contrée, et que le vigneron gaulois choisit de préférence à tout autre, soit pour obtenir au nouveau-né un patronage utile, soit pour placer en quelque sorte sur sa tête l'augure d'une haute fortune, et s'entretenir ainsi lui-même dans les illusions et les espérances de l'ambition paternelle.

p195

Né serf de la maison royale, le fils de Leocadius fut compris, au sortir de l'enfance, dans une réquisition de jeunes gens, faite pour le service des cuisines par l'intendant en chef des domaines du roi Haribert. Dans une foule

d' occasions, cette sorte de presse était exercée par l' ordre des rois franks sur les familles qui peuplaient leurs vastes domaines ; et des personnes de tout âge, de toute profession, et même d' une naissance distinguée, se voyaient contraintes de la subir.

Transporté ainsi loin de la petite île où il était né, le jeune Leudaste se signala d' abord entre tous ses compagnons de servitude par son défaut de zèle pour le travail et son esprit d' indiscipline. Il avait les yeux malades, et l' âcreté de la fumée l' incommodait beaucoup, circonstance dont il se prévalait, avec plus ou moins de raison, dans ses négligences ou ses refus d' obéir. Après des tentatives inutiles pour le dresser au service qu' on exigeait de lui, force fut ou de le laisser aller ou de lui

p196

donner un autre emploi. On prit ce dernier parti, et le fils du vigneron passa des cuisines à la boulangerie, ou, comme s' exprime son biographe original, du pilon au pétrin. Privé des prétextes qu' il pouvait alléguer contre son ancien travail, Leudaste s' étudia dès-lors à dissimuler, et parut se plaire extrêmement à ses nouvelles fonctions. Il les remplit durant quelque temps avec une ardeur grâce à laquelle il réussit à endormir la vigilance de ses chefs et de ses gardiens ; puis, saisissant la première occasion favorable, il prit la fuite. On courut après lui, on le ramena, et il s' enfuit de nouveau jusqu' à trois fois. Les peines disciplinaires du fouet et du cachot, auxquelles il fut soumis successivement comme serf fugitif, étant jugées insuffisantes contre une telle opiniâtreté, on lui infligea la dernière et la plus efficace de toutes, celle de la marque par incision pratiquée sur l' une des oreilles. Quoique cette mutilation lui rendît désormais la fuite plus difficile et moins sûre, il s' échappa encore, au risque de ne savoir où trouver un refuge.

p197

Après avoir erré de différents côtés, toujours tremblant d' être découvert, parce qu' il portait visible à tous les yeux le signe de sa condition

servile, fatigué de cette vie d' alarmes et de misères, il prit une résolution pleine de hardiesse. C' était le temps où le roi Haribert venait d' épouser Markowefe, servante du palais, fille d' un cardeur de laine. Peut-être Leudaste avait-il eu quelques relations avec la famille de cette femme ; peut-être se fia-t-il simplement à la bonté de son coeur et à sa sympathie pour u ancien compagnon d' esclavage. Quoi qu' il en soit, au lieu de marcher en avant pour s' éloigner le plus possible de la résidence royale, il revint sur ses pas, et, caché dans quelque forêt voisine, il épia le moment où il pourrait se présenter devant la nouvelle reine, sans crainte d' être vu et arrêté par quelqu' un des serviteurs de la maison. Il réussit, et Markowefe, vivement intéressée par ses supplications, le prit sous son patronage. Elle lui confia la garde de ses meilleurs chevaux, et lui donna parmi ses domestiques le titre de *mariskalk*, comme on disait en langue tudesque.

p198

Leudaste, encouragé par ce succès et cette faveur inattendue, cessa bientôt de borner ses désirs à sa position présente, et, aspirant plus haut, il ambitionna la suprême intendance des haras de sa patrone et le titre de comte de l' écurie, dignité que les rois barbares avaient empruntée à la cour impériale. Il y parvint en peu de temps, servi par son heureuse étoile, car il avait plus d' audace et de forfanterie que de finesse d' esprit et de véritable habileté. Dans ce poste, qui le plaçait au niveau non seulement des hommes libres, mais des nobles de race franke, il oublia complètement son origine et ses anciens jours de servitude et de détresse. Il devint dur et méprisant pour tous ceux qui étaient au-dessous de lui, arrogant avec ses égaux, avide d' argent et de toutes les choses de luxe, ambitieux sans frein et sans mesure. élevé par l' affection de la reine à une sorte de favoritisme, il s' entremettait dans toutes ses affaires et en tirait d' immenses profits, abusant sans aucune retenue de sa facilité et de sa confiance. Lorsqu' elle mourut au bout de quelques années, il était

p199

déjà assez riche de ses rapines pour pouvoir briguer, à force de présents, auprès du roi Haribert, l'emploi qu'il avait exercé dans la maison de la reine. Il l'emporta sur tous ses compétiteurs, devint comte des écuries royales ; et, loin d'être ruiné par la mort de sa protectrice, il y trouva le commencement d'une nouvelle carrière d'honneurs. Après avoir joui un an ou deux du haut rang qu'il occupait dans la domesticité du palais, l'heureux fils du serf de l'île de Rhé fut promu à une dignité politique, et fait comte de Tours, l'une des villes les plus considérables du royaume de Haribert. L'office de comte, tel qu'il existait dans la Gaule depuis la conquête des franks, répondait, selon leurs idées politiques, à celui du magistrat qu'ils appelaient *graf* dans leur langue, et qui, dans chaque canton de la Germanie, rendait la justice criminelle, assisté des chefs de famille ou des hommes notables du canton. Les relations naturellement hostiles des conquérants avec la population des villes conquises avaient fait joindre à ces fonctions de juge des attributions militaires, et un pouvoir dictatorial dont abusaient presque toujours, soit par violence de caractère, soit par calcul personnel, les hommes qui l'exerçaient au nom

p200

des rois franks. C'était comme une sorte de proconsulat barbare, superposé, dans chaque ville importante, aux anciennes institutions municipales, sans qu'on eût pris aucun soin de le régler de manière à ce qu'il pût s'accorder avec elles. Malgré leur isolement, ces institutions suffisaient encore au maintien du bon ordre et de la paix intérieure ; et les habitants des cités gauloises éprouvaient plus de terreur que de joie quand une lettre royale venait leur notifier la venue d'un comte envoyé pour les régir selon leurs coutumes, et faire à chacun bonne justice. Telle fut sans doute l'impression produite à Tours par l'arrivée de Leudaste ; et la répugnance des citoyens contre leur nouveau juge ne pouvait qu'augmenter de jour en jour. Il était sans lettres, sans aucune connaissance des lois qu'il avait mission d'appliquer, et même sans cet esprit de droiture et d'équité naturelle qui se rencontrait du moins sous une écorce grossière chez les *grafs* des

cantons d' outre-Rhin.

Formé d' abord aux moeurs de l' esclavage et ensuite aux habitudes turbulentes des vassaux de la maison royale, il n' avait rien de cette vieille civilisation romaine avec laquelle il allait se trouver en contact, si cen' est l' amour du luxe, de la pompe et des jouissances matérielles. Il se comporta dans son nouvel emploi comme s' il ne l' avait reçu que pour lui-même et pour la satisfaction de ses instincts

p201

désordonnés. Au lieu de faire régner l' ordre dans la ville de Tours, il y sema le trouble par ses emportements et ses débauches ; son mariage avec la fille d' un des riches habitants du pays ne le rendit ni plus modéré ni plus retenu dans sa conduite. Il se montrait violent et hautain envers les hommes, d' un libertinage qui ne respectait aucune femme, d' une rapacité qui passait de bien loin ce qu' on avait vu de lui jusque-là. Il mettait en oeuvre tout ce qu' il avait de ruse dans l' esprit pour susciter aux personnes opulentes des procès injustes dont il devenait l' arbitre, ou leur intenter de fausses accusations et se faire un profit des amendes qu' il partageait avec le fisc. à force d' exactions et de pillage, il accrut rapidement ses richesses, et accumula dans sa maison beaucoup d' or et d' objets précieux. Son bonheur et son impunité durèrent jusqu' à la mort du roi Haribert, qui eut lieu en 567. Sighebert, dans le partage duquel fut alors comprise la ville de Tours, n' avait point pour le ci-devant esclave la même affection que son frère aîné. Loin de là, sa malveillance était telle que Leudaste, pour s' y soustraire, quitta la ville en grande hâte, abandonnant ses propriétés

p202

et la plus grande partie de ses trésors, qui furent saisis ou pillés par les gens du roi d' Austrasie. Il chercha un asile dans le royaume de Hilperik, et jura fidélité à ce roi qui le reçut au nombre de ses leudes. Durant ses années de mauvaise fortune, l' ex-comte de Tours vécut en Neustrie de l' hospitalité du palais, suivant la cour de domaine en domaine, et prenant place à l' immense

table où s'asseyaient, par rang d'âge ou de dignité, les vassaux et les convies du roi. Cinq ans après cette fuite du comte Leudaste, Georgius Florentius, qui prit le nom de Grégoire à son avènement, fut nommé évêque de Tours par le roi Sighebert sur la demande des citoyens dont il avait gagné l'affection et l'estime dans un voyage de dévotion qu'il avait fait, de l'Auvergne sa patrie, au tombeau de saint Martin. Cet homme, dont les récits précédents ont déjà fait connaître le caractère, éti, par sa ferveur religieuse, son goût pour les lettres sacrées et la gravité de ses moeurs, l'un des types les plus complets de la haute aristocratie chrétienne des gaules, parmi laquelle avaient brillé ses ancêtres. Dès son installation dans le siège métropolitain de Tours, Grégoire, en vertu

p203

des prérogatives politiques attachées alors à la dignité épiscopale, et à cause de la considération personnelle qui l'entourait, se vit investi d'une suprême influence sur les affaires de la ville et sur les délibérations du sénat qui la gouvernait. L'éclat de cette haute position devait être largement compensé par des fatigues, des soucis et des périls sans nombre ; Grégoire ne tarda pas à en faire l'expérience. Dans la première année de son épiscopat, la ville de Tours fut envahie par les troupes du roi Hilperik, et reprise coup sur coup par celles de Sighebert. L'année suivante, Theodebert, fils aîné de Hilperik, fit sur les bords de la Loire une campagne de dévastation qui, frappant de terreur les citoyens de Tours, les contraignit pour la seconde fois à se soumettre au roi de Neustrie. Il paraît que Leudaste, pour essayer de refaire sa fortune, s'était engagé dans cette expédition, soit comme chef de bande, soit parmi les vassaux d'élite qui entouraient le jeune fils du roi. à son entrée dans la ville qu'il venait de réduire sous l'obéissance de son père, Theodebert présenta le ci-devant comte à l'évêque et au sénat municipal, en disant qu'il serait bien que la cité de Tours rentrât sous le gouvernement de celui

p204

qui l' avait régie avec sagesse et fermeté au temps de l' ancien partage. Indépendamment des souvenirs que Leudaste avait laissés à Tours, et qui étaient bien faits pour révolter l' âme honnête et pieuse de Grégoire, ce descendant des plus illustres familles sénatoriales du Berry et de l' Auvergne ne pouvait voir, sans répugnance, s' élever à un poste aussi rapproché du sien, un homme de néant, qui portait sur son corps la marque ineffaçable de son extraction servile. Mais les recommandations du jeune chef de l' armée neustrienne, de quelque déférence qu' elles parussent entourées, étaient des ordres ; il fallait, dans l' intérêt présent de la ville menacée de pillage et d' incendie, répondre de bonne grâce aux fantaisies du vainqueur, et c' est ce que fit l' évêque de Tours avec cette prudence dont toute sa vie offre le continuel exemple. Le voeu des principaux citoyens sembla ainsi d' accord avec les projets de Theodebert pour le rétablissement de Leudaste dans ses fonctions et ses honneurs. Ce rétablissement ne se fit pas attendre, et, peu de jours après, le fils de Leocadius reçut du palais de Neustrie sa lettre royale d' institution, diplôme dont la teneur officielle jurait

p205

d' une manière assez étrange avec son caractère et sa conduite :

" s' il est des occasions où la clémence royale fasse éclater plus particulièrement sa perfection, c' est surtout dans le choix qu' elle sait faire, entre tout le peuple, de personnes probes et vigilantes. Il ne conviendrait pas en effet que la dignité de juge fût confiée à quelqu' un dont l' intégrité et la fermeté n' auraient pas été éprouvées d' avance. Or, nous trouvant bien informés de ta fidélité et de ton mérite, nous t' avons commis l' office de comte dans le canton de Tours, pour le posséder et en exercer toutes les prérogatives ; de telle sorte que tu gardes envers notre gouvernement une foi entière et inviolable ; que les hommes habitant dans les limites de ta juridiction, soit franks, soit romains, soit de toute autre nation quelconque, vivent dans la paix et le bon ordre sous ton autorité et ton pouvoir ; que tu les diriges dans le droit chemin selon leur loi et leur coutume ; que tu te montres le défenseur spécial des veuves et des orphelins ; que les crimes des larrons

et des autres malfaiteurs soient sévèrement réprimés par toi ; enfin, que le peuple, trouvant la vie bonne sous ton gouvernement,

p206

s' en réjouisse et se tienne en repos, et que ce qui revient au fisc des produits de ta charge soit, chaque année, par tes soins, exactement versé dans notre trésor. "

le nouveau comte de Tours, qui ne sentait pas encore le terrain bien sûr sous ses pieds, et qui craignait que la fortune des armes ne fît rentrer la ville sous le pouvoir du roi d' Austrasie, s' étudia à vivre en parfaite intelligence avec les sénateurs municipaux et surtout avec l' évêque, dont la puissante protection pouvait lui devenir nécessaire. En présence de Grégoire, il se montrait modeste et même humble de manières et de propos, observant la distance qui le séparait d' un homme de si haute noblesse, et caressant avec soin la vanité aristocratique dont un léger levain se mêlait aux qualités solides de cet esprit ferme et sérieux. Il assurait à l' évêque que son plus grand désir était de lui complaire et de suivre en tout ses avis. Il promettait de se garder de tout excès de pouvoir et de prendre pour règles de conduite la justice et

p207

la raison. Enfin, pour rendre ses promesses et ses protestations plus dignes de foi, il les accompagnait de nombreux serments par le tombeau de saint Martin. Souvent il jurait à Grégoire, comme un client à son patron, de lui demeurer fidèle en toute circonstance, de ne jamais lui manquer en rien, soit dans les affaires qui l' intéresseraient personnellement, soit dans celles où il s' agirait des intérêts de l' église.

Les choses en étaient là, et la ville de Tours jouissait d' un calme que personne n' eût espéré d' abord, lorsque l' armée de Theodebert fut détruite près d' Angoulême, et que Hilperik, croyant sa cause désespérée, se réfugia dans les murs de Tournai, événements racontés en détail dans un des précédents récits. Les citoyens de Tours, qui n' obéissaient que par force au roi de Neustrie, reconnurent l' autorité de Sighebert,

et Leudaste prit de nouvea la fuite, comme il avait fait sept ans auparavant ; mais, grâce peut-être à l' intervention de l' évêque Grégoire, ses biens furent respectés cette fois, et il sortit de la ville sans essayer aucun dommage. Il se retira en basse-Bretagne, pays qui jouissait alors d' une complète indépendance

p208

à l' égard des royaumes franks, et qui souvent servait d' asile aux proscrits et aux mécontents de ces royaumes. Le meurtre qui, en l' année 575, mit fin d' une manière si subite à la vie de Sighebert, amena une double restauration, celle de Hilperik comme roi de Neustrie, et celle de Leudaste comme comte de Tours. Il revint après un an d' exil, et se réinstalla de lui-même dans son office. Désormais sûr de l' avenir, il ne prit plus la peine de se contraindre ; il jeta le masque, et se remit à suivre les errements de sa première administration. S' abandonnant à la fois à toutes les mauvaises passions qui peuvent tenter un homme en pouvoir, il donna le spectacle des fraudes les plus insignes et des plus révoltantes brutalités. Lorsqu' il tenait ses audiences publiques, ayant pour assesseurs les principaux de la ville, seigneurs d' origine franke, romains de naissance sénatoriale et dignitaires de l' église métropolitaine, si quelque plaideur qu' il voulait ruiner, ou quelque accusé qu' il voulait perdre, se présentait devant lui avec assurance, soutenant son droit et demandant justice, le comte lui coupait la parole et s' agitait comme un furieux sur son banc

p209

de juge. Si, alors, la foule qui faisait cercle autour du tribunal venait à témoigner, par ses gestes ou ses murmures, de la sympathie pour l' opprimé, c' était contre elle que se tournait la colère de Leudaste, et il apostrophait les citoyens d' injures et de paroles grossières. Impartial dans ses violences comme il aurait dû l' être dans sa justice, il ne tenait compte ni des droits, ni du rang, ni de l' état de personne ; il faisait amener devant lui des prêtres avec les menottes aux mains, et frapper de coups de bâton

des guerriers d' origine franke. On eût dit que cet esclave parvenu trouvait du plaisir à confondre toutes les distinctions, à braver toutes les convenances de l' ordre social de son époque, en dehors duquel le hasard de la naissance l' avait placé d' abord, et où d' autres hasards l' avaient ensuite élevé si haut.

Quelles que fussent les manies despotiques du comte Leudaste, et sa volonté de tout niveler devant son intérêt et son caprice, il y avait dans la ville une puissance rivale de la sienne, et un homme contre lequel il lui était interdit de tout oser, sous peine de se perdre lui-même. Il le

p210

sentait, et ce fut l' astuce et non la violence ouverte qu' il mit en oeuvre pour contraindre l' évêque à plier, ou du moins à se taire devant lui. La réputation de Grégoire, répandue dans toute la Gaule, était grande à la cour du roi de Neustrie ; mais son affection bien connue pour la famille de Sighebert alarmait quelquefois Hilperik, toujours inquiet sur la possession de la ville de Tours, sa conquête et la clef du pays qu' il voulait conquérir au sud de la Loire.

Ce fut sur ces dispositions ombrageuses du roi que Leudaste fonda ses espérances d' anéantir le crédit de l' évêque, en le rendant de plus en plus suspect, et en se faisant regarder lui-même comme l' homme nécessaire à la conservation de la ville, comme une sentinelle avancée toujours sur le qui vive, et en butte, à cause de sa vigilance, à des préventions haineuses, et à des inimitiés sourdes ou déclarées. C' était pour lui le plus sûr moyen de s' assurer une impunité absolue, et de trouver des occasions de molester à plaisir, sans paraître sortir de son droit, l' évêque, son plus redoutable antagoniste.

Dans cette guerre d' intrigues et de petites machinations, il avait parfois recours aux expédients les plus fantasques. Quand une affaire exigeait sa présence à la maison épiscopale, il s' y rendait armé de toutes pièces, le casque en tête, la cuirasse au dos, le carquois en bandoulière, et une longue

p211

pique à la main, soit pour se donner des airs terribles, soit pour faire croire qu' il y avait péril dembûches et de guet-à-pens dans cette maison de paix et de prières. En l' année 576, lorsque Merowig, passant par Tours, lui enleva tout ce qu' il possédait en argent et en meubles précieux, il prétendit que le jeune prince ne s' était livré à ce pillage que d' après le conseil et à l' instigation de Grégoire. Puis, tout à coup, par inconséquence de caractère ou à cause du mauvais succès de cette imputation sans preuves, il essaya de se réconcilier avec l' évêque, et lui jura, par le serment le plus sacré, en tenant à poignée le tapis de soie qui couvrait le tombeau de saint Martin, que de sa vie il ne ferait plus aucun acte d' inimitié contre lui. Mais l' envie démesurée qu' avait Leudaste de réparer le plus promptement possible les pertes énormes qu' il venait de faire, l' excitait à multiplier ses exactions et ses rapines. Parmi les citoyens riches auxquels il s' attaquait

p212

de préférence, plusieurs étaient amis intimes de Grégoire, et ceux-là ne furent pas plus ménagés que les autres. Ainsi, malgré ses dernières promesses et ses résolutions de prudence, le comte de Tours se trouva de nouveau en hostilité indirecte avec son rival de pouvoir. Bientôt, entraîné de plus en plus par le désir d' accumuler des richesses, il se mit à envahir le bien des églises, et l' différend devint personnel entre les deux adversaires. Grégoire, avec une longanimité qui tenait à la fois de la patience sacerdotale et de la politique circonspecte des hommes de l' aristocratie, n' opposa d' abord, dans cette lutte, qu' une résistance morale à des actes de violence matérielle. Il reçut les coups sans en porter lui-même, jusqu' au moment précis où il lui sembla que l' occasion d' agir était venue, et, alors, après deux ans d' une attente calme et qu' on aurait crue résignée, il prit énergiquement l' offensive. Vers la fin de l' année 579, une députation envoyée secrètement au roi Hilperik lui dénonça, sur des preuves irrécusables, les prévarications du comte Leudaste et les maux sans nombre qu' il faisait souffrir aux églises et à tout le peuple de Tours. On ne sait dans quelles circonstances

cette députation se rendit au palais de Neustrie, ni quelles causes diverses contribuèrent à la réussite de ses démarches, mais elles eurent un plein succès ; et malgré la faveur dont Leudaste jouissait depuis si longtemps auprès du roi, malgré les nombreux amis qu' il comptait parmi les vassaux et les affidés du palais, sa destitution fut résolue. En congédiant les envoyés, Hilperik fit partir avec eux Ansowald, son conseiller le plus intime, pour prendre les mesures et opérer le changement de personne que sollicitait leur requête. Ansowald arriva à Tours au mois de novembre, et non content de déclarer Leudaste déchu de son office, il remit au choix de l' évêque et de tout le corps des citoyens la nomination d' un nouveau comte. Les suffrages se réunirent sur un homme de race gauloise, appelé Eunomius, qui fut installé dans sa charge au milieu des acclamations et des espérances populaires.

Frappé de ce coup inattendu, Leudaste qui, dans sa présomption imperturbable, n' avait jamais songé un seul instant à la possibilité d' un tel revers, s' irrita jusqu' à la fureur, et s' en prit à ses

amis du palais qui, selon lui, auraient dû le soutenir. Il accusait surtout avec amertume la reine Fredegonde, au service de laquelle il s' était dévoué pour le mal comme pour le bien, et qui, toute puissante, à ce qu' il croyait, pour le sauver de ce péril, le payait d' ingratitude en lui retirant son patronage. Ces griefs, qu' ils fussent fondés ou non, s' emparèrent si fortement de l' esprit du comte destitué, qu' il voua dès-lors à son ancienne patronne une haine égale à celle qu' il portait au provocateur de sa destitution, l' évêque de Tours. Il ne les sépara plus l' un de l' autre dans ses désirs de vengeance, et, la tête échauffée par le dépit, il se mit à former les projets les plus aventureux, à combiner des plans de nouvelle fortune et d' élévation à venir dans lesquels il faisait entrer, comme l' un de ses vœux les plus ardents, la ruine de l' évêque, et, chose plus étonnante, la ruine même de Fredegonde, sa répudiation par son mari et sa déchéance de l' état de reine.

Il y avait alors à Tours un prêtre appelé Rikulf, peut-être gaulois d'origine malgré son nom germanique, comme Leudaste, dont il tenait d'ailleurs beaucoup pour le caractère. Né dans la ville, de parents pauvres, il s'était avancé dans les

p215

ordres sous le patronage de l'évêque Euphronius, prédécesseur de Grégoire. Sa suffisance et son ambition étaient démesurées ; il se croyait hors de sa vraie place tant qu'il n'aurait pas obtenu la dignité épiscopale. Pour y parvenir plus sûrement quelque jour, il s'était mis depuis plusieurs années dans la clientèle de Chlodowig, le dernier fils du roi Hilperik et de la reine Audowere. Quoique répudiée et bannie, cette reine, femme d'origine libre et probablement distinguée, avait conservé dans son malheur de nombreux partisans, qui espéraient pour elle un retour de faveur et croyaient à la fortune de ses fils, déjà hommes faits, plus qu'à celle des jeunes enfants de sa rivale. Fredegonde, malgré l'éclat de ses succès et de sa puissance, n'avait pu réussir entièrement à faire oublier autour d'elle la bassesse de sa première condition, et à inspirer une pleine confiance dans la solidité du bonheur dont elle jouissait. Il y avait des doutes sur la durée de l'espèce de fascination qu'elle exerçait sur l'esprit du roi ; beaucoup de gens ne lui rendaient qu'à regret les honneurs de reine ; sa propre fille Righonte, l'aînée de ses quatre enfants, rougissait d'elle, et, par un instinct précoce de

p216

vanité féminine, ressentait vivement la honte d'avoir pour mère une ancienne servante du palais. Ainsi les tourments d'esprit ne manquaient pas à l'épouse bien-aimée du roi Hilperik, et le plus grand de tous était pour elle, avec cette tache de sa naissance que rien ne pouvait effacer, l'appréhension que lui causait la concurrence, pour la royauté de leur père, entre ses enfants et ceux du premier lit. Délivrée par une mort violente des deux fils aînés d'Audowere, elle voyait encore le troisième,

Chlodowig, tenir en échec la fortune de ses deux fils, Chlodobert et Dagobert, dont le plus âgé n' avait pas quinze ans. Les opinions, les désirs, les espérances ambitieuses se partageaient dans le palais de Neustrie entre l' avenir de l' un et celui des autres ; il y avait deux factions opposées qui se ramifiaient au dehors, et se retrouvaient dans toutes les parties du royaume. Toutes les deux comptaient parmi elles des hommes anciennement et solidement dévoués, et des recrues de passage qui s' attachaient ou se détachaient au gré de l' impulsion du moment. C' est ainsi que Rikulf et Leudaste,

p217

l' un vieux partisan de la fortune de Chlodowig, l' autre récemment ennemi de ce jeune prince, comme il l' avait été de son frère Merowig, se rencontrèrent tout d' un coup dans une parfaite conformité de sentiments politiques. Ils devinrent bientôt amis intimes, se confièrent tous leurs secrets, et mirent en commun leurs projets et leurs espérances. Durant les derniers mois de l' année 579 et les premiers de l' année suivante, ces deux hommes également rompus aux intrigues eurent ensemble de fréquentes conférences auxquelles fut admis en tiers un sous-diacre, nommé Rikulf ainsi que le prêtre, le même qu' on a vu figurer comme émissaire du plus habile intrigant de l' époque, l' austrasien Gonthramn-Bose.

Le premier point convenu entre les trois associés fut de mettre en oeuvre, en les faisant parvenir jusqu' aux oreilles du roi Hilperik, les bruits généralement répandus sur l' infidélité conjugale et les désordres de Fredegonde. Ils pensèrent que plus l' amour du roi était confiant et aveugle en présence d' indices clairs pour tout le monde, plus sa colère, au moment où il serait désabusé, devait être terrible. Fredegonde expulsée du royaume, ses enfants pris en haine par le roi, bannis avec elle et déshérités, Chlodowig succédant à la royauté

p218

de son père sans contestation et sans partage, tels étaient les résultats, certains selon eux, qu' ils se promettaient de leurs informations officieuses. Par

un tour d' adresse assez subtil, pour se décharger de la responsabilité d' une dénonciation formelle contre la reine, et compromettre en même temps leur second ennemi, l' évêque de Tours, ils résolurent de l' accuser d' avoir tenu devant témoins les propos scandaleux qui alors couraient de bouche en bouche, et qu' eux-mêmes n' osaient répéter sur leur propre compte.

Dans cette intrigue il y avait double chance pour la déposition de l' évêque, soit immédiatement, par un coup de fureur du roi Hilperik, soit un peu plus tard, lorsque Chlodowig prendrait possession de la royauté ; et le prêtre Rikulf se portait d' avance comme son remplaçant sur le siège épiscopal. Leudaste, qui garantissait à son nouvel ami l' infaillibilité de cette promotion, marquait sa place auprès du roi Chlodowig, comme la seconde personne du royaume dont il aurait, avec le titre de duc, la suprême administration. Pour que Rikulf le sous-diacre trouvât de même un poste à sa convenance, il fut décidé que Platon, archidiacre de l' église de Tours et ami intime de l' évêque

p219

Grégoire, serait compromis avec lui et enveloppé dans la même ruine.

Il paraît qu' après avoir, dans leurs conciliabules, réglé les choses de cette manière, les trois conspirateurs envoyèrent des messages à Chlodowig pour lui annoncer l' entreprise formée dans son intérêt, lui communiquer leurs plans, et faire leurs conditions avec lui. Le jeune prince, léger de caractère et ambitieux sans prudence, promit, en cas de réussite, tout ce qu' on demandait et bien au-delà. Le moment d' agir étant venu, on se distribua les rôles. Celui du prêtre Rikulf fut de préparer les voies à la déposition future de Grégoire en ameutant contre lui, dans la ville, les fauteurs de troubles et ceux qui, par esprit de patriotisme provincial, ne l' aimaient pas comme étranger, et souhaitaient à sa place un évêque indigène. Rikulf le sous-diacre, naguère l' un des plus humbles commensaux de la maison épiscopale, et qui s' était à dessein brouillé avec son patron, pour être plus libre de voir assidument Leudaste, revint faire auprès de l' évêque des soumissions et des semblants de repentir ; il tâcha, en regagnant sa confiance, de l' entraîner à quelque acte suspect qui

p220

pût servir de preuve contre lui. Enfin l' ex-comte de Tours prit pour lui, sans balancer, la mission vraiment périlleuse, celle de se rendre au palais de Soissons et de parler au roi Hilperik.

Il partit de Tours vers le mois d' avril 580, et dès son arrivée, admis par le roi à un entretien seul à seul, il lui dit d' un ton qu' il tâchait de rendre à la fois grave et persuasif : " juqu' à présent, très-pieux roi, j' avais gardé ta ville de Tours, mais maintenant que me voilà écarté de mon office, songe à voir comment on te la gardera ; car il faut que tu saches que l' évêque Grégoire a dessein de la livrer au fils de Sighebert. " comme un homme qui se révolte contre une information désagréable et fait l' incrédule pour ne pas paraître effrayé, Hilperik répondit brusquement : " cela n' est pas vrai. " puis, épiant dans les traits de Leudaste la moindre apparence de trouble et d' hésitation, il ajouta : " c' est parce qu' on t' a destitué que tu viens faire

p221

de pareils rapports. " mais l' ex-comte de Tours, sans rien perdre de son assurance, reprit : " l' évêque fait bien autre chose, il tient des propos injurieux pour toi ; il dit que ta reine est en liaison d' adultère avec l' évêque Bertramn. " frappé dans ce qu' il y avait en lui de plus sensible et de plus irritable ! Hilperik fut saisi d' un tel accès de fureur, que, perdant le sentiment de sa dignité royale, il tomba de toutes ses forces, à coups de poings et à coups de pieds, sur le malencontreux auteur de cette révélation inattendue.

Quand il eut ainsi déchargé sa colère, sans proférer un seul mot, revenu quelque peu à lui-même, il retrouva la parole, et dit à Leudaste : " quoi ! Tu affirmes que l' évêque a dit de pareilles choses de la reine Fredegonde ? " -" je l' affirme, répondit celui-ci, nullement déconcerté par le brutal accueil que venait de recevoir sa confidence, et si tu voulais qu' on mît à la torture Gallienus, ami de l' évêque, et Platon, son archidiacre, ils le convaincraient devant toi d' avoir dit cela. "

" -mais, demanda le roi avec une vive anxiété,

p222

toi même te présentes-tu comme témoin ? " Leudaste répondit qu' il avait à produire un témoin auriculaire, clerc de l' église de Tours, sur la foi duquel il se fondait pour faire s dénonciation, et il nomma le sous-diacre Rikulf, sans parler de torture pour lui, comme il avait fait un moment auparavant pour les deux amis de l' évêque Grégoire. Mais la distinction qu' il tâchait d' établir en faveur de son complice n' entra point dans l' esprit du roi qui, furieux à la fois contre tous ceux qui avaient eu part au scandale dont son honneur était blessé, fit mettre aux fers Leudaste lui-même, et envoya sur-le-champ à Tours l' ordre d' arrêter Rikulf.

Cet homme d' une fourberie consommée avait, depuis un mois, complètement réussi à rentrer en grâce auprès de l' évêque Grégoire, et il était de nouveau reçu, comme un fidèle client, dans sa maison et à sa table. Après le départ de Leudaste, lorsqu' il jugea, sur le nombre de jours écoulés, que a dénonciation devait avoir été faite et son nom prononcé devant le roi, il se mit en devir d' attirer l' évêque à une démarche suspecte,

p223

en le prenant par sa bonté d' âme et sa pitié pour le malheur. Il se présenta chez lui avec un air d' abattement et de profonde inquiétude, et aux premiers mots que dit Grégoire pour lui demander ce qu' il avait, il se jeta à ses pieds, en s' écriant : " je suis un homme perdu si tu ne viens promptement à mon aide. Excité par Leudaste, j' ai dit des choses que je n' aurais pas dû dire. Accorde-moi, sans tarder, l' autorisation de partir pour me rendre dans un autre royaume ; car si je reste ici, les officiers royaux vont se saisir de moi, et je serai envoyé au supplice. " un clerc ne pouvait en effet s' éloigner de l' église à laquelle il était attaché, qu' avec la permission de son évêque, ni être reçu dans le diocèse d' un autre évêque, sans une lettre du sien, qui lui servait comme de passeport. En sollicitant ce congé de voyage au nom du prétendu péril de mort dont il se disait menacé, le sous-diacre Rikulf jouait un jeu double ; il tâchait de faire naître une

circonstance matérielle capable de servir de preuve aux paroles de Leudaste, et de plus il se procurait à lui-même le moyen de disparaître de la scène et d'attendre en parfaite sûreté l'issue de cette grande intrigue.

p224

Grégoire ne se doutait nullement des motifs du départ de Leudaste ni de ce qui se passait alors à Soissons ; mais la requête du sous-diacre, enveloppée de paroles obscures et accompagnée d'une sorte de pantomime tragique, au lieu de l'attendrir, le surprit et l'effaroucha. La violence des temps, les catastrophes soudaines qui, chaque jour, venaient sous ses yeux mettre fin aux plus hautes fortunes, le sentiment de ce qu'il y avait alors de précaire dans la position et dans la vie de chacun, l'avaient porté à se faire une habitude de la circonspection la plus attentive. Il se tint donc sur ses gardes, et, au grand désappointement de Rikulf qui, par son désespoir simulé, espérait le faire tomber dans le piège, il répondit : " si tu as tenu des propos contraires à la raison et au devoir, que tes paroles demeurent sur ta tête ; je ne te laisserai pas partir pour un autre royaume, de crainte de me rendre suspect au roi. "

le sous-diacre se leva confus du peu de succès de cette première tentative, et peut-être se préparait-il à essayer quelque nouvelle ruse, lorsqu'il fut arrêté sans bruit par l'ordre du roi, et emmené à Soissons. Dès qu'il y fut arrivé, on lui fit subir seul un interrogatoire, où, malgré sa situation critique,

p225

il remplit de point en point les engagements qu'il avait pris avec ses deux complices. Se donnant pour témoin du fait, il déposa que le jour où l'évêque Grégoire avait mal parlé de la reine, l'archidiacre Platon et Gallienus étaient présents et que tous deux avaient parlé comme lui. Ce témoignage formel fit mettre en liberté Leudaste, dont la véracité ne paraissait plus douteuse, et qui d'ailleurs ne promettait aucun renseignement nouveau. Relâché pendant que son compagnon de mensonge prenait sa place en prison, il eut le

droit de se croire dès-lors l' objet d' une espèce de faveur ; car ce fut lui que, par un choix bizarre, le roi Hilperik chargea d' aller à Tours se saisir de Gallienus et de l' archidiacre Platon. Probablement cette commission lui fut donnée parce que avec sa jactance habituelle, il se vantait d' être le seul homme capable d' y réussir, et que, pour se rendre nécessaire, il faisait, de l' état de la ville et des dispositions des citoyens, les récits les plus capables d' alarmer l' esprit ombrageux du roi. Leudaste, fier de son nouveau rôle d' homme de confiance et de la fortune qu' il croyait déjà tenir, se mit en route dans la semaine de pâques. Le vendredi de cette semaine, il y eut dans les salles qui

p226

servaient de dépendances à l' église cathédrale de Tours un grand tumulte occasionné par la turbulence du prêtre Rikulf. Ce personnage imperturbable dans ses espérances, loin de concevoir la moindre crainte de l' arrestation du sous-diacre, son homonyme et son complice, n' y avait vu autre chose qu' un acheminement vers la conclusion de l' intrigue qui devait le porter à l' épiscopat. Dans l' attente d' un succès dont il ne doutait plus, sa tête s' échauffa tellement qu' il devint comme un homme ivre, incapable de régler ses actions et ses paroles. à l' un de ces intervalles de repos que prenait le clergé entre les offices, il passa et repassa plusieurs fois devant l' évêque avec un air de bravade, et finit par dire tout haut qu' il faudrait que la ville de Tours fût nettoyée d' auvergnats. Grégoire ne fut que médiocrement affecté de cette sortie inconvenante dont le motif lui échappait. Habitué, surtout de la part des plébéïens de son église, à la rudesse de ton et de propos qui se propageait de plus en plus en Gaule, par l' imitation des moeurs barbares, il répondit

p227

sans colère et avec une dignité tant soit peu aristocratique : " il n' est pas vrai que les natifs de l' Auvergne soient des étrangers ici ; car, à l' exception de inq, tous les évêques de Tours sont sortis de familles alliées de parenté à la nôtre ; tu devrais ne pas ignorer cela. " rien n' était plus

propre qu' une pareille réplique à irriter au dernier point la jalousie du prêtre ambitieux. Il en eut un tel redoublement, que, ne se possédant plus, il se mit à adresser à l' évêque des injures directes et des gestes menaçants. Des menaces il aurait passé aux coups, si les autres clercs, en s' interposant, n' eussent prévenu les derniers effets de sa frénésie. Le lendemain de cette scène de désordre, Leudaste arriva à Tours ; il y entra sans étalage et sans suite armée, comme s' il était venu simplement pour ses affaires personnelles. Cette discrétion, qui n' était pas dans son caractère, lui fut probablement prescrite par les ordres formels du roi, comme un moyen d' opérer plus sûrement les deux arrestations qu' il devait faire. Durant une partie

p228

du jour, il fit semblant d' être occupé d' autre chose, puis tout à coup, fondant sur sa proie, il envahit avec une troupe de soldats les domiciles de Gallienus et de l' archidiacre Platon. Ces deux malheureux furent saisis de la manière la plus brutale, dépouillés de leurs vêtements et liés ensemble avec des chaînes de fer. En les conduisant ainsi à travers la ville, Leudaste annonçait avec mystère que justice allait être faite de tous les ennemis de la reine, et qu' on ne tarderait pas à s' emparer d' un plus grand coupable. Soit qu' il voulût donner une haute idée de sa mission confidentielle et de l' importance de sa capture, soit qu' il craignît réellement quelque embûche ou quelque émeute, il prit pour le départ, à la sortie de la ville, des précautions extraordinaires. Au lieu de passer la Loire sur le pont de Tours, il s' avisa de la traverser, avec les deux prisonniers et leurs gardes, sur une espèce de pont mobile formé de deux barques jointes ensemble par un plancher, et que d' autres barques menaient à la remorque.

p229

Lorsque la nouvelle de ces événements parvint aux oreilles de Grégoire, il était dans la maison épiscopale, occupé des nombreuses affaires dont le soin remplissait toutes les heures que lui laissait l' exercice de son ministère sacré. Le malheur trop

certain de ses deux amis, et ce qu' il y avait de menaçant pour lui-même dans les bruits, vagues mais sinistres, qui commençaient à se répandre, tout cela joint à l' impression encore vive des scènes fâcheuses de la veille, lui causa une profonde émotion. Saisi d' une tristesse de coeur mêlée de trouble et d' abattement, il interrompit ses occupations et entra seul dans son oratoire. Il se mit à prier à genoux ; mais sa prière, quelque fervente qu' elle fût, ne le calmait pas. Que va-t-il arriver ? Se demandait-il avec angoisse ; et, cette question pleine de doutes insolubles, il la tournait et retournait dans son esprit, sans pouvoir trouver une réponse. Pour échapper au tourment de l' incertitude, il se laissa aller à faire une chose qu' il avait plus d' une fois censurée d' accord avec les conciles et les pères de l' église, il prit le livre des psaumes de David, et l' ouvrit au hasard pour voir s' il ne

p230

rencontrerait pas, comme il le dit lui-même, quelque verset de consolation. Le passage sur lequel ses yeux tombèrent fut celui-ci : " il les fit sortir pleins d' espérance, et ils ne craignirent point, et leurs ennemis furent engloutis au fond de la mer. " la relation fortuite de ces paroles avec les idées qui l' obsédaient, fit sur lui ce que ni la raison ni la foi toute seule n' avaient pu faire. Il crut y voir une réponse d' en haut, une promesse de protection divine pour ses deux amis et pour quiconque serait enveloppé avec eux dans l' espèce de proscription que la rumeur publique annonçait, et dont ils étaient les premières victimes. Cependant l' ex-comte de Tours, se donnant l' air d' un chef prudent, habitué aux surprises et aux stratagèmes, effectuait son passage de la Loire dans une sorte d' ordonnance militaire. Pour mieux diriger la manoeuvre et regarder à la découverte, il avait pris place en tête sur l' avant du radeau ; les prisonniers se trouvaient à l' arrière, la troupe des gardes occupait le reste du plancher, et cette lourde embarcation était fort chargée de monde. Déjà on avait passé le milieu du fleuve, l' endroit que la force du courant pouvait

p231

rendre périlleux, lorsqu' un ordre, donné par Leudaste d' une manière brusque et inconsiderée, amena tout à coup un plus grand nombre de gens sur la partie antérieure du pont. La barque qui lui servait de support, enfonçant par le poids, se remplit d' eau ; le plancher inclina fortement, et la plupart de ceux qui se trouvaient de ce côté, perdirent l' équilibre et furent jetés dans le fleuve. Leudaste y tomba des premiers, et il gagna le bord à la nage, pendant que le radeau, en partie plongeant, en partie soutenu par la seconde barque au-dessus de laquelle se trouvaient les prisonniers enchaînés, faisait route à grande peine, vers le lieu du débarquement. Hormis cet accident, qui manqua de donner force de prédiction littérale au texte du verset de David, le trajet de Tours à Soissons eut lieu sans encombre et avec toute la promptitude possible. Dès que les deux captifs eurent été amenés devant le roi, leur conducteur fit les plus grands efforts pour exciter contre eux sa colère, et lui arracher, avant toute réflexion, une sentence capitale et un ordre d' exécution à mort. Il sentait

p232

qu' un pareil coup frappé d' abord rendrait extrêmement critique la position de l' évêque de Tours, et qu' une fois engagé dans cette voie d' atroces violences, le roi ne pourrait plus reculer ; mais ses calculs et son espoir furent déçus. Aveuglé de nouveau par les séductions sous l' empire desquelles il passait sa vie, Hilperik était revenu de ses premiers doutes sur la fidélité de Fredegonde, et l' on ne retrouvait plus en lui la même fougue d' irritabilité. Il regardait cette affaire d' un oeil plus calme. Il voulait désormais la suivre avec lenteur, et même porter dans l' examen des faits et dans la procédure toute la régularité d' un légiste, genre de prétention qu' il joignait à celles d' être versificateur habile, connaisseur en beaux-arts et profond théologien. Fredegonde elle-même mettait alors à se contenir tout ce qu' elle avait de force et de prudence. Elle jugeait avec finesse que le meilleur moyen pour elle de dissiper toute ombre de soupçon dans l' esprit de son mari, était de se montrer digne et sereine, de prendre une attitude matronale et de ne paraître nullement pressée de voir finir l' enquête juridique. Cette double disposition, que Leudaste n' avait prévue ni d' une part ni de l' autre, sauva la vie aux prisonniers. Non seulement on ne

leur fit aucun mal, mais, par un caprice de courtoisie difficile à expliquer, le roi, les traitant beaucoup

p233

mieux que le sous-diacre leur accusateur, les laissa dans une demi-liberté, sous la garde de ses officiers de justice. Il s'agissait de mettre la main sur le principal accusé ; mais là commencèrent pour le roi Hilperik l'embarras et les perplexités. Naguère il s'était montré plein de décision et même d'acharnement dans ses poursuites contre l'évêque Praetextatus. Mais Grégoire n'était pas un évêque ordinaire ; sa réputation et son influence s'étendaient par toute la Gaule ; en lui se résumait et se personnifiait, pour ainsi dire, la puissance morale de l'épiscopat. Contre un pareil adversaire la violence eût été périlleuse, elle aurait produit un scandale universel dont Hilperik, au fort de sa colère, n'eût peut-être pas tenu compte, mais qu'il n'osait affronter de sang-froid. Renonçant donc à l'emploi de la force, il ne songea plus qu'à mettre en oeuvre une de ces combinaisons d'astuce, un peu grossières, dans lesquelles il se complaisait. En raisonnant avec lui-même, il lui vint à l'esprit que l'évêque, dont la popularité lui faisait peur, pourrait bien, de son côté, avoir peur de la puissance royale, et essayer de se soustraire par la fuite aux

p234

chances redoutables d'une accusation de lèse-majesté. Cette idée, qui lui parut lumineuse, devint la base de son plan d'attaque et le texte des ordres confidentiels qu'il fit partir en diligence. Il les adressa au duc Bérulf qui, investi, en vertu de son titre, d'un gouvernement provincial, commandait en chef à Tours, à Poitiers, et dans plusieurs autres villes récemment conquises, au sud de la Loire, par les généraux neustriens. Bérulf, selon ces instructions, devait se rendre à Tours sans autre but apparent que celui d'inspecter les moyens de défense de la ville. Il lui était enjoint d'attendre, sur ses gardes et dans une dissimulation complète, l'instant où Grégoire, par quelque tentative d'évasion, se compromettrait

ouvertement et donnerait prise contre lui.
La nouvelle du grand procès qui allait' ouvrir venait d' arriver à Tours officiellement confirmée, et grossie, comme cela ne manque jamais, d' une foule d' exagérations populaires. Ce fut sur l' effet probable de ces bruits menaçants que le confident du roi Hilperik compta principalement pour la réussite de sa mission. Il se flattait que cette sorte d' épouvantail allait servir, comme dans une chasse, à traquer l' évêque, et à le pousser à une fausse démarche qui le mènerait droit au piège.

p235

Bérulf entra dans la ville de Tours et en visita les remparts comme il avait coutume de le faire dans ses tournées périodiques. Le nouveau comte, Eunomius, l' accompagnait pour recevoir ses observations et ses ordres. Soit que le duc frank laissât deviner son secret à ce romain, soit qu' il voulût aussi le tromper lui-même, il lui annonça que le roi Gonthramn avait dessein de s' emparer de la ville par surprise ou à force ouverte, et il ajouta : " voici le moment de veiller sans relâche ; pour qu' aucune négligence ne soit plus à craindre, il faut que la place reçoive garnison. " à la faveur de cette fable et de la terreur, aussitôt répandue, d' un péril imaginaire, des troupes de soldats furent introduites sans éveiller la moindre défiance ; des corps-de-garde furent établis, et des sentinelles placées à toutes les portes de la ville. Leur consigne était, non d' avoir les yeux tournés vers la campagne, pour voir si l' ennemi n' arrivait pas, mais d' épier l' évêque à la sortie, et de l' arrêter s' il passait sous un déguisement quelconque ou en équipage de voyage. Ces dispositions stratégiques furent inutiles, et

p236

les jours se passèrent à en attendre l' effet. L' évêque de Tours ne paraissait nullement songer à prendre la fuite, et Berulf se vit réduit à manoeuvrer sous main pour l' y déterminer ou lui en suggérer l' idée. à force d' argent, il gagna quelques personnes de la connaissance intime de Grégoire, qui allèrent l' une après l' autre, avec un air de vive sympathie, lui parler du danger où il était et des craintes de tous ses amis. Probablement, dans ces insinuations

perfides, le caractère du roi Hilperik ne fut pas ménagé ; et les noms d' Hérode et de Néron du siècle, que bien des gens lui appliquaient tout bas, furent prononcés, impunément cette fois, par les agents de trahison. Rappelant à l' évêque les paroles de l' écriture-sainte : *fuyez de ville en ville devant vos persécuteurs*, ils lui conseillèrent d' emporter secrètement les objets les plus précieux que possédait son église et de se retirer dans l' une des cités de l' Auvergne, pour y attendre de meilleurs jours. Mais, soit qu' il soupçonnât les vrais motifs de cette étrange proposition, soit qu' un tel avis, même sincère, lui parût indigne d' être écouté, il resta impassible et déclara qu' il ne partirait point.

p237

Ainsi, il n' y eut plus aucun moyen de s' assurer corporellement de cet homme auquel on n' osait toucher à moins qu' il ne se livrât lui-même ; et il fallut que le roi prît son parti d' attendre de l' accusé qu' il voulait poursuivre judiciairement, une comparution volontaire. Pour l' instruction de ce grand procès, des lettres de convocation furent adressées, comm dans la cause de Praetextatus, à tous les évêques de Neustrie ; il leur était enjoint de se trouver à Soissons au commencement du mois d' août de l' année 580. Selon toute apparence, ce synode devait être encore plus nombreux que celui de Paris en 577 ; car les évêques de plusieurs cités méridionales, nouvellement conquises sur le royaume d' Austrasie, et entre autres celui d' Albi, furent invités à s' y rendre. L' évêque de Tours reçut cette invitation dans la même forme que tous ses collègues ; par une sorte de point d' honneur, il s' empressa d' y obéir aussitôt, et arriva des premiers à Soissons. L' attente publique était alors fortement éveillée dans la ville, et cet accusé d' un si haut rang, de tant de vertu et de renommée, excitait un intérêt universel. Ses manières dignes et calmes sans affectation, sa sérénité aussi parfaite que s' il fût venu

p238

siéger comme juge dans la cause d' un autre, ses veilles assidues dans les églises de Soissons, près

des tombeaux des martyrs et des confesseurs, changèrent en un véritable enthousiasme les respects et la curiosité populaires. Tout ce qu' il y avait d' hommes de naissance gallo-romaine, c' est-à-dire la masse des habitants, se rangeait, avant toute épreuve juridique, du parti de l' évêque de Tours contre ses accusateurs, quels qu' ils fussent. Les gens du peuple surtout, moins réservés et moins timides en présence du pouvoir, donnaient libre carrière à leurs sentiments, et les exprimaient en public avec une hardiesse passionnée. En attendant l' arrivée des membres du synode et l' ouverture des débats, l' instruction du procès se poursuivait toujours sans autre fondement que le témoignage d' un seul homme. Le sous-diacre Rikulf, qui ne se lassait pas de faire de nouvelles dépositions à l' appui des premières, et de multiplier les mensonges contre Grégoire et contre ses amis, était souvent conduit de la prison au palais du roi, où ses interrogatoires avaient lieu avec tout le secret observé dans les affaires les plus importantes. Durant le trajet et au retour, une foule d' artisans, quittant leurs ateliers, s' assemblaient sur son passage

p239

et le poursuivaient de leurs murmures à peine contenus par l' aspect farouche des vassaux franks qui l' escortaient.

Une fois qu' il revenait la tête haute, d' un air de satisfaction et de triomphe, un ouvrier en bois, appelé Modestus, lui dit : " misérable ! Qui complotes avec tant d' acharnement contre ton évêque, ne ferais-tu pas mieux de lui demande pardon et de tâcher d' obtenir ta grâce ? " à ces mots, Rikulf, désignant de la main l' homme qui les lui adressait, cria en langue tudesque à ses gardes qui n' avaient pas bien compris l' apostrophe du romain ou qui s' en étaient peu souciés : " en voilà un qui me conseille le silence pour que je n' aide pas à découvrir la vérité ; voilà un ennemi de la reine qui veut empêcher qu' on informe contre ceux qui l' ont accusée. " l' artisan romain fut saisi dans la foule et emmené par les soldats, qui allèrent aussitôt rendre compte à la reine Fredegonde de la scène qui venait d' avoir lieu, et lui demander ce qu' il fallait faire de cet homme.

Fredegonde, importunée peut-être par les

nouvelles qu' on lui apportait chaque jour de ce qui se disait par la ville, eut un mouvement d' impatience qui la fit rentrer dans son caractère et se départir de la mansuétude qu' elle avait observée jusque-là. Par ses ordres, le malheureux ouvrier fut soumis à la peine du fouet, puis on lui infligea d' autres tortures, et enfin on le mit en prison avec les fers aux pieds et aux mains. Modestus était un de ces hommes, peu rares alors, qui joignaient à une foi sans bornes une imagination extatique ; persuadé qu' il souffrait pour la cause de la justice, il ne douta pas un instant que la toute-puissance divine n' intervînt pour le délivrer. Vers minuit, deux soldats qui le gardaient s' endormirent, et aussitôt il se mit à prier de toute la ferveur de son âme, demandant à Dieu de le visiter dans son malheur par la présence auprès de lui des saints évêques Martin et Médard. Sa prière fut suivie d' un de ces faits étranges, mais attestés, où la croyance du vieux temps voyait des miracles, et que la science de nos jours a essayé de ressaisir en les attribuant au phénomène de l' état d' extase. Peut-être l' intime conviction d' avoir été exaucé

procura-t-elle tout à coup au prisonnier un surcroît extraordinaire de force et d' adresse, et comme un nouveau sens plus subtil et plus puissant que les autres ; peut-être n' y eut-il dans sa délivrance qu' une suite de hasards heureux ; mais, au dire d' un témoin, il réussit à rompre ses fers, à ouvrir la porte et à s' évader. L' évêque Grégoire, qui veillait cette nuit-là dans la basilique de saint-Médard, le vit entrer, à sa grande surprise, et lui demander, en pleurant, sa bénédiction.

Le bruit de cette aventure, courant de bouche en bouche, était bien fait pour augmenter, à Soissons, l' effervescence des esprits. Quelque subalterne que fût dans l' état social de l' époque la condition des hommes de race romaine, il y avait, dans la voix de toute une ville s' élevant contre les poursuites intentées à l' évêque de Tours, quelque chose qui devait contrarier au dernier point les adversaires de cet évêque, et agir même en sa faveur sur l' esprit de ses juges. Soit pour soustraire les membres du synode à cette influence,

soit pour s' éloigner lui-même du théâtre d' une popularité qui lui déplaisait, Hilperik décida que l' assemblée des évêques et le jugement de la cause auraient

p242

lieu au domaine royal de Braine. Il s' y rendit avec sa famille, suivi de tous les évêques déjà réunis à Soissons. Comme il n' y avait point là d' église, mais seulement des oratoires domestiques, les membres du concile reçurent l' ordre de tenir leurs audiences dans l' une des maison du domaine, peut-être dans la grande halle de bois qui, deux fois chaque année, lorsque le roi résidait à Braine, servait aux assemblées nationales des chefs et des hommes libres de race franke.

Le premier événement qui signala l' ouverture du synode fut un événement littéraire ; ce fut l' arrivée d' une longue pièce de vers composée par Venantius Fortunatus, et adressée en même temps au roi Hilperik et à tous les évêques réunis à Braine. La singulière existence que s' était faite, par son esprit et son savoir-vivre, cet italien, le dernier poète de la haute société gallo-romaine, exige ici une digression épisodique. Né aux environs de Trévisé et élevé à Ravenne, Fortunatus était venu en Gaule pour acquitter un voeu de dévotion au tombeau de saint Martin ; mais

p243

comme ce voyage fut pour lui plein d' agrément de toute sorte, il ne se hâta point de le terminer. Après avoir fait son pèlerinage à Tours, il continua de se promener de ville en ville, accueilli, fêté, désiré par les hommes riches et de haut rang qui se piquaient encore de politesse et d' élégance. De Mayence à Bordeaux, et de Toulouse à Cologne, il parcourait la Gaule, visitant sur son passage les évêques, les comtes, les ducs, soit gaulois soit franks d' origine, et trouvant dans la plupart d' entre eux, des hôtes empressés, et bientôt de véritables amis. Ceux qu' il venait de quitter après un séjour plus ou moins long dans leur palais épiscopal, leur maison de campagne ou leur château-fort, entretenaient dès-lors avec lui une correspondance réglée, et il répondait à leurs lettres par

des pièces de vers élégiaques, où il retraçait les souvenirs et les incidents de son voyage. Il parlait à chacun des beautés naturelles ou des monuments de son pays ; il décrivait les sites pittoresques, les fleuves, les forêts, la culture des campagnes, la richesse des églises, l'agrément des

p244

maisons de plaisance. Ces peintures, quelquefois assez vraies et quelquefois vaguement emphatiques, étaient mêlées de compliments et de flatteries. Le poète bel esprit vantait chez les seigneurs de race franke l'air de bonhomie, l'hospitalité, l'aisance à converser en langue latine ; et chez les nobles gallo-romains l'habileté politique, la finesse, la science des affaires et du droit. à l'éloge de la piété des évêques et de leur zèle à bâtir et à consacrer de nouvelles églises, il joignait celui de leurs travaux administratifs pour la prospérité, l'ornement ou la sûreté des villes. Il louait l'un d'avoir restauré d'anciens édifices, un prétoire, un portique, des bains ; l'autre d'avoir détourné le cours d'une rivière et creusé des canaux d'irrigation ; un troisième d'avoir élevé une citadelle garnie de tours et de machines de guerre. Tout cela, il faut l'avouer, était marqué des signes de l'extrême décadence littéraire, écrit d'un style à la fois prétentieux et négligé, plein d'incorrections, de maladroites et de jeux de mots

p245

puérils ; mais, ces réserves faites, il est intéressant de voir l'apparition de Fortunatus en Gaule y réveiller une derrière lueur de vie intellectuelle, et cet étranger devenir le lien commun de ceux qui, au milieu d'un monde inclinant vers la barbarie, conservaient isolément le goût des lettres et des jouissances de l'esprit. De toutes ses amitiés, la plus vive et la plus durable fut celle dont il se lia avec une femme, avec Radegonde, l'une des épouses du roi Chlother Ier, retirée alors à Poitiers dans un monastère qu'elle-même avait fondé, et où elle avait pris le voile comme simple religieuse. Dans l'année 529, Chlother, roi de Neustrie, s'était joint comme auxiliaire à son frère

Théoderik, qui marchait contre les thoringes ou thuringiens, peuple de la confédération saxonne, voisin et ennemi des franks d' Austrasie. Les thuringiens perdirent plusieurs batailles ; les plus braves de leurs guerriers furent taillés en pièces sur les rives de l' Unstrudt ; leur pays, ravagé par le fer et le feu, devint tributaire des franks, et les rois vainqueurs firent entre eux un partage égal du butin et des prisonniers. Dans le lot du

p246

roi de Neustrie tombèrent deux enfants de race royale, le fils et la fille de Berther, l' avant-dernier roi des thuringiens. La jeune fille (c' était Radegonde) avait à peine huit ans ; mais sa grâce et sa beauté précoce produisirent une telle impression sur l' âme sensuelle du prince frank, qu' il résolut de la faire élever à sa guise, pour qu' elle devînt un jour l' une de ses femmes. Radegonde fut gardée avec soin dans l' une des maisons royales de Neustrie, au domaine d' Aties, sur la Somme. Là, par une louable fantaisie de son maître et de son époux futur, elle reçut, non la simple éducation des filles de race germanique, qui n' apprenaient guère qu' à filer et à suivre la chasse au galop, mais l' éducation raffinée des riches gauloises. à tous les travaux élégants d' une femme civilisée, on lui fit joindre l' étude des lettres romaines, la lecture des poètes profanes et des écrivains ecclésiastiques. Soit que son intelligence fût naturellement ouverte à toutes les impressions délicates, soit que la ruine de son pays et de sa famille, et les scènes de la vie

p247

barbare dont elle avait été le témoin, l' eussent frappée de tristesse et de dégoût, elle se prit à aimer les livres comme s' ils lui eussent ouvert un monde idéal meilleur que celui qui l' entourait. En lisant l' écriture et les vies des saints, elle pleurait et souhaitait le martyre ; et probablement aussi des rêves moins sombres, des rêves de paix et de liberté, accompagnaient ses autres lectures. Mais l' enthousiasme religieux, qui absorbait alors tout ce qu' il y avait de noble et d' élevé dans les facultés humaines, domina bientôt en elle ; et cette jeune barbare, en s' attachant aux

idées et aux moeurs de la civilisation, les embrassa dans leur type le plus pur, la vie chrétienne. Détournant de plus en plus sa pensée des hommes et des choses de ce siècle de violence et de brutalité, elle vit approcher avec terreur l'âge nubile et le moment d'appartenir comme femme au roi dont elle était la captive. Quand l'ordre fut donné de la faire venir à la résidence royale pour la célébration du mariage, entraînée par un instinct de répugnance invincible, elle prit

p248

la fuite ; mais on l'atteignit, on la ramena, et, malgré elle, épousée à Soissons, elle devint reine, ou plutôt l'une des reines des franks neustriens ; car Chlothar, fidèle aux moeurs de la vieille Germanie, ne se contentait pas d'une seule épouse, quoiqu'il eût aussi des concubines. D'inexprimables dégoûts, que ne pouvait atténuer, pour une âme comme celle de Radegonde, l'attrait de la puissance et des richesses, suivirent cette union forcée du roi barbare avec la femme qu'éloignaient de lui, sans retour possible, toutes les perfections morales que lui-même s'était réjoui de trouver en elle, et qu'il lui avait fait donner. Pour se dérober, en partie du moins, aux devoirs de sa condition, qui lui pesaient comme une chaîne, Radegonde s'en imposait d'autres plus rigoureux en apparence ; elle consacrait tous ses loisirs à des oeuvres de charité ou d'austérité chrétienne ; elle se dévouait personnellement au service des pauvres et des malades. La maison royale d'Aties où elle avait été élevée et qu'elle avait reçue en présent de nocces, devint un hospice

p249

pour les femmes indigentes. L'un des passe-temps de la reine était de s'y rendre, non pour de simples visites, mais pour remplir l'office d'infirmière dans ses détails les plus rebutants. Les fêtes de la cour de Neustrie, les banquets bruyants, les chasses périlleuses, les revues et les joutes guerrières, la société des vassaux à l'esprit inculte et à la voix rude, la fatiguaient et la rendaient triste. Mais s'il survenait quelque évêque ou quelque clerc poli et lettré, un homme de paix et de conversation douce, sur-le-champ elle

abandonnait toute autre compagnie pour la sienne ; elle s'attachait à lui durant de longues heures, et quand venait l'instant de son départ, elle le chargeait de cadeaux en signe de souvenir, lui disait mille fois adieu, et retombait dans sa tristesse. L'heure des repas qu'elle devait prendre en commun avec son mari la trouvait toujours en retard, soit par oubli, soit à dessein, et absorbée dans ses lectures instructives ou ses exercices de piété. Il fallait qu'on l'avertît plusieurs fois, et le

p250

roi, ennuyé d'attendre, lui faisait de violentes querelles, sans réussir à la rendre plus empressée ni plus exacte. La nuit, sous un prétexte quelconque, elle se levait d'auprès de lui et s'en allait se coucher à terre sur une simple natte ou un cilice, ne revenant au lit conjugal que transie de froid, et associant d'une manière bizarre, les mortifications chrétiennes au sentiment d'aversion insurmontable qu'elle éprouvait pour son mari. Tant de signes de dégoût ne laissaient pourtant pas l'amour du roi de Neustrie. Chlother n'était pas homme à se faire sur ce point des scrupules de délicatesse ; pourvu que la femme dont la beauté lui plaisait demeurât en sa possession, il n'avait nul souci des violences morales qu'il exerçait sur elle. Les répugnances de Radegonde l'impatientaient sans lui causer une véritable souffrance, et, dans ses contrariétés conjugales, il se bornait à dire avec humeur : " c'est une nonne que j'ai là, ce n'est pas une reine. " et en effet, pour cette âme froissée par tous les

p251

liens qui l'attachaient au monde, il n'y avait qu'un seul refuge, la vie du cloître. Radegonde y aspirait de tous ses vœux ; mais les obstacles étaient grands, et six années se passèrent avant qu'elle osât les braver. Un dernier malheur de famille lui donna ce courage. Son frère, qui avait grandi à la cour de Neustrie, comme ôtage de la nation thuringienne, fut mis à mort par l'ordre du roi, peut-être pour quelques regrets patriotiques ou quelques menaces inconsidérées. Dès que la reine apprit cette horrible nouvelle, sa résolution fut

arrêtée ; mais elle la dissimula. Feignant de n' aller chercher que des consolations religieuses, et cherchant un homme capable de devenir son libérateur, elle se rendit à Noyon, auprès de l' évêque Médard, fils d' un frank et d' une romaine, personnage célèbre alors dans toute la Gaule par sa réputation de sainteté. Chlother ne conçut pas le moindre soupçon de cette pieuse démarche, et non seulement il ne s' y opposa point, mais il ordonna lui-même le départ de la reine ; car ses larmes l' importunaient,

p252

et il avait hâte de la voir plus calme et moins sombre d' humeur. Radegonde trouva l' évêque de Noyon dans son église, officiant à l' autel. Lorsqu' elle se vit en sa présence, les sentiments qui l' agitaient, et qu' elle avait contenus jusque-là, s' exhalèrent, et ses premiers mots furent un cri de détresse : " très-saint prêtre, je veux quitter le siècle et changer d' habit ! Je t' en supplie, très-saint prêtre, consacre-moi au seigneur ! " malgré l' intrépidité de sa foi et la ferveur de son prosélytisme, l' évêque, surpris de cette brusque requête, hésita et demanda le temps de réfléchir. Il s' agissait, en effet, de prendre une décision périlleuse, de rompre un mariage royal contracté selon la loi salique et d' après les moeurs germaniques, moeurs que l' église, tout en les abhorrant, tolérait encore par crainte de s' aliéner l' esprit des barbares. Bien plus, à cette lutte intérieure entre la prudence et le zèle, se joignit aussitôt, pour saint Médard, un combat d' un tout autre genre. Les seigneurs et les guerriers franks qui avaient suivi la reine l' entourèrent en lui criant avec des gestes de

p253

menace : " ne t' avise pas de donner le voile à une femme qui s' est unie au roi ! Prêtre, garde-toi d' enlever au prince une reine épousée solennellement ! " les plus furieux, mettant la main sur lui, l' entraînaient avec violence des degrés de l' autel jusque dans la nef de l' église, pendant que la reine, effrayée du tumulte, cherchait avec

ses femmes un refuge dans la sacristie. Mais là, recueillant ses esprits, au lieu de s'abandonner au désespoir, elle conçut un expédient où l'adresse féminine avait autant de part que la force de volonté. Pour tenter de la manière la plus forte et mettre à la plus rude épreuve le zèle religieux de l'évêque, elle jeta sur ses vêtements royaux un costume de recluse, et marcha ainsi travestie vers le sanctuaire, où saint Médard était assis, triste, pensif et irrésolu. " si tu tardes à me consacrer, lui dit-elle d'une voix ferme, et que tu craignes plus les hommes que Dieu, tu auras à rendre compte, et le pasteur te redemandera l'ame de sa brebis. " ce spectacle imprévu et ces paroles mystiques frappèrent l'imagination du

p254

vieil évêque, et ranimèrent tout à coup en lui la volonté défaillante. élevant sa conscience de prêtre au-dessus des craintes humaines et des ménagements politiques, il ne balançait plus, et de son autorité propre, il rompit le mariage de Radegonde, en la consacrant diaconesse par l'imposition des mains. Les seigneurs et les vassaux franks eurent aussi leur part d'entraînement ; ils n'osèrent ramener de force à la résidence royale celle qui avait désormais pour eux le double caractère de reine et de femme consacrée à Dieu. La première pensée de la nouvelle convertie (c'était le nom qu'on employait alors pour exprimer le renoncement au monde) fut de se dépouiller de tout ce qu'elle portait sur elle de bijoux et d'objets précieux. Elle couvrit l'autel de ses ornements de tête, de ses bracelets, de ses agrafes de pierreries, de ses franges de robes tissées de fils d'or et de pourpre ; elle brisa de sa propre main sa riche ceinture d'or massif en disant : " je la donne aux pauvres ; " puis elle songea à se mettre à l'abri de tout danger par une prompte fuite. Libre de choisir sa route, elle se dirigea vers

p255

le midi, s'éloignant du centre de la domination franke par l'instinct de sa sûreté, et peut-être aussi par un instinct plus délicat qui l'attirait vers les régions de la Gaule où la barbarie avait

fait le moins de ravage ; elle gagna la ville d'Orléans, et s' y embarqua sur la Loire, qu' elle descendit jusqu' à Tours. Là, elle fit halte pour attendre, sous la sauve garde des nombreux asiles ouverts près du tombeau de saint Martin, ce que déciderait à son égard l' époux qu' elle avait abandonné. Elle mena ainsi quelque temps la vie inquiète et agitée des proscrits réfugiés à l' ombre des basiliques, tremblant d' être surprise si elle faisait un pas hors de l' enceinte protectrice, envoyant au roi des requêtes, tantôt fières, tantôt suppliantes ; négociant avec lui par l' entremise des évêques pour qu' il se résignât à ne plus la revoir, et à lui permettre d' accomplir ses vœux monastiques. Chlothar se montra d' abord sourd aux prières et aux sommations ; il revendiquait ses droits d' époux en attestant la loi de ses ancêtres, et menaçait d' aller lui-même saisir de force et raener la fugitive. Frappée de terreur quand le bruit public ou les lettres de ses amis lui apportaient de pareilles nouvelles, Radegonde se livrait alors à un redoublement d' austérités, au jeûne, aux veilles, aux

p256

macérations par le cilice, dans l' espoir, tout à la fois, d' obtenir l' assistance d' en haut, et de perdre ce qu' elle avait de charme pour l' homme qui la poursuivait de son amour. Afin d' augmenter la distance qui la séparait de lui, elle passa de Tours à Poitiers, et, de l' asile de saint Martin, dans l' asile non moins révérend de saint Hilaire. Le roi pourtant ne se découragea pas, et, une fois, il vint jusqu' à Tours sous un faux prétexte de dévotion ; mais les remontrances énergiques de saint Germain, l' illustre évêque de Paris, l' empêchèrent d' aller plus loin. Enlacé, pour ainsi dire, par cette puissance morale contre laquelle venait se briser la volonté fougueuse des rois barbares, il consentit de guerre lasse à ce que la fille des rois thuringiens fondât à Poitiers un monastère de femmes, d' après l' exemple donné dans la ville d' Arles par une matrone gallo-romaine, Coesaria, soeur de l' évêque Coesarius ou saint Césaire.

p257

Tout ce que Radeconde avait reçu de son mari, selon la coutume germanique, en dot et en présent du matin, fut consacré par elle à l' établissement de la congrégation qui devait lui rendre une famille de choix, à la place de celle qu' elle avait perdue par les désastres de la conquête et la tyrannie soupçonneuse des vainqueurs de son pays. Sur un terrain qu' elle possédait aux portes de la ville de Poitiers, elle fit creuser les fondements du nouveau monastère, asile ouvert à celles qui voulaient se dérober par la retraite aux séductions mondaines ou aux envahissements de la barbarie. Malgré l' empressement de la reine et l' assistance que lui prêta l' évêque de Poitiers, Pientius, plusieurs années s' écoulèrent avant que le bâtiment fût achevé ; c' était une villa romaine avec toutes ses dépendances, des jardins, des portiques, des salles de bains et une église. Soit par quelque idée de symbolisme, soit par une précaution de sûreté matérielle contre la violence des temps, l' architecte avait donné un aspect militaire à l' enceinte extérieure de ce paisible couvent de femmes. Les murailles en étaient hautes et fortes en guise de rempart, et plusieurs tours s' élevaient à la façade principale. Ces préparatifs, tant soit peu

p258

étranges, frappaient vivement les imaginations, et l' annonce de leurs progrès courait au loin comme une grande nouvelle : " voyez, disait-on dans le langage mystique de l' époque, voyez l' arche qui se bâtit près de nous contre le déluge des passions et contre les orages du monde ! " le jour où tout fut prêt, et où la reine entra dans ce refuge, dont ses vœux lui prescrivaient de ne plus sortir que morte, fut un jour de joie populaire. Les places et les rues de la ville qu' elle devait parcourir étaient remplies d' une foule immense ; les toits des maisons se couvraient de spectateurs avides de la voir passer, ou de voir se refermer sur elle les portes du monastère. Elle fit le trajet à pied, escortée d' un grand nombre de jeunes filles qui allaient partager sa réclusion, attirées auprès d' elle par le renom de ses vertus chrétiennes et peut-être aussi par l' éclat de son rang. La plupart étaient de race gauloise, et filles

p259

de sénateurs ; c' étaient celles qui, par leurs habitudes de retenue et de tranquillité domestique, devaient le mieux répondre aux soins maternels et aux pieuses intentions de leur directrice ; car les femmes de race franke portaient jusque dans le cloître quelque chose des vices originels de la barbarie. Leur zèle était fougueux, mais de peu de durée ; et, incapables de garder ni règle ni mesure, elles passaient brusquement d' une rigidité intraitable à l' oubli le plus complet de tout devoir et de toute subordination.

Ce fut vers l' année 550 que commença pour Radegonde la vie de retraite et de paix qu' elle avait si longtemps désirée. Cette vie selon ses rêves était une sorte de compromis entre l' austérité monastique et les habitudes mollement élégantes de la société civilisée. L' étude des lettres figurait au premier rang des occupations imposées à toute la communauté ; on devait y consacrer deux heures chaque jour, et le reste du temps était donné aux exercices religieux, à la lecture

p260

des livres saints et à des ouvrages de femmes. Une des soeurs lisait à haute voix durant le travail fait en commun, et les plus intelligentes, au lieu de filer, de coudre ou de broder, s' occupaient dans une autre salle à transcrire des livres pour en multiplier les copies. Quoique sévère sur certains points, comme l' abstinence de viande et de vin, la règle tolérait quelques unes des commodités et même certains plaisirs de la vie mondaine ; l' usage fréquent du bain dans de vastes piscines d' eau chaude, des amusements de toute sorte, et entre autres le jeu de dés, étaient permis. La fondatrice et les dignitaires du couvent recevaient dans leur compagnie, non seulement les évêques et les membres du clergé, mais des laïques de distinction. Une table somptueuse était souvent dressée pour les visiteurs et pour les amis ; on leur servait des collations délicates, et quelquefois de véritables festins, dont la reine faisait les honneurs par

p261

courtoisie, tout ens' abstenant d' y prendre part. Ce besoin de sociabilité amenait encore au couvent des réunions d' un autre genre ; à certaines époques, on y jouait des scènes dramatiques, où figuraient, sous des costumes brillants, de jeunes filles du dehors, et probablement aussi les novices de la maison.

Tel fut l' ordre qu' établit Radegonde dans son monastère de Poitiers, mêlant ses penchants personnels aux traditions conservées depuis un demi-siècle dans le célèbre monastère d' Arles. Après avoir ainsi tracé la voie et donné l' impulsion, elle abdiqua, soit par humilité chrétienne, soit par un coup d' adresse politique, toute suprématie officielle, fit élire par la congrégation une abbesse qu' elle eut soin de désigner, et se mit, avec les autres soeurs, sous son autorité absolue. Elle choisit, pour l' élever à cette dignité, une femme beaucoup plus jeune qu' elle et qui lui était dévouée, Agnès, fille de race gauloise, qu' elle avait prise en affection depuis son enfance. Volontairement

p262

descendue au rang de simple religieuse, Radegonde faisait sa semaine de cuisine, balayait à son tour la maison, portait de l' eau et du bois comme les autres ; mais, malgré cette apparence d' égalité, elle était reine dans le couvent par le prestige de sa naissance royale, par son titre de fondatrice, par l' ascendant de l' esprit, du savoir et de la bonté. C' était elle qui maintenait la règle ou la modifiait à son gré, elle qui raffermissait les âmes chancelantes par des exhortations de tous les jours, elle qui expliquait et commentait, pour ses jeunes compagnes, le texte de l' écriture sainte, entremêlant ses graves homélies de petits mots empreints d' une tendresse de coeur et d' une grâce toute féminine : " vous, que j' ai choisies, mes filles ; vous, jeunes plantes, objet de tous mes soins ; vous, mes yeux, vous, ma vie, vous, mon repos et tout mon bonheur... "

p263

il y avait déjà plus de quinze ans que le monastère de Poitiers attirait sur lui l' attention du monde chrétien, lorsque Venantius Fortunatus,

dans sa course de dévotion et de plaisir à travers la Gaule, le visita comme une des choses les plus remarquables que pût lui offrir son voyage. Il y fut accueilli avec une distinction flatteuse ; cet empressement que la reine avait coutume de témoigner aux hommes d'esprit et de politesse, lui fut prodigué comme à l'hôte le plus illustre et le plus aimable. Il se vit comblé par elle et par l'abbesse de soins, d'égards, et surtout de louanges. Cette admiration, reproduite chaque jour sous toutes les formes, et distillée, pour ainsi dire, à l'oreille du poète, par deux femmes, l'une plus âgée et l'autre plus jeune que lui, le retint, par un charme nouveau, plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. Les semaines, les mois, se passèrent, tous les délais furent épuisés ; et quand le voyageur parla de se remettre en route, Radegonde lui dit : " pourquoi partir ? Pourquoi ne pas rester près de nous ? " ce vœu d'amitié fut pour Fortunatus comme un arrêt de la destinée ; il ne songea

p264

plus à repasser les Alpes, s'établit à Poitiers, y prit les ordres, et devint prêtre de l'église métropolitaine. Facilitées par ce changement d'état, ses relations avec ses deux amies, qu'il appelait du nom de mère et de soeur, devinrent plus assidues et plus intimes. Au besoin qu'ont d'ordinaire les femmes d'être gouvernées par un homme, se joignaient, pour la fondatrice et pour l'abbesse du couvent de Poitiers, des circonstances impérieuses qui exigeaient le concours d'une attention et d'une fermeté toutes viriles. Le monastère avait des biens considérables, qu'il fallait non seulement gérer, mais garder avec une vigilance de tous les jours contre les rapines sourdes ou violentes, et les invasions à main armée. On ne pouvait y parvenir qu'à force de diplômes royaux, de menaces d'excommunications lancées par les évêques, et de négociations perpétuelles avec les ducs, les comtes et les juges, peu empressés d'agir par devoir, mais qui faisaient beaucoup par intérêt ou par affection privée. Une pareille tâche demandait à la fois de l'adresse et de l'activité, de fréquents voyages, des visites à la cour des rois, le talent de

p265

plaire aux hommes puissants, et de traiter avec toutes sortes de personnes. Fortunatus y employa, avec autant de succès que de zèle, ce qu' il avait de connaissance du monde et de ressources dans l' esprit ; il devint le conseiller, l' agent de confiance, l' ambassadeur, l' intendant, le secrétaire de la reine et de l' abbesse. Son influence, absolue sur les affaires extérieures, ne l' était guère moins sur l' ordre intérieur et la police de la maison ; il était l' arbitre des petites querelles, le modérateur des passions rivales et des emportements féminins. Les adoucissements à la règle, les grâces, les congés, les repas d' exception s' obtenaient par son entremise et à sa demande. Il avait même, jusqu' à un certain point, la direction des consciences, et ses avis, donnés quelquefois en vers, inclinaient toujours du côté le moins rigide. Du reste, Fortunatus alliait à une grande souplesse d' esprit une assez grande facilité de moeurs.

p266

Chrétien surtout par l' imagination, comme on l' a souvent dit des italiens, son orthodoxie était irréprochable, mais, dans la pratique de la vie, ses habitudes étaient molles et sensuelles. Il s' abandonnait sans mesure aux plaisirs de la table, et, non seulement on le trouvait toujours joyeux convive, grand buveur et chanteur inspiré, dans les festins donnés par ses riches patrons, soit romains, soit barbares, mais encore, à l' imitation des moeurs de Rome impériale, il lui arrivait parfois de dîner seul à plusieurs services. Habiles comme le sont toutes les femmes à retenir et à s' attacher un ami par les faibles de son caractère, Radegonde et Agnès rivalisèrent de complaisances pour ce grossier penchant du poète, de même qu' elles caressaient en lui un défaut plus noble, celui de la vanité littéraire. Chaque jour elles envoyaient au logis de Fortunatus les prémices des repas de la maison ; et non contentes de cela, elles faisaient apprêter pour lui, avec toute la recherche possible, les mets

p267

dont la règle leur défendait l'usage. C' étaient des viandes de toute espèce, assaisonnées de mille manières, et des légumes arrosés de jus ou de miel, servis dans des plats d' argent, de jaspe et de cristal. D' autres fois on l' invitait à venir prendre son repas au monastère, et alors non seulement la chère était délicate, mais les ornements de la salle à manger respiraient une sensualité coquette. Des guirlandes de fleurs odorantes en tapissaient les murailles, et un lit de feuilles de roses couvrait la table en guise de nappe. Le vin coulait dans de belles coupes pour le convive à qui nul voeu ne l' interdisait ; il y avait comme une ombre des

p268

soupers d' Horace ou de Tibulle dans l' élégance de ce repas offert à un poète chrétien par deux recluses mortes pour le monde.

Les trois acteurs de cette scène bizarre s' adressaient l' un à l' autre des propos tendres, sur le sens desquels un païen se serit certainement mépris. Les noms de mère et de soeur, dans la bouche de l' italien, accompagnaient des mots tels que ceux-ci : *ma vie, ma lumière, délices de mon âme* ; et tout cela n' était, au fond, qu' une amitié, exaltée mais chaste, une sorte d' amour intellectuel. à l' égard de l' abbesse, qui n' avait guère plus de trente ans lorsque cette liaison commença, l' intimité parut suspecte, et devint le sujet d' insinuations malignes. La réputation du prêtre Fortunatus en souffrit ; il fut obligé de se défendre et de protester qu' il n' avait pour Agnès que les sentiments d' un frère, qu' un amour de pur esprit, qu' une affection toute céleste. Il le fit avec dignité, dans des vers où il prend le christ et la vierge à témoin de son innocence de coeur. Cet homme d' humeur gaie et légère, qui avait

p269

pour maxime de jouir du présent et de prendre toujours la vie du côté agréable, était, dans ses entretiens avec la fille des rois de Thuringe, le confident d' une souffrance intime, d' une mélancolie de souvenirs dont lui-même devait se sentir incapable. Radegonde avait atteint l' âge où les cheveux blanchissent, sans oublier aucune des

impressions de sa première enfance, et, à cinquante ans, la mémoire des jours passés dans son pays et parmi les siens lui revenait aussi fraîche et aussi douloureuse qu' au moment de sa captivité. Il lui arrivait souvent de dire : " je suis une pauvre femme enlevée ; " elle se plaisait à retracer dans leurs moindres détails les scènes de désolation, de meurtre et de violence, dont elle avait été le témoin et en partie la victime. Après tant d' années d' exil, et malgré un changement total de goûts et d' habitudes, le souvenir du foyer paernel et les vieilles affections de famille demeuraient

p270

pour elle un objet de culte et de passion ; c' était un reste, le seul qu' elle eût conservé, des moeurs et du caractère germaniques. L' image de ses parents morts ou bannis ne cessait point de lui tre présente, en dépit de ses nouveaux attachements et de la paix qu' elle s' était faite. Il y avait même quelque chose d' emporté, une ardeur presque sauvage dans ses élans d' âme vers les derniers débris de sa race, vers le fils de son oncle réfugié à Constantinople, vers des cousins nés dans l' exil et qu' elle ne connaissait que de nom. Cette femme qui, sur la terre étrangère, n' avait rien pu aimer que ce qui était à la fois empreint de christianisme et de civilisation, colorait ses regrets patriotiques d' une teinte de poésie inculte, d' une réminiscence des chants nationaux qu' elle avait jadis écoutés dans le palais de bois de ses ancêtres, ou sur les bruyères de son pays. La trace s' en retrouve çà et là, visible encore bien que certainement affaiblie, dans quelques pièces de vers où le poète italien, parlant au nom de la reine barbare, cherche à rendre telles qu' il les a reçues ses confidences mélancoliques :
" j' ai vu les femmes traînées en esclavage, les mains liées et les cheveux épars ; l' une marchait nu-pieds dans le sang de son mari, l' autre passait

p271

sur le cadavre de son frère. -chacun a eu son sujet de larmes, et moi j' ai pleuré pour tous. -j' ai pleuré mes parents morts, et il faut aussi que je pleure ceux qui sont restés en vie. -

quand mes larmes cessent de couler, quand mes
souples se taisent, mon chagrin ne se tait pas. -
lorsque le vent murmure, j' écoute s' il
m' apporte quelque nouvelle ; mais l' ombre d' aucun
de mes proches ne se présente à moi. -tout
un monde me sépare de ceux que j' aime le plus.
-en quels lieux sont-ils ? Je le demande au vent
qui siffle ; je le demande aux nuages qui passent ;
je voudrais que quelque oiseau vînt me donner
de leurs nouvelles. -ah ! Si je n' étais retenue
par la clôture sacrée de ce monastère, ils me
verraient arriver près d' eux au moment où ils
m' attendraient le moins. Je m' embarquerais par
le gros temps ; je voguerais avec joie dans la

p272

tempête. Les matelots trembleraient, et moi je
n' aurais aucune peur. Si le vaisseau se brisait, je
m' attacherais à une planche, et je continuerais
ma route ; et si je ne pouvais saisir aucun débris,
j' irais jusqu' à eux en nageant. "
telle était la vie que menait Fortunatus depuis
l' année 567, vie mêlée de religion sans tristesse, et
d' affection sans aucun trouble, de soins graves
et de loisirs remplis par d' agréables futilités. Ce
dernier et curieux exemple d' une tentative
d' alliance entre la perfection chrétienne et les
raffinements sociaux de la vieille civilisation, aurait
passé sans laisser de souvenir, si l' ami d' Agnès et
de Radeconde n' eût marqué lui-même, dans ses
oeuvres poétiques, jusqu' aux moindres phases de
la destinée qu' il s' était choisie avec un si parfait
instinct du bien-être. Là se trouve inscrite,
presque jour par jour, l' histoire de cette société
de trois personnes liées ensemble par une amitié
vive, le goût des choses élégantes, et le besoin de
conversations spirituelles et enjouées. Il y a
des vers pour tous les petits événements dont se
formait le cours de cette vie à la fois douce
et monotone, sur les

p273

peines de la séparation, les ennuis de l' absence et
la joie du retour, sur les petits présents reçus ou
donnés, sur des fleurs, sur des fruits, sur toutes
sortes de friandises, sur des corbeilles d' osier que
le poète s' amusait à tresser de ses propres mains,

pour les offrir à ses deux amies. Il y en a pour les soupers faits à trois dans le monastère et animés par de *délicieuses causeries*, et pour les repas solitaires où Fortunatus, mangeant de son mieux, regrettait de n' avoir qu' un seul plaisir, et de ne pas retrouver également le charme de ses yeux et de son oreille. Enfin il y en a pour les jours heureux ou tristes que ramenait régulièrement chaque année, tels que l' anniversaire de la naissance d' Agnès et le premier jour du carême, où Radegonde, obéissant à un voeu perpétuel, se

p274

renfermait dans sa cellule, pour y passer le temps du grand jeûne : " où se cache ma lumière ? Pourquoi se dérobe-t-elle à mes yeux ? " s' écriait alors le poète, avec un accent passionné, qu' on aurait pu croire profane ; et, quand venaient le jour de pâques et la fin de cette longue absence, mêlant des semblants de madrigal aux graves pensées de la foi chrétienne, il disait à Radegonde : " tu avais emporté ma joie ; voici qu' elle me revient avec toi ; tu me fais doublement célébrer ce jour solennel. " au bonheur d' une tranquillité unique dans ce siècle, l' émigré italien joignait celui d' une gloire qui ne l' était pas moins, et même il pouvait se faire illusion sur la durée de cette littérature expirante dont il fut le dernier et le plus frivole représentant. Les barbares l' admiraient et faisaient de leur mieux pour se plaire à ses jeux d' esprit ;

p275

ses plus minces opuscules, des billets écrits debout pendant que le porteur attendait, de simples dystiques improvisés à table, couraient de main en main, lus, copiés, appris par coeur ; ses poèmes religieux et ses pièces de vers adressées aux rois étaient un objet d' attente publique. à son arrivée en Gaule, il avait célébré en style païen les noces de Sighebert et de Brunehilde, et en style chrétien la conversion de Brunehilde arienne à la foi catholique. Le caractère guerrier de Sighebert, vainqueur des naions d' outre-Rhin, fut le premier thème de ses flatteries

poétiques ; plus tard, établi à Poitiers dans le royaume de Haribert, il fit en l' honneur de ce prince, nullement belliqueux, l' éloge du roi pacifique. Haribert étant mort en l' année 567, la situation précaire de la ville de Poitiers, tour à tour prise et reprise par les rois de Neustrie et d' Austrasie, fit longtemps garder au poète un silence prudent ; et sa langue ne se délia qu' au jour où la cité qu' il

p276

habitait lui parut définitivement tombée sous le pouvoir du roi Hilperik. Alors il composa pour ce roi, en vers élégiaques, son premier panégyrique ; c' est la pièce mentionnée plus haut et dont l' envoi au concile de Braine a donné lieu à ce long épisode.

L' occasion de la tenue du concile fut assez adroitement saisie par Fortunatus dans l' intérêt de son succès littéraire, car les évêques réunis à Braine étaient l' élite des hommes de science et des beaux esprits de la Gaule, une véritable académie. Du reste, en plaçant son oeuvre sous leur patronage, il se garda soigneusement de faire la moindre allusion au procès épineux qu' ils étaient appelés à juger. Pas un mot sur la pénible épreuve qu' allait subir Grégoire De Tours, le premier de ses confidents littéraires, son ami et son bienfaiteur. Rien, dans cette pièce de cent cinquante vers, qui touche à la circonstance, qui présente un reflet de couleur locale ou un trait de physionomie individuelle ; on n' y voit que de belles généralités de tous les temps et de tous les lieux, une réunion de prélats vénérables, un roi modèle de justice, de lumières et de courage, une reine admirable par ses vertus, sa grâce et sa bonté ; figures de fantaisie, pures abstractions aussi en dehors de

p277

la réalité présente, que l' était de l' état plitique de la Gaule la paisible retraite du monastère de Poitiers.

Après que les évêques eurent admiré, aec le sens faux et le goût complaisant des époques de décadence littéraire, les tours de force poétiques, les exagérations et les subtilités du panégyriste, il

leur fallut revenir des chimères de cet idéal factice aux impressions de la vie réelle.' ouverture du synode eut lieu, et tous les juges prirent place sur des bancs dressés autour de la salle d' audience. Comme dans le procès de Praetextatus, les vassaux et les guerriers franks se pressaient en foule aux portes de la salle, mais avec de tout autres dispositions à l' égard de l' accusé. Loin de frémir, à sa vue, d' impatience et de colère, ils ne lui témoignaient que du respect, et partageaient même en sa faveur les sympathies exaltées de la population gallo-romaine. Le roi Hilperik montrait dans sa contenance un air de gravité guindée, qui ne lui était pas habituel. Il semblait ou qu' il eût peur de rencontrer en face l' adversaire que lui-même avait

p278

provoqué, ou qu' il se sentît gêné par le scandale d' une enquêt publique sur les moeurs e la reine, à son entrée, il salua tous les membres du concile, et, ayant reçu leu bénédiction, il s' assit. Alors Berthramn, l' évêque de Bordeaux, qui passait pour être le complice des adultères de Fredegone, prit la parole comme partie plaignante ; il exposa les faits de la cause, et interpellant Grégoire, il le requit de déclarer s' il était vrai qu' il eût proféré de telles imputations contre lui et contre la reine. " en vérité, je n' ai rien dit de cela, répondit l' évêque de Tours. -mais, reprit aussitôt Berthramn avec une vivacité qui pouvait paraître suspecte, ces mauvais propos ont couru ; tu dois en savoir quelque chose ? " l' accusé répliqua d' un ton calme : " d' autres l' ont dit ; j' ai pu l' entendre, mais je ne l' ai jamais pensé. "

le léger murmure de satisfaction que ces paroles excitèrent dans l' assemblée se traduisit au dehors en trépignements et en clameurs. Malgré la

p279

présence du roi, les vassaux franks, étrangers à l' idée que se faisaient les romains de la majesté royale et de la sainteté des audiences judiciaires, intervinrent tout à coup dans le débat par des exclamations emprentes d' une rude liberté de langage ; " pourquoi impute-t-on de pareilles choses à un prêtre de Dieu ? -d' où vient que

le roi poursuit une semblable affaire ? -est-ce que l' évêque est capable de tenir des propos de cette espèce, même sur le compte d' un esclave ? -ah ! Seigneur Dieu ! Prête secours à ton serviteur. " à ces cris d' opposition, le roi se leva, mais sans colère, et comme habitué de longue main à la brutale franchise de ses leudes. élevant la voix pour que la foule du dehors entendît son apologie, il dit à l' assemblée : " l' imputation dirigée contre ma femme est un outrage pour moi ; j' ai dû le ressentir. Si vous trouvez bon qu' on produise des témoins à la charge de l' évêque, les voilà ici présents ; mais s' il vous semble que cela ne doive pas se faire, et qu' il faille s' en remettre à la bonne foi de l' évêque, dites-le, j' écouterai volontiers ce que vous aurez ordonné. "

p280

les évêques, ravis et un peu étonnés de cette modération et de cette docilité du roi Hilperik, lui permirent aussitôt de faire comparaître les témoins à charge dont il annonçait la présence ; mais il n' en put présenter qu' un seul, le sous-diacre Rikulf. Platon et Gallienus persistaient à dire q' ils n' avaient rien à déclarer. Quant à Leudaste, profitant de sa liberté et du désordre qui présidait à l' instruction de cette procédure, non seulement il n' était point venu à l' audience, mais de plus il avait eu la précaution de s' éloigner du théâtre des débats. Rikulf, audacieux jusqu' au bout, se mit en devoir de parler ; mais les membres du synode l' arrêtaient en s' écriant de toutes parts : " un clerc de rang inférieur ne peut être cru en justice contre un évêque. " la preuve testimoniale ainsi écartée, il ne restait plus qu' à s' en tenir à la parole et au serment de l' accusé ; le roi, fidèle à sa promesse, n' objecta rien pour le fond, mais il chicana sur la forme. Soit par un caprice d' imagination, soit que de vagues souvenirs de quelque vieille superstition germanique lui revinssent à

p281

l' esprit sous des formes chrétiennes, il voulut que la justification de l' évêque Grégoire fût accompagnée d' actes étranges et capables de la faire

ressembler à une orte d' épreuve magique. Il exigea que l' évêque dît la messe trois fois de suite à trois autels différents, et qu' à l' issue de chaque messe, debout sur les degrés de l' autel, il jurât qu' il n' avait point tenu les propos qu' on lui attribuait.

La célébration de la messe jointe à un serment, dans la vue de le rendre plus redoutable, avait déjà quelque chose de peu conforme aux idées et aux pratiques orthodoxes ; mais l' accumulation de plusieurs serments pour un seul et même fait était formellement contraire aux canons de l' église. Les membres du synode le reconnurent, et ils n' en furent pas moins d' avis de faire cette concession aux bizarres fantaisies du roi Grégoire lui-même consentit à enfreindre la règle qu' il avait tant de fois proclamée. Peut-être, comme accusé personnellement, se faisait-il un point d' honneur de ne reculer devant aucun genre d' épreuves ; peut-être aussi, dans cette maison où tout avait la physionomie germanique, où l' aspect des hommes était barbare, et les moeurs encore à dem païennes, ne retrouvait-il plus la même énergie, la même

p282

liberté de conscience, que dans l' enceinte des villes gauloises ou sous le toit des basiliques. Pendant que ces choses se passaient, Fredegonde, retirée à l' écart, attendait la décision des juges, affectant de paraître calme jusqu' à l' impassibilité, et méditant au fond de son coeur de cruelles représailles contre les condamnés, quels qu' ils fussent. Sa fille Rigonthe, plutôt par antipathie contre elle que par un sentiment bien sincère' affection pour l' évêque de Tours, semblait profondément émue des tribulations de cet homme qu' elle ne connaissait guère que de nom, et dont elle était d' ailleurs incapable de comprendre le mérite. Renfermée ce jour-là dans son appartement, elle jeûna et fit jeûner avec elle toutes ses femmes, jusqu' à l' heure où un serviteur, aposté à dessein, vint lui annoncer que l' évêque était déclaré innocent. Il paraît que le roi, pour donner une marque de pleine et entière confiance aux membres du concile, s' abstint de suivre en personne les épreuves qu' il avait demandées, et qu' il laissa les évêques accompagner seuls l' accusé à l' oratoire du palais de Braine, où les trois

messes furent dites et les trois serments prêtés sur trois autels. Aussitôt après, le concile rentra en séance ; Hilperik avait déjà repris sa place ; le président de l'assemblée resta debout et dit avec une gravité majestueuse : " ô roi, l' évêque a accompli toutes les choses qui lui avaient été prescrites ; son innocence est prouvée ; et maintenant qu' avons-nous à faire ? Il nous reste à te priver de la communion chrétienne, toi et Berthramn, l' accusateur d' un de ses frères. " frappé de cette sentence inattendue, le roi changea de visage, et, de l' air confus d' un écolier qui rejette sa faute sur des complices, il répondit : " mais je n' ai raconté autre chose que ce que j' avais entendu dire. - qui est-ce qui l' a dit le premier ? " répliqua le président du concile, d' un ton d' autorité plus absolu. " -c' est de Leudaste que j' ai tout appris, " dit le roi encore ému d' avoir entendu retentir à ses oreilles le terrible mot d' excommunication.

L' ordre fut donné sur-le-champ d' amener Leudaste à la barre de l' assemblée, mais on ne le trouva ni dans le palais ni aux environs ; il s' était equivé prudemment. Les évêques résolurent

de procéder contre lui par contumace et de le déclarer excommunié. Quand la délibération fut close, le président du synode se leva, et prononça l' anathème selon les formules consacrées :

" par le jugement du père, u fils et du saint-esprit, en vertu de la puissance accordée aux apôtres et aux successeurs des apôtres, de lier et de délier dans le ciel et sur la terre, tous ensemble nous décrétons que Leudaste, semeur de scandale, accusateur de la reine, faux dénonciateur d' un évêque, attendu qu' il s' est soustrait à l' audience pour échapper à son jugement, sera désormais séparé du giron de la sainte mère église et exclus de toute communion chrétienne, dans la vie présente et dans la vie à venir. Que nul chrétien ne lui dise salut et ne lui donne le baiser. Que nul prêtre ne célèbre pour lui la messe et ne lui administre la sainte communion du corps et du sang de Jésus-Christ. Que personne ne lui fasse compagnie, ne le

reçoive dans sa maison, ne traite vec lui
d' aucune

p285

affaire, ne boive, ne mange, ne converse
avec lui, à moins que ce ne soit pour l' engager
à se repentir. Qu' il soit maudit de Dieu le
père qui a créé l' homme ; qu' il soit maudit de
Dieu le fils qui a souffert pour l' homme ; qu' il
soit maudit de l' esprit saint qui se répand sur
nous au baptême ; qu' il soi maudit de tous les
saints qui depuis le commencement du monde
ont trouvé grâce devant Dieu. Qu' il soit maudit
partout où il se trouvera, à la maison ou aux
champs, sur la grande route ou dans le sentier.
Qu' il soit maudit vivant et mourant, dans la
veille et dans le sommeil, dans le travail et dans
le repos. Qu' il soit maudit dans toutes les forces
et tous les organes de son corps. Qu' il soit maudit
dans toute la charpente de ses membres, et que
du sommet de la tête à la plante des pieds il n' y
ait pas sur lui la moindre place qui reste saine.
Qu' il soit livré aux supplices éternels avec
Dathan et Abiron, et avec ceux qui ont dit au
seigneur : retir-toi de nous. Et de même que le feu
s' éteint dans l' eau, qu' ainsi sa lumière s' éteigne

p286

pour jamais, à moins qu' il ne se repente et qu' il
ne vienne donner satisfaction. " à ces derniers
mots, tous les membres de l' assemblée, qui avaient
écouté juque-là dans un silence de recueillement,
élevèrent ensemble la voix, et crièrent à
plusieurs reprises : " *amen, que cela soit, que
cela soit, qu' il soit anathème ; amen, amen.* "
cet arrêt, dont les menaces religieuses étaient
vraiment effrayantes et dont les effets civils
équivalaient pour le codamné à la mise hors de la
loi du royaume, fut notifié par une lettre circulaire
à tous ceux des évêques de Neustrie qui n' avaient
pas assisté au concile. Ensuite on passa au
jugement du sous-diacre Rikulf, convaincu de
faux témoignage par la justification de l' évêque
de Tours. La loi romaine, qui était celle de tous
les ecclésiastiques sans distinction de race,
punissait de mort l' imputation calomnieuse d' un
crime capital, tel que celui de lèse-majesté ; cette

loi

p287

fut appliquée dans toute sa rigueur, et le synode porta contre le clerc Rikulf une sentence qui l'abandonnait au bras séculier. Ce fut le dernier acte de l'assemblée ; elle se sépara aussitôt, et chacun des évêques, ayant pris congé du roi, fit ses dispositions pour retourner à son diocèse. Avant de songer à partir, Grégoire sollicita la grâce de l'homme qui l'avait poursuivi de ses impostures avec tant de perversité et d'effronterie. Hilperik était alors en veine de mansuétude, soit à cause de la joie que lui causait la fin des embarras où l'avait entraîné le soin de son honneur conjugal, soit qu'il eût à cœur d'adoucir, par des complaisances, les griefs de l'évêque de Tours. Il fit remise, sur sa prière, de la peine capitale, et ne réserva que la torture qui, selon la législation romaine, s'infligeait, non comme un supplice, mais comme un supplément d'interrogatoire. Fredegonde elle-même jugea qu'il était de sa politique de ratifier cet acte de clémence et de laisser la vie à celui qu'un jugement solennel venait de lui livrer. Mais il semble qu'en l'épargnant elle ait voulu faire sur lui l'expérience de

p288

ce qu'un homme pourrait supporter de tourments sans en mourir ; et, dans ce jeu féroce, elle ne fut que trop bien secondée par le zèle officieux des vassaux et des serviteurs du palais, qui se firent à l'envi les bourreaux du condamné. " je ne crois pas, dit le narrateur contemporain qui n'est autre ici que l'évêque de Tours, je ne crois pas qu'aucune chose inanimée, aucun métal eût pu résister à tous les coups dont fut meurtri ce pauvre malheureux. Depuis la troisième heure du jour jusqu'à la neuvième, il resta suspendu à un arbre par les mains liées derrière le dos. à la neuvième heure on le détacha, et on l'étendit sur un chevalet où il fut frappé de bâtons, de verges et de courroies mises en double, et cela, non par un ou deux hommes, mais tant qu'il en pouvait approcher de ses misérables membres, tous se mettaient à l'œuvre et frappaient. "

ses souffrances, jointes à son ressentiment contre Leudaste dont il avait été le jouet, lui firent révéler le fond encore ignoré de cette ténébreuse intrigue. Il dit qu' en accusant la reine d' adultère, ses deux complices et lui avaient eu pour but de la faire expulser du royaume avec

p289

ses deux fils, afin que le fils d' Audowere, Chlodowig, restât seul pour succéder à son père. Il ajouta que selon leurs espérances, en cas de succès, Leudaste devait être fait duc, le prêtre Rikulf évêque, et lui-même archidiacre de Tours. Ces révélations ne chargeaient point directement le jeune Chlodowig de participation au complot ; mais son intérêt s' était trouvé lié à celui des trois conjurés ; Fredegonde ne l' oublia pas, et, de ce moment, il fut marqué dans sa pensée, comme elle marquait ses ennemis mortels, pour la plus prochaine occasion.

Les nouvelles circulaient lentement dans ce siècle, à moins qu' elles ne fussent portées par des exprès ; et ainsi plusieurs semaines s' écoulèrent avant qu' on pût savoir à Tours quelle issue avait eue le procès instruit à Soissons et jugé à Braine. Durant ces jours d' incertitude ! Les citoyens ! Inquiets du sort de leur 2 v 8 que ! Souffraient en outre des d 2 sordres caus 2 s par la turbulence et la forfanterie des ennemis de Grégoire. Leur cef, le prêtre Rikulf, s' était, de son autorité privée, installé dans la maison épiscopale, et là, comme s' il eût déjà possédé le titre d' évêque, objet de sa folle ambition, il s' essayait à l' exercice de la puissance

p290

absolue, alors attachée à ce titre. Disposant en maître des propriétés de l' église métropolitaine, il dressa un inventaire de toute l' argenterie ; et, pour se faire des créatures, il se mit à distribuer de riches présents aux principaux membres du clergé, donnant à l' un des meubles précieux, à d' autres des prés ou des vignes. Quant aux clercs de rang inférieur, dont il croyait n' avoir nul besoin, il les traita d' une tout autre manière, et ne leur fit connaître que par des actes de rigueur et de violence le pouvoir qu' il s' était arrogé. à la moindre

faute, il les faisait battre à coups de bâton, ou les frappait de sa propre main, en leur disant : " reconnaissez votre maître. " il répétait à tout propos, d' un ton de vanité emphatique : " c' est moi qui, par mon esprit, ai purgé la ville de Tours de cette engeance venue d' Auvergne. " si parfois ses amis familiers lui témoignaient quelque doute sur le succès de cette usurpation, et sur la sincérité de ceux qu' attirait autour de lui ses largesses extravagantes, il disait avec un

p291

air de supériorité : " laissez-moi faire ; l' homme avisé n' est jamais pris en défaut ; on ne peut le tromper que par le parjure. " ce fanfaron, si plein de lui-même, fut tout à coup tiré de ses rêves d' ambition par l' arrivée de Grégoire, qui fit sa rentrée à Tours au milieu de la joie universelle. Contraint de rendre le palais épiscopal à son légitime possesseur, Rikulf ne vint pas saluer l' évêque, comme le firent dans cette journée non seulement les membres du clergé, mais tous les autres citoyens. D' abord il affecta des airs de mépris et une sorte de bravade silencieuse ; puis sa rancune impuissante se tourna en frénésie, il tint des propos furibonds, et n' eut plus à la bouche que des menaces de mort. Grégoire, toujours attentif à suivre les voies légales, ne se hâta point d' user de la force contre cet ennemi dangereux ; mais, procédant avec calme et sans arbitraire, il réunit en synode provincial les suffragants de la métropole de Tours. Ses lettres de convocation furent adressées individuellement aux évêques de toutes les cités de la troisième province lyonnaise, à l' exception de celles que possédaient les bretons, peuple aussi

p292

jaloux de son indépendance en religion qu' en politique, et dont l' église nationale n' avait point avec l' église des gaules de relations fixes et régulières. Les évêques d' Angers, du Mans et de Rennes prirent vivement à coeur la paix de l' église de Tours et la cause de leur métropolitain. Mais Félix, évêque de Nantes, soit par son absence du synode, soit par son attitude dans les délibérations, donna des signes non équivoques

de malveillance contre Grégoire et de partialité pour ses ennemis. C' était un homme de race gauloise et de haute naissance, qui se disait issu des anciens chefs souverains du territoire d' Aquitaine, et comptait parmi ses aïeux des préfets du prétoire, des patrices et des consuls. à cette noblesse, dont il était très-vain, il joignait des qualités rares de son temps, un esprit vif et entreprenant, le talent de parler avec éloquence et d' écrire avec facilité, et une étincelle de ce génie administratif qui avait brillé dans la Gaule sous le gouvernement romain.

p293

évêque d' une frontière incessamment menacée par les courses hostiles des bretons, et que les rois mérovingiens étaient incapables de protéger d' une manière constante, Félix avait pris sur lui de pourvoir à tout, de veiller en même temps à la sûreté et à la prospérité de son diocèse. à défaut d' armée, il opposait aux empiétements des bretons une politique vigilante et d' adroites négociations ; et, quand la sécurité était revenue autour de lui, il exécutait, avec ses seules ressources, de grands ouvrages d' utilité publique. Au milieu de cette vie d' action et de ce mouvement d' intérêts matériels, son caractère avait contracté quelque chose d' âpre et d' impérieux, fort éloigné du type moral du prêtre selon les traditions apostoliques. Il lui arriva une fois de jeter son dévolu sur un domaine que l' église de Tours possédait près de Nantes, et qui peut-être lui était nécessaire pour l' accomplissement d' une grande entreprise, celle de détourner le cours de la Loire, et de creuser au

p294

fleuve un nouveau lit, dans le double intérêt de l' agriculture et du commerce. Avec sa régularité scrupuleuse et un peu raide, Grégoire refusa de céder la moindre parcelle des propriétés de son église ; et cette contestation, s' envenimant par degrés, souleva entre les deux évêques une guerre de plume qui dut causer de grands scandales. Ils s' adressaient mutuellement, sous forme de lettres, des diatribes qu' ils avaient soin de communiquer à leurs amis, et qui circulaient

publiquement, comme de véritables pamphlets. Dans ce conflit de paroles piquantes et d'allégations injurieuses, l'évêque de Tours, plus candide, moins âcre d'humeur, et moins spirituel que son adversaire, était loin d'avoir l'avantage. Aux reproches mordants et pleins de colère dont l'accablait Félix, à cause de son refus de lui abandonner le domaine en litige, il répondait avec une bonhomie doctorale : " souviens-toi de la parole du prophète : malheur à ceux qui joignent maison à maison, et accouplent champ à champ, jusqu'à ce que la terre leur manque ; seront-ils seuls pour l'habiter ? " et quand l'irascible

p295

évêque de Nantes, laissant de côté l'objet de la controverse, essayait de jeter du ridicule et de l'odieux sur la personne et sur la famille de son antagoniste, Grégoire en trouvait, pour riposter, que des saillies du genre de celle-ci : " oh ! Si Marseille t'avait pour évêque, les navires n'y apporteraient plus d'huile ni d'autres denrées de ce genre, et seulement des cargaisons de papyrus, afin que tu eusses de quoi écrire à ton aise, pour diffamer les gens de bien. Mais la disette de papier met fin à ton verbiage... " peut-être la mésintelligence qui divisait les évêques de Tours et de Nantes avait-elle des causes plus profondes que cette dispute accidentelle. L'imputation d'orgueil démesuré que Grégoire adressait à Félix donne lieu de croire qu'il existait entre eux quelque rivalité d'aristocratie. Il semble que le descendant des anciens princes d'Aquitaine souffrait de se voir hiérarchiquement soumis à un homme de noblesse inférieure à la

p296

sienne, ou que, par un sentiment exagéré de patriotisme local, il aurait voulu que les dignités ecclésiastiques, dans les provinces de l'ouest, fussent le patrimoine exclusif des grandes familles du pays. De là vinrent probablement ses sympathies et ses intelligences avec la faction qui, à Tours, haïssait Grégoire comme étranger ; car il connaissait de longue main et il avait même favorisé les intrigues du prêtre Rikulf. Ces mauvaises dispositions du plus puissant et

du plus habile des suffragants de l' évêché de Tours n' empêchèrent point le synode provincial de s' assemblerrégulièrement et de faire justice. Rikulf, condamné comme fauteur de troubles et rebelle à son évêque, fu envoyé n réclusion dans un monastère dont le lieu n' est pas désigné. Il y avait à peine un mois qu' il était renfermé sous bonne garde, lorsque des affidés de l' évêque de Nantes s' introduisirent avec adresse auprès de l' abbé qui gouvernait le couvent. Ils employèrent toutes sortes de ruses pour le circonvenir ; et, à l' aide d faux serments, ils obtinrent de lui, sur promesse de retour, la sortie du prisonnier. Mais Rikulf, dès qu' il se vit dehors, prit la fuite, et se rendit en

p297

hâte auprès de Félix, qui l' accueillit avec empressement, bravant ainsi d' une manière outrageante l' autorité de son métropolitain. Ce fut le dernier chagrin suscité à l' évêque de Tours par cette misérable affaire, et peut-être le chagrin le plus vif ; car il lui venait d' un homme de même origine, de même rang et de même éducation que lui, d' un homme dont il ne pouvait pas dire comme de ses autres ennemis, soit de race barbare, soit bornés de sens et esclaves de leurs passions à l' égal des barbares : "*mon dieu, ils ne savent ce qu' ils font.*"

cependant Leudaste, mis hors de la loi par une sentence d' excommunication, et par un édit royal qui défendait de lui procurer ni gîte, ni pain, ni abri, menait une vie errante, pleine de périlset de traverses. Il était venu de Braine à Paris avec l' intention de se réfugier dans la basilique de saint-Pierre ; mais l' anathème, qui le déclarait exclus de l' asile ouvert à tous les proscrits, l' obligea de renoncer à ce dessein, et d' aller se confier à la fidélité et au courage de quelque ami. Pendant

p298

qu' il hésitait sur la direction qu' l devait prendre, il apprit que son fils unique venait de mourir ; cette nouvelle, à ce qu' il semble, réveilla en lui toutes les affections de famille et lui inspira une envie irrésistible de revoir ses foyers. Cachant son nom, et marchant seul dans le plus pauvre

équipage, il prit le chemin de Tours ; et, à son arrivée, il se glissa d' une manière furtive dans la maison que sa femme habitait. Quand il eut donné aux émotions paternelles des instants que la mobilité d son caractère et ses inquiétudes présentes durent rendre forts courts, il s' empressa de mettre en sûreté l' argent et les objets précieux qu' il avait accumulés par ses pillages administratifs.

Il entretenait dans le pays de Bourges avec quelques personnes d' origine germanique des relations d' hospitalité mutuelle, relations qui, elon les moeurs barbares, imposaient des devoirs tellement sacrés que ni les défenses de la loi, ni même les menaces de la religion, ne pouvaient prévaloir contre eux. Ce fut à la garde de ses hôtes qu' il résolut de remettre, jusqu' à des jours meilleurs, tout ce qu' il possédait de richesses ; et il eut le temps d' en expédier la plus grande partie avant

p299

que l' édit de proscription lancé contre lui fût promulgué à Tours. Mais ces moments de répit ne furent pas de longue durée ; les messagers royaux apportèrent le décret fatal, escortés d' une troupe de gens armés qui, sur des indices recueillis d' étape en étape, suivaient la trace du proscrit. La maison de Leudaste fut envahie par eux ; il eut le bonheur de s' échapper ; mais sa femme, moins heureuse que lui, fut prise et conduite à Soissons ; puis, sur un ordre du roi, exilée dans le pays voisin de Tournai.

Le fugitif, prenant le même chemin qu' avaient suivi les chariots qui voituraient son trésor, se dirigea vers la ville de Bourges et entra sur les terres du roi Gonthramn, où les gens de Hilperik n' osèrent le poursuivre. Il arriva chez ses hôtes en même temps que ses bagages, dont l' aspect et le volume tentèrent, malheureusement pour lui, la cupidité des habitants du lieu. Trouvant que le bien d' un homme étranger au pays était de bonne prise, ils s' ameutèrent pour s' en emparer ; et le juge du canton se mit à leur tête, afin d' avoir part au butin. Leudaste n' avait avec lui aucune force

p300

capable de repousser une pareille attaque ; et, si ses

hôtes essayèrent de l' y aider, leur résistance fut inutile. Tout fut pillé par les agresseurs, qui enlevèrent les sacs de monnaie, la vaisselle d' or et d' argent, les meubles et les habits, ne laissant au dépouillé que ce qu' il avait sur le corps, et menaçant de le tuer s' il ne s' éloignait au plus vite. Obligé de fuir de nouveau, Leudaste retourna sur ses pas, et prit audacieusement la route de Tours ; le dénuement où il se voyait réduit venait de lui inspirer une résolution désespérée.

Dès qu' il eut gagné la frontière du royaume de Hilperik et celle de son ancien gouvernement, il annonça, dans le premier village, qu' il y avait un bon coup à faire, à une journée de marche, sur les terres du roi Gonthramn, et que tout homme d' exécution qui voudrait courir cette aventure, serait généreusement récompensé. De jeunes paysans, et des vagabonds de tout état qui, alors, ne manquaient guère sur les routes, se rassemblèrent à cette nouvelle, et se mirent à suivre l' ex-comte de Tours, sans trop lui demander où il les menait. Leudaste prit ses mesures pour arriver rapidement

p301

au lieu qu' habitaient ses spoliateurs, et pour fondre à l' improviste sur la maison où il avait vu emmagasiner le produit du pillage. Cette manoeuvre hardie eut un plein succès, les tourangeaux attaquèrent bravement, tuèrent un homme, en blessèrent plusieurs, et reprirent une portion considérable du butin, que les gens du Berri ne s' étaient pas encore partagé.

Fier de son coup de main et des protestations de dévouement qu' il recueillit après avoir fait ses largesses, Leudaste se crut désormais puissant contre quelque ennemi que ce fût, et revenant à ses allures présomptueuses, il demeura dans le voisinage de Tours, sans prendre aucun soin de dissimuler sa présence. Sur les bruits qui s' en répandirent, le duc Bérulf envoya ses officiers avec une troupe de gens bien armés pour s' emparer du proscrit. Peu s' en fallut que Leudaste ne tombât entre leurs mains ; au moment d' être arrêté, il parvint encore à s' enfuir, mais ce fut en abandonnant tout ce qui lui restait d' argent et de meubles. Pendant que les débris de sa fortune étaient inventoriés comme dévolus au fisc, et dirigés vers Soissons, lui-même, suivant la route opposée,

tâchait d' arriver à Poitiers pour se réfugier, en désespoir de cause, dans la basilique de saint-Hilaire.

Il semble que le voisinage du monastère de Radegonde, et que le caractère même de cette femme si douce et si vénérée, aient répandu alors sur l' église de Poitiers un esprit d' indulgence qui la distinguait entre toutes les autres. C' est du moins la seule explication possible de l' accueil charitable qu' un homme à la fois proscrit et excommunié trouva au sein de cette église, après avoir vu se fermer devant lui l' asile de saint Martin de Tours et les basiliques de Paris. La joie d' être à la fin en pleine sûreté fut grande pour Leudaste, mais elle passa vite ; et bientôt il n' éprouva plus qu' un sentiment insupportable pour sa vanité, l' humiliation d' être l' un des plus pauvres parmi ceux qui partageaient avec lui l' asile de saint-Hilaire. Pour s' y dérober, et pour satisfaire des goûts invétérés de sensualité et de débauche, il organisa en bande de voleurs les plus scélérats et les plus déterminés d' entre ses compagnons de refuge. Lorsque la police de la ville devenait moins forte ou moins vigilante, l' ex-comte de Tours, averti par des espions, sortait de la basilique

de saint-Hilaire, à la tête de sa troupe, et, courant à quelque maison qu' on lui avait signalée comme riche, il y enlevait par effraction l' argent et la vaisselle de prix, ou rançonnait à merci le propriétaire épouvanté. Chargés de butin, les bandits rentraient aussitôt dans l' enceinte de la basilique, où ils faisaient leur partage ; puis, mangeaient et buvaient ensemble, se querellaient ou jouaient aux dés.

Souvent le saint asile devenait le théâtre de désordres encore plus honteux ; Leudaste y attirait des femmes de mauvaise vie, dont quelques unes, mariées, furent surprises avec lui en adultère sous les portiques du parvis. Soit qu' au bruit de ces scandales, un ordre parti de la cour de Soissons eût prescrit l' exécution rigoureuse de la sentence portée à Braine, soit que Radegonde elle-même, outrée de tant de profanations, eût demandé l' éloignement de Leudaste, il fut chassé de l' asile de saint-Hilaire, comme indigne de toute pitié.

Ne sachant où reposer sa tête, il s' adressa encore une fois à ses hôtes du Berri. Malgré les obstacles

p304

suscités autour d' eux par des événements récents, leur amitié fut ingénieuse à lui assurer une retraite, qu' il abandonna de lui-même après quelque temps, poussé par son humeur pétulante et ses fantaisies désordonnées. Il reprit la vie de courses et d' aventures qui devait le mener à sa perte ; mais, eût-il été doué de prudence et d' esprit de conduite, il n' y avait plus de salut pour lui ; sur sa tête pesait une fatalité inévitable, la vengeance de Fredegonde qui pouvait quelquefois attendre, mais qui n' oubliait jamais.

SIXIEME RECIT T 2

p305

(580-583.)

apr 7 s l 4 heureuse issue de l 4 accusation intent 2 e contre lui ! L 42 v 8 que de Tours avait repris le cours, un moment troublé, de ses occupations à la fois religieuses et politiques. Non seulement les affaires de son diocèse et le soin du gouvernement municipal exigeaient de sa part une vigilance de tous les jours ; mais encore des intérêts plus généraux, ceux de l' église gallicane, et ceux de la paix nationale sans cesse rompe entre les rois franks, lui donnaient beaucoup de soucis. Seul, ou en compagnie d' autres évêques, il faisait de fréquents voyages aux diverses résidences qu' habitait successivement la cour de Neustrie ; et dans ce palais de Braine, où il avait compar comme accusé de lèse-majesté, il ne se voyait plus entouré que

p306

d' honneurs et de prévenances. Le roi Hilperik, pour fêter dignement un pareil hôte, s' étudiait à prendre tous les dehors de la politesse romaine, et à donner des preuves de savoir et de bon goût. Il faisait même à l' évêque des lectures confidentielles

de morceaux de sa composition, lui demandant conseil et étalant devant lui, avec une sorte de vanité naïve, ses moindres exercices littéraires. Ces grossiers essais, fruits d'un caprice d'imitation louable, mais sans portée parce qu'il était sans suite, effleuraient tous les genres d'études, grammaire, poésie, beaux-arts, jurisprudence, théologie ; et, dans ses élans d'amour pour la civilisation, le roi barbare passait d'un objet à l'autre avec la pétulance d'esprit d'un écolier inexpérimenté. Le dernier des poètes latins, Fortunatus, avait célébré cette fantaisie royale, comme un grand sujet d'espérance pour les amis de plus en plus découragés de l'ancienne culture intellectuelle, mais l'évêque Grégoire, plus morose

p307

d'humeur, et moins ébloui par les prestiges de la puissance, ne partageait point de telles illusions. Quelles que fussent sa contenance et ses paroles en recevant les confidences d'auteur du petit-fils de Chlodowig, il n'éprouvait au fond qu'un mépris amer pour l'écrivain qu'il lui fallait flatter comme roi. Il ne voyait, dans les poèmes chrétiens composés par Hilperik sur le modèle de ceux du prêtre Sédulius, qu'un fatras de vers informes, *perclus de tous leurs pieds*, et où, faut des premières notions de la prosodie, les syllabes longues étaient mises pour des brèves, et les brèves pour des longues. Quant aux opuscules moins ambitieux, tels que des hymnes ou des parties de messe, Grégoire les tenait pour *inadmissibles*, et, parmi les tâtonnements maladroits de cette rude intelligence faisant effort de tous côtés, pour se débrouiller elle-même il ne distinguait pas assez ce qu'il pouvait y avoir de tentatives sérieuses et d'intentions respectables.

Guidé par un éclair de vrai bon sens, Hilperik avait songé à rendre possible en lettres latines,

p308

l'écriture des sons de la langue germanique ; dans ce but, il imagina d'ajouter à l'alphabet quatre caractères de son invention, parmi lesquels il y en avait un affecté à la prononciation qu'on a

depuis rendue par le double w. les noms propres d'origine tudesque devaient ainsi recevoir, dans les textes écrits en latin, une orthographe exacte et fixe. Mais ni ce résultat cherché plus tard à grand' peine, ni les mesures prises dès lors pour l'obtenir, ne paraissent avoir trouvé grâce aux yeux de l'évêque trop difficile, ou trop prévenu. Il ne fit guère que sourire de pitié en voyant un potentat de race barbare montrer la prétention de rectifier l'alphabet romain et ordonner, par des lettres adressées aux comtesdes villes et aux sénats municipaux, que, dans toutes les écoles publiques, les livres employés à l'enseignement fussent grattés à la pierre ponce et récrits selon le nouveausystème.

Une fois, le roi Hilperik, ayant pris à part l'évêque de Tours comme pour une affaire de la plus grande importance, fit lire devant lui, par l'un de ses secrétaires, un petit traité qu'il venait

p309

d'écrire sur de hautes questions théologiques. La principale thèse soutenue dans ce livre singulièrement téméraire était : que la sainte trinité ne devait point être désignée par la distinction des personnes, et qu'il fallait ne lui donner qu'un nom, celui de Dieu ; que c'était une chose indigne que Dieu reçût la qualification de personne comme un homme de chair et d'os ; que celui qui est le père est le même que le fils, et le être que le saint-esprit ; et que celui qui est l'esprit-saint, est le même que le père, et le même que le fils ; que c'est ainsi qu'il apparut aux patriarches et aux prophètes, et qu'il fut annoncé par la loi. Aux premiers mots de ce nouveau symbole de foi, Grégoire fut saisi intérieurement d'une violente agitation, car il reconnut avec horreur l'hérésie de Sabellius, la plus dangereuse de toutes après celle d'Arius, parce que, comme cette dernière, elle semblait s'appuyer sur une base rationnelle. Soit que le roi eût puisé dans ses lectures la doctrine qu'il renouvelait, soit qu'il yût arrivé de lui-même par abus de raisonnement, il était alors ussi convaincu de tenir la vérité du dogme chrétien,

p310

que glorieux de l' avoir savamment exposée.
Les signes de répugnance, de plus en plus visibles,
qui échappaient à l' évêque le surprirent et
l' irritèrent au dernier point. Mêlant à la vanité du
logicien qui croit avoir pleinement raison le
despotisme du maître qui ne souffre pas qu' on lui
résiste, il prit le premier la parole, et dit d' un
ton brusque : " je veux que vous croyiez cela, toi et
les autres docteurs de l' église. "
à cette déclaration impérieuse, Grégoire,
rappelant en lui-même son calme et sa gravité
habituelle, répondit : " très-pieux roi, il convient
que tu abandonnes cette erreur, et que tu suives la
doctrine que nous ont laissée les apôtres, et
après eux les pères de l' église, qu' Hilaire, évêque
de Poitiers, et Eusèbe, évêque de Verceil, ont
enseignée, et que toi-même tu as confessée au
baptême. " -" mais, répliqua Hilperik avec
une mauvaise hueur qui allait toujours
croissant, il est manifeste qu' Hilaire et Eusèbe
ont été, sur ce point, fortement opposés l' un à
l' autre. " l' objection était embarrassante, et
Grégoire sentit qu' il venait de se placer lui-même
sur

p311

un mauvais terrain. Pour éluder la difficulté d' une
réponse directe, il reprit en ces termes : " tu dois
prendre garde de proférer des paroles qui
offensent Dieu ou ses saints ; " et, passant à une
exposition de la croyance orthodoxe, telle qu' il
aurait pu la prononcer du haut de la chaire, il
ajouta : " sache qu' à les considérer dans leurs
personnes, autre est le père, autre le fils, autre
le saint-esprit. Ce n' est point le père qui s' est fait
chair, non plus que le saint-esprit, c' est le fils,
afin que, pour la rédemption des hommes, celui
qui était fils de Dieu devînt aussi fils d' une
vierge. Ce n' est point le père qui a souffert la
passion, ce n' est pas l' esprit-saint ; c' est le fils,
afin que celui qui s' était fait chair en ce monde
fût offert en sacrifice pour le monde. Quant aux
personnes dont tu parles, ce n' est point
corporellement, mais spirituellement, qu' elles
doivent s' entendre, et ainsi, bien qu' en réalité elles
soient au nombre de trois, il n' y a en elles
qu' une seule gloire, une seule éternité, une seule
puissance. "
cette espèce d' instruction pastorale fut
interrompue

p312

par le roi qui, ne voulant plus rien écouter, s'écria avec emportement : " je ferai lire cela à de plus savants que toi, et ils seront de mon avis. " Grégoire fut piqué d' propos, et, s'animant de son côté jusqu' à l' oubli de la circonspection, il repartit : " il n' y aura pas un homme de savoir et de sens, il n' y aura qu' un fou qui veuille jamais admettre ce que tu proposes. " l' on ne peut dire ce qui se passa alors dans l' âme de Hilperik ; il quitta l' évêque sans prononcer une parole, mais un frémissement de colère fit voir que le roi lettré et théologien n' avait rien perdu de la violence d' humeur de ses ancêtres. Quelques jours après, il fit l' essai de son livre sur Salvius, évêque d' Alby, et cete seconde tentative n' ayant pas mieux réussi que la première, il se découragea aussitôt, et abandonna ses opinions sur la nature divine, avec autant de facilité qu' il avait d' abord mis d' obstination à les soutenir. Il ne restait plus aucun vestige de cette grave

p313

dissidence, lorsqu' en l' année 581, le roi Hilperik choisit pour habitation d' été le domaine de Nogent, sur les bords de a Marne, près de son confluent avec la Seine. L' évêque de Tours, parfaitement réconcilié, vint saluer le roi à sa nouvelle demeure, et, pendantqu' il y séjournait, un grand événement fit diversion à la monotonie habituelle de la vie intérieure du palais. Ce fut le retour d' une ambassade envoyée à Constantinople pour féliciter l' empereur Tibère, successeur de Justin-le-jeune, de son avènement au trône. Les ambassadeurs chargés des présents du nouvel empereur pour le roi Hilperik, étaient revenus en Gaule par mer ; mais au lieu de débarquer à Marseille, ville que se disputaient alors le roi Gonthramn et les tuteurs du jeune roi Hildebert, ils avaient préféré, comme plus sûr pour eux, un port étranger, celui d' Agde qui appartenait au royaume des goths. Assailli par une tempête en vue de la côte de Sepimanie, leur navire échoua sur des brisants, et, tadis qu' eux-mêmes se sauvaient à la nage, toute la cargaison fut pillée par les habitants du pays. Heureusement l' officier qui gouvernait la ville

p314

d' Agde au nom du roi des goths, crut qu' il était de son devoir ou de sa politique d' intervenir, et il fit rendre aux franks, sinon tout leur bagage, au moins la plus grande partie des riches présents destinés à leur roi. Ils arrivèrent ainsi au palais de Nogent, à la grande joie de Hilperik, qui s' empressa de faire étaler, devant ses leudes et ses hôtes, tout ce qui venait de lui être remis de la part de l' empereur, en étoffes précieuses, en vaisselle d' or et en ornements de toute espèce. Parmi un grand nombre d' objets curieux ou magnifiques, ce que l' évêque de Tours considéra avec le plus d' attention, peut-être parce qu' il se plaisait à y voir un symbole de la souveraineté civilisée, ce furent de grônds médaillons d' or portant sur une face, la tête de l' empereur avec cette légende : *Tibère Constantin toujours auguste*, et sur l' autre, un char à quatre chevaux monté par une figure ailée avec ces mots : *gloire des romains*. chaque pièce était du poids d' une livre, et elles avaient été frappées en mémoire des commencements du nouveau règne. En présence

p315

de ces splendides produits des arts de l' empire, et de ces signes de la grandeur impériale, le roi de Neustrie, comme s' il eût craint pour lui-même quelque fâcheuse comparaison, se piqua de montrer des preuves de sa propre magnificence. Il fit apporter, et placer à côté des présents que contemplaient ses leudes, les uns avec un étonnement naïf, les autres avec des regards de convoitise, un énorme bassin d' or, décoré de pierreries, qui venait d' être fabriqué par son ordre. Ce bassin, destiné à figurer sur la table royale dans les grandes solennités, ne pesait pas moins de cinquante livres. à sa vue, tous les assistants se récrièrent d' admiration sur le prix de la matière et sur la beauté du travail. Le roi goûta quelque temps en silence le plaisir que lui causaient ce éloges, puis il dit avec une expression de contentement et d' orgueil : " j' ai fait cela pour donner de' éclat et du renom à la nation des franks, et si Dieu me prête vie, je ferai encore beaucoup de choses. "

le conseiller et l' agent de Hilpeik dans ses

p316

projets de luxe royal et dans ses achats d' objets précieux, était un juif de Paris nommé Priscus. Cet homme, que le roi aimait beaucoup, qu' il mandait souvent auprès de lui et avec qui même il descendait jusqu' à une sorte de familiarité, se trouvait alors à Nogent. Après avoir donné quelque temps à la surveillance des travaux et au recensement des produits agricoles dans son grand domaine sur la Marne, hilperik eut la fantaisie d' aller s' établir à Paris, soit dans l' ancien palais impérial, dont les débris subsistent encore, soit dans un autre palais moins vaste, bâti au dedans des murs de la cité, à la pointe occidentale de l' île. Le jour du départ, au moment où le roi donnait l' ordre d' atteler les chariots de bagage dont il devait suivre la file à cheval avec ses leudes, l' évêque Grégoire vint prendre congé de lui, et, pendant que l' évêque faisait ses adieux, le juif Priscus arriva pour faire aussi les siens. Hilperik qui, ce jour-là, était en veine de bonhomie, prit en badinant le juif par les cheveux, et, le tirant doucement pour lui faire incliner la tête, il dit à Grégoire :

p317

" viens, prêtre de Dieu, et impose-lui les mains. "

comme Priscus se défendait et reculait avec effroi devant une bénédiction qui, selon sa croyance, l' eût rendu coupable de sacrilège, le roi lui dit : " oh ! Esprit dur, race toujours incrédule qui ne comprend pas le fils de Dieu que lui a promis la voix de ses prophètes, qui ne comprend pas les mystères de l' église figurés dans ses sacrifices ! " en proférant cette exclamation, Hilperik lâcha les cheveux du juif et le laissa libre ; aussitôt celui-ci, revenu de sa frayeur, et rendant attaque pour attaque, répondit : " Dieu ne se marie pas, il n' en a aucun besoin, il ne lui naît point de progéniture, et il ne souffre point de compagnon de sa puissance, lui qui a dit par la bouche de Moïse : *voyez, voyez, je suis le seigneur, et il n' y a pas d' autre Dieu que moi ! c' est moi qui fais mourir et qui fais vivre, moi qui frappe et qui guéris.* "

loin de se sentir indigné d' une telle hardiesse de paroles, le roi Hilperik fut charmé que ce qui d' abord n' avait été qu' un jeu lui fournît l' occasion

de faire briller, dans une controverse en règle, sa science théologique, pure, cette fois, de tout reproche d' hérésie. Prenant l' air grave et le ton reposé d' un docteur ecclésiastique instruisant des catéchumènes, il répliqua : " Dieu a engendré spirituellement de toute éternité un fils qui n' est pas plus jeune d' âge que lui, ni moindre en puissance, et dont lui-même a dit : *je vous ai engendré de mon sein avant l' étoile du jour.* ce ils né avant tous les siècles, il l' a envoyé, dans les siècles derniers, au monde, pour le guérir selon ce que dit ton prophète : *il envoya son verbe et il l' s guérit.* et quand tu prétends qu' il n' engendre pas, écoute ce que dit ton prophète parlant au nom du seigneur : *moi qui fais enfanter les autres, est-ce que je n' enfanterai pas aussi ?* or, il entend cela du peuple qui devait renaître en lui par la foi. " le juif, de plus en plus enhardi par la discussion, repartit : " est-il possible que Dieu ait été fait homme, qu' il soit né d' une femme, qu' il ait subi la peine des verges et qu' il ait té condamné à mort ? "

cette objection, qui s' adressait à ce que le raisonnement humain a de plus élémentaire, et pour ainsi dire de plus grossier, toucha l' esprit du roi par l' un de ses côtés faibles ; il parut étonné, et, ne trouvant rien à répondre, il demeura silencieux. C'était pour l' évêque de Tours le moment d' intervenir : " si le fils de Dieu, dit-il à Priscus, si Dieu lui-même s' est fait homme, c' est à cause de nous, et nullement par une nécessité qui lui fût propre ; car il ne pouvait racheter l' homme des chaînes du péché et de la servitude du diable, qu' en se revêtant de l' humanité. Je ne prendrai pas mes témoignages des évangiles et des apôtres auxquels tu ne crois pas, mais de tes livres mêmes, afin de te percer de ta propre épée, comme on dit qu' autrefois David tua Goliath. Apprends donc d' un de tes prophètes que Dieu devait se faire homme ; *Dieu est homme, dit-il, et qui ne le connaît pas ?* et ailleurs : *c' est lui qui est notre Dieu, et*

il n' y en a pas d' autre que lui ; c' est lui qui a trouvé toutes les voies de la science, et qui l' a donnée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé ; après cela il a été vu sur la terre

p320

*et il a vécu avec les hommes. sur ce qu' il est né d' une vierge, écoute pareillement ton prophète lorsqu' il dit : **voii qu' une vierge concevra et qu' ele enfantera un fils à qui l' on donnera le nom d' Emmanuel, c' est-à-dire Dieu avec nous.** et sur ce qu' il devait être battu de verges, percé de clous et soumis à d' autres peines ignominieuses, un autre prophète a dit : **ils ont percé ms mains et mes pieds, et ils se sont partagé mes vêtements.** et encore : **ils m' ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m' ont abreuvé de vinaigre.** "*

" -mais, répliqua le jui, qu' est-ce qui obligeait Dieu à souffrir de pareilles choses ? " l' évêque put voir à cette demande qu' il avait été peu compris, et peu-être mal écouté ; cependant il reprit, sans témoigner aucune impatience : " je te l' ai déjà dit ; Dieu créa l' homme innocent, mais, circonvenu par les ruses du serpent, l' homme prévariqua contre l' ordre de Dieu, et, pour cette faute, expulsé du séjour du paradis, il fut assujetti aux labeurs de ce monde. C' est

p321

par la mort du christ, fils unique de Dieu, qu' il a été réconcilié avec le père. "

" -mais, répliqua encore le juif, est-ce que Dieu ne pouvait pas envoyer des prophètes ou des apôtres pour ramener l' homme dans la voie du salut, sans que lui-même s' humiliât jusqu' à être fait chair ? " l' évêque, toujours calme et grave, répondit : " le gere humain n' a cessé de pécher dès le commencement : ni l' inondation du déluge, ni l' incendie de Sodome, ni les plaies de l' égypte, ni le miracle qui a ouert les eaux de la mer Rouge et celles du Jourdain, rien de tout cela n' a pu l' effrayer. Il a toujours résisté à la loi de Dieu, il n' a point cru les prophètes, et non seulement il n' a point cru, mais il a mis à mort ceux qui venaient lui prêcher la pénitence. Ainsi donc, si Dieu lui-même n' était descendu

pour le racheter, nul autre n' eût pu accomplir l' oeuvre de cette rédemption. Nous avons été régénérés par sa naissance, lavés par son baptême, guéris par ses blessures, relevés par sa résurrection, glorifiés par son ascension, et pour

p322

nous faire entendre qu' il devait venir apportant le remède à nos maux, un de tes prophètes a dit : *nos sommes redevenus sains par ses meurtrissures. et ailleurs : il portera nos péchés, et il priera pour les violateurs de la loi. et encore : il sera mené à la mort comme une brebis qu' on va égorger ; il demeurera en silence sans ouvrir la bouche, comm l' agneau est muet devant celui qui le tond ; il est mort dans les douleurs, condamné par jugement. Qui racontera sa génération ? Son nom est le seigneur des armées. Jacob lui-même, de qui tu te vantes d' être issu, bénissant son fils Juda, lui dit comme s' il eût parlé au christ, fils de Dieu : les enfants de votre père vous adoreront. Juda est un jeune lion ; vous vous êtes levé, mon fils, pour aller à la proie, et vous vous êtes couché pour dormir comme un lion ; qui osera le réveiller ? ... "* ces discours, logiquement peu suivis, mais empreints, dans lur désordre, d' un certain caractère de grandeur, ne produisrent aucun effet sur l' esprit du juif Priscus ; il cessa de soutenir la dispute, mais sans se montrer aucunement ébranlé

p323

dans sa croyance. Quand le roi vit qu' il se taisait de l' air d' un homme qui ne veut rien céder, il se tourna vers l' évêque de Tours et dit : " saint prêtre, que ce malheureux se passe de ta bénédiction, moi je tedirai ce que Jacob disait à l' ange avec lequel il s' entretenait : *je ne vous laisserai point aller que vous ne m' ayez béni. "* après ces paroles, qui ne manquaient ni de grâce ni de dignité, Hilperik demanda de l' eau pour que l' évêque et luise lavassent les mains ; et lorsque tous deux se furent lavés, Grégoire, posant sa main droite sur la tête du roi, prononça la bénédiction au nom du père, du fils et du saint-esprit.

Il y avait là, sur une table, du pain, du vin, et probablement aussi différents mets destinés à être offerts aux personnes de marque qui venaient faire au roi leurs salutations de départ. Suivant les règles de la politesse franke, Hilperik invita l'évêque de Tours à ne pas se séparer de lui sans avoir pris uelque chose à sa table. L'évêque prit

p324

un morceau de pain, fit dessus le signe de la croix, puis, l'ayant rompu en deux parts, il en garda une, et présenta l'autre au roi, qui mangea debout avec lui. Ensuite, tous les deux s'étant versé un peu de vin, ils burent ensemble, en se disant aieu. L'évêque se disposa à reprendre la route de son diocèse ; le roi monta à cheval au milieu de ses leudes et de ses gens de service, escortant, avec eux, le chariot couvert qui portait la reine et sa fille Rigonthe. C'était à ces deux personnes que se trouvait alors réduite la famille royale de Neustrie, naguère si nombreuse. Les deux fils de Hilperik et de Fredegonde étaient morts l'année précédente, emportés par une épidémie ; le dernier des fils d'Audowere avait péri presque en même temps par une catastrophe sanglante, dont les sombres détails feront le sujet du prochain récit.

Cette scène de controverse religieuse, si bizarrement provoquée par un trait de badinage, avait, à ce qu'il semble, laissé une forte impression dans l'esprit du roi Hilperik. Durant son séjour à Paris, il ne put s'empêcher de réfléchir profondément à l'impossibilité de convaincre les juifs et de les

p325

attirer dans le sein de l'église en raisonnant avec eux. Ces réflexions continuèrent même de le préoccuper au milieu de grands embarras politiques, et des soins de la guerre de conquête qu'il poursuivait sur sa frontière du midi ; elles eurent pour résultat, en l'année 582, une préception royale qui ordonnait que tous les juifs domiciliés à Paris fussent baptisés. Ce décret, adressé, dans le style ordinaire, au comte ou juge de la ville, se terminait par une formule de l'invention du roi, formule vraiment barbare, qu'il avait coutume d'employer, tantôt comme une sorte

d' épouvantail, tantôt avec l' intention sérieuse de s' y conformer à la lettre : *" si quelqu' un méprise notre ordonnance, qu' on le châtie en lui crevant les yeux. "*

frappés de terreur, les juifs obéirent et allèrent à l' église recevoir l' instruction chrétienne. Le roi se fit une gloire puérile d' assister, en grande pompe, aux cérémonies de leur baptême, et même de tenir sur les fonts plusieurs de ces convertis par force. Un homme, pourtant, osa lui

p326

résister et refuser de faire abjuration ; ce fut ce même Priscus, dont la défense logique avait été si opiniâtre. Hilperik se montra patient ; il tenta de nouveau sur l' esprit du raisonneur qui lui avait tenu tête les moyens de persuasion ; mais, après une conférence inutile, irrité de voir, pour la seconde fois, son éloquence n' défaut, il s' écria : " s' il ne veut pas croire de bon gré, je le ferai bien croire malgré lui. " le juif Priscus, jeté alors en prison, ne perdit pas courage ; profitant avec adresse de l' intime connaissance qu' il avait du caractère du roi, il le prit par son faible, et lui fit offrir de riches présents, à condition d' obtenir en échange un peu de répit. Son fils, disait-il, devait prochainement épouser une juive de Marseille, il ne lui fallait que le temps de conclure ce mariage, après quoi il se soumettrait comme les autres, et changerait de religion. Que le prétexte fût vrai et la promesse sincère, Hiperik s' en inquiéta peu, et l' appât de l' or calmant tout à coup sa manie de prosélytisme, il fit mettre son

p327

marchand juif en liberté. Ainsi Priscus demeura seul pur d' apostasie et calme de conscience parmi ses coreligionnaires, qui, agités en sens divers par le remords et par la crainte, s' assemblaient secrètement pour célébrer le jour du sabbat, et, le lendemain, assistaient comme chrétiens aux offices de l' église.

Parmi ceux des nouveaux convertis que le roi Hilperik avait honorés de la faveur de sa paternité spirituelle, se trouvait un certain Phatir, originaire du royaume des burgondes, et récemment établi à Paris. Cet homme, d' un caractère

sombre, n' eut pas plus tôt abjuré la foi de ses ancêtres, qu' il en conçut un profond regret ; le sentiment de l' opprobre où il se voyait tombé lui devint bientôt insupportable. L' amertume de ses pensées se tourna en jalousie violente contre Priscus, qui, plus heureux que lui, pouvait marcher la tête haute, exempt de la honte et du tourment qui rongent le coeur d' un apostat. Cete haine, nourrie sourdement, s' accrut jusqu' à la frénésie, et Phatir résolut d' assassiner celui dont il enviait le bonheur. Chaque jour de sabbat, Priscus

p328

allait accomplir en secret les rites du culte judaïque, dans une maison écartée au sud de la ville, sur l' une des deux vies romaines qui partaient du même point, à peu de distance du petit pont. Phatir forma le projet de l' attendre au passage, et, menant avec lui ses esclaves armés de poignards et d' épées, il se posta en embuscade sur une place qui était le parvis de la basilique de saint-Julien. Le malheureux Priscus, ne se doutant de rien, suivit sa route ordinaire ; selon l' usage des juifs qui se rendaient au temple, il n' avait sur lui aucune espèce d' armes, et portait noué autour de son corps, en guise de ceinture, le voile dont il devait se couvrir la tête durant la prière et le chant des psaumes. Quelquesuns de ses amis l' accompagnaient, mais ils étaient, comme lui, sans moyens de défense. Dès qu' Phatir les vit à sa portée, il tomba sur eux, l' épée à la main, suivi de ses esclaves qui, animés de la fureur de leur maître, frappèrent sans distinction de personnes, et firent un même carnage du juif Priscus et de ses amis. Les meurtriers, gagnant aussitôt l' asile le plus sûr et le plus proche, se réfugièrent ensemble dans la basilique de saint-Julien.

p329

Soit que Priscus jouît parmi les habitants de Paris d' une grande considération, soit que la vue des cadavres gisant sur le pavé eût suffi pour soulever l' indignation publique, le peuple s' ameuta sur le lieu où ces meurtres venaient d' être commis, et une foule considérable, poussant des cris de mort contre les assassins, cerna de tous côtés la

basilique. L'alarme fut telle parmi les clercs, gardiens de l'église, qu'ils envoyèrent en grande hâte au palais du roi, demander protection et des ordres sur ce qu'ils devaient faire. Hilperik fit répondre qu'il voulait que son filleul Phatir eût la vie sauve, mais que les esclaves devaient tous être mis hors de l'asile et punis de mort. Ceux-ci, fidèles jusqu'au bout au maître qu'ils avaient servi dans le mal comme dans le bien, le virent, sans murmurer, s'évader seul par le secours des clercs, et ils se préparèrent à mourir. Pour échapper aux souffrances dont les menaçait la colère du peuple, et à la torture qui, judiciairement, devait précéder leur supplice, ils résolurent, d'un accord unanime, que l'un d'entre eux tuerait les autres, puis se tuerait lui-même de son épée, et ils nommèrent par acclamation celui qui devait faire l'office de bourreau.

p330

L'esclave exécuteur de la volonté commune frappa ses compagnons l'un après l'autre, mais, quand il se vit seul debout, il hésita à tourner le fer contre sa poitrine. Un vague espoir d'évasion, ou la pensée de vendre au moins chèrement sa vie, le poussa à s'élancer hors de la basilique, au milieu du peuple ameuté. Brandissant son épée d'où le sang dégouttait, il tenta de se faire jour à travers la foule ; mais, après quelques moments de lutte, il fut écrasé par le nombre, et périt cruellement mutilé. Phatir sollicita du roi, pour sa propre sûreté, la permission de retourner dans le pays d'où il était venu ; il partit pour le royaume de Gonthramn, mais les parents de Priscus se mirent en route sur ses traces, l'atteignirent, et, par sa mort, vengèrent celle de leur parent. Pendant que ces choses se passaient à Paris, vers la fin de l'année 582, un événement inattendu mit en rumeur la ville de Tours, assez paisible depuis trois ans, sous le gouvernement de son nouveau comte, Eunonius. Leudaste, ex-comte,

p331

reparut, non plus d'une façon mystérieuse, mais publiquement, avec ses airs habituels de confiance et de présomption. Il était porteur d'un édit royal qui lui accordait la faculté de faire revenir

sa femme d' exil, de rentrer dans ses biens immeubles, et d' habiter son ancien domicile. Cette faveur, qui lui semblait le premier pas vers une fortune nouvelle, il la devait aux sollicitations des nombreux amis qu' il comptait à la cour, parmi les chefs de race franke, dont le caractère turbulent sympathisait avec le sien. Durant près de deux ans, ils n' avaient cessé d' obséder de leurs instances, tantôt le roi Hilperik, tantôt les évêques du concile de Braine, tantôt Fredegonde elle-même, devenue plus accessible à leur influence depuis la mort des deux fils sur lesquels s' appuyait sa fortune. Cédant à un besoin de popularité, et faisant plier, devant l' intérêt du moment, sa haine et ses désirs de vengeance, elle consentit, pour sa part, à ce que l' homme qui l' avait accusée d' adultère fût relevé de l' excommunication prononcée contre lui. Sur cette parole d' oubli et de pardon, les amis de Leudaste se mirent en campagne pour solliciter plus vivement l' indulgence des évêques. Ils allèrent de l' un à l' autre, les priant d' apposer leur nom au bas d' un écrit, sous forme

p332

de lettre pastorale, qui portait que le condamné de Braine serait reçu, dorénavant, dans la paix de l' église et dans la communion chrétienne. On parvint à recueillir, de cette manière, l' adhésion et les signatures d' un assez grand nombre d' évêques ; mais, soit par une sorte de discrétion, soit par crainte de ne pas réussir, aucune démarche ne fut faite auprès de celui que Leudaste avait voulu ruiner par ses accusations mensongères. Aussi Grégoire fut-il singulièrement surpris d' apprendre que son plus grand ennemi, excommunié par un concile et proscrit par le roi, revenait, avec une lettre de grâce, habiter le territoire de Tours. Il le fut encore davantage, lorsqu' un envoyé de Leudaste vint lui présenter la lettre signée par les évêques, et le prier de consentir avec eux à la levée de l' excommunication. Soupçonnant quelque nouvelle fraude inventée pour le compromettre, il dit au messager : " peux-tu me montrer aussi des lettres de la reine, à cause de laquelle, surtout, il a été séparé de la communion chrétienne ? " la réponse fut négative, et Grégoire reprit : " quand j' aurai vu des ordres de la reine, je le recevrai sans retard dans ma communion. "

le prudent évêque ne s' en tint pas à ces paroles ; il fit partir un exprès chargé d' aller s' informer, en son nom, de l' authenticité de la pièce qui lui avait été présentée, et des intentions de la reine Fredegonde. Celle-ci répondit à ses demandes par une lettre ainsi conçue : " pressée par beaucoup de gens, je n' ai pu faire autrement que de lui permettre de se rendre à Tours ; maintenant je te prie de ne point lui accorder ta paix, et de ne point lui donner de ta main les eulogies, jusqu' à ce que nous ayons pleinement avisé à ce qu' il convient de faire. "

l' évêque Grégoire connaissait le style de Fredegonde ; il vit clairement qu' i s' agissait pour elle, non de pardon, mais de vengeance et de meurtre. Oubliant ses propres griefs, il eut compassion de l' homme qui naguère avait comploté sa ruine et qui allait se livrer lui-même, faute de jugement et de prudence. Il fit venir le beau-père de Leudaste, et lui montrant ce billet d' un laconisme sinistre, il le conjura de faire en sorte que son gendre usât de

circonspection et se tînt caché de nouveau jusqu' à ce qu' il fût bien sûr d' avoir adouci l' esprit de la reine. Mais ce conseil inspiré par la charité évangélique fut mal compris et mal reçu ; Leudaste, jugeant d' autrui par lui-même, s' imagina qu' un homme dont il était l' ennemi ne pouvait songer qu' à lui tendre des embûches ou à lui jouer de mauvais tours. Loin de devenir plus circonspect, il fit comme s' il eût pris l' avertissement au rebours, et, passant de la sécurité à l' audace la plus téméraire, il résolut d' aller, de lui-même, se présenter devant le roi Hilperik. Il partit de Tours au milieu de l' année 583, et se dirigea vers la ville de Melun, que le roi attaquait alors, et dont il faisait le siège en personne.

Ce siège ne devait être que le prélude d' une invasion totale des états du roi Gonthramn, invasion projetée par Hilperik, du moment où il avait vu ses premiers désirs d' ambition réalisés par la conquête de presque toutes les villes d' *aquitaine*. *Devenu en moins de cinq années, grâce à l' habileté militaire du gallo-romain Desiderius, seul maître du vaste territoire compris entre la Loire,*

l'océan, les Pyrénées, le cours de l'Aude et les Cévennes, il conçut, peut-être à l'instigation de cet homme de guerre aventureux, une espérance encore plus hardie, celle de réunir aux provinces neustriennes le corps entier du royaume des burgondes. Pour assurer l'exécution de cette difficile entreprise, il pratiqua des intrigues auprès des principaux seigneurs d'Austrasie, en gagna plusieurs par de l'argent, et reçut d'eux une ambassade chargée de conclure avec lui, au nom du jeune roi Hildebert, une alliance offensive contre Gontramn. Le pacte en fut dressé et confirmé par des serments réciproques, dans les premiers mois de l'année 583 ; aussitôt le roi Hilperik réunit ses troupes et commença la guerre pour son compte, sans attendre la coopération effective des forces austrasiennes. Son plan de campagne, dans lequel il serait permis de voir l'inspiration d'une intelligence supérieure à la sienne, et un nouveau fruit des conseils de l'habile chef gallo-romain, consistait à s'emparer tout d'abord, par une attaque simultanée, des deux places les plus importantes de la frontière

orientale du royaume des burgondes, la cité de Bourges et le château de Melun. Le roi voulut commander lui-même l'armée qui devait marcher vers ce dernier point, et il remit à Desiderius, qu'il avait fait duc de Toulouse, le soin de conduire, à l'aide d'une grande levée d'hommes faite au sud de la Loire, les opérations contre Bourges. L'ordre qui fut expédié de la chancellerie neustrienne au duc de Toulouse et à ceux de Poitiers et de Bordeaux, pour l'armement général des milices de leurs provinces, tait d'une concision bizarrement énergique : "entrez sur le territoire de Bourges, et, arrivant jusqu'à la ville, faites-y prêter le serment de fidélité en notre nom." Bérulf, duc de Poitiers, proclama son ban de guerre dans le Poitou, la Touraine, l'Anjou et le pays de Nantes ; Bladaste, duc de Bordeaux, fit armer les habitants des deux rives de la Garonne, et le duc de Toulouse, Desiderius, convoqua sous

sa bannière les hommes libres des contrées de Toulouse, d' Alby ! De Cahors et de Limoges. Ces deux deniers chefs, réunissant leurs forces, entrèrent dans le Berry par la route du sud, et le duc Berulf, par celle de l' ouest. Les deux

p337

armées d' invasion se composaient presque entièrement d' homme de race gallo-romaine ; celle des méridionaux, commandée en chef par Desiderius, le meilleur des généraux neustriens, fit plus de diligence que l' autre, et malgré l' énorme distance qu' il lui fallut parcourir, elle arriva la première sur le territoire de Bourges. Avertis de son approche, les habitants de Bourges et de son district ne s' effrayèrent point du péril qui les menaçait. Leur cité, autrefois l' une des plus puissantes et des plus belliqueuses de la Gaule, conservait d' antiques traditions de gloire et de courage ; et à cet orgueil national se joignait, pour elle, celui de la splendeur dont elle avait brillé, sous l' administration romaine, par son titre de métropole d' une province, ses monuments publics et la noblesse de ses familles sénatoriales. Quoique bien déchue depuis le règne des barbars, une pareille ville pouvait encore donner des preuves d' énergie, et il n' était pas aisé de la contraindre à faire ce qu' elle ne voulait pas. Or, soit à cause du mauvais renom du gouvernement de Hilperik, soit pour ne pas se voir ballottés d' une domination à l' autre, les citoyens de Bourges tenaient fermement à celle dont ils faisaient partie

p338

depuis la fusion en un seul état de l' ancien royaume d' Orléans et du royaume des burgondes. Résolus non seulement à soutenir un siège, mais à se porter d' eux-mêmes au-devant de l' ennemi, ils firent sortir de la ville quinze mille hommes en complet équipage de guerre. Cette armée rencontra, à quelques lieues au sud de Bourges, celle de Desiderius et de Bladaste, beaucoup plus nombreuse, et supérieure en outre par l' habileté de son commandant en chef. Malgré de tels désavantages, les hommes du Berri n' hésitèrent pas à accepter le combat ; ils tinrent si ferme, et la lutte fut si acharnée, que, selon le

bruit public, plus de sept mille hommes périrent de part et d' autre. Un moment refoulés en arrière, les méridionaux l' emportèrent à la fin par la supériorité du nombre. Chassant devant eux les débris de l' armée vaincue, ils continuèrent leur marche vers Bourges, et se livrèrent, sur toute la route, à des ravages imités de ceux des hordes barbares ; ils incendiaient les maisons, pillaient les églises, arrachaient les vignes et coupaient les arbres au pied. C' est ainsi qu' ils arrivèrent sous

p339

les murs de Bourges, où l' armée du duc Berulf fit sa jonction avec eux. La ville avait fermé ses portes, et la défaite de ses citoyens en rase campagne ne la rendait ni moins fière, ni plus disposée à se rendre aux sommations des chefs neustriens. Desiderius et ses deux collègues de race franke l' investirent de toutes parts, et, suivant les traditions affaiblies de l' art des romains ! Ils se mirent à tracer leurs lignes et à construire des machines de si 2 ge.

Le rendez-vous assigné aux troupes qui devaient agir contre Melun, était la ville de Paris ; durant plusieurs mois elles y affluèrent de tous côtés, et firent souffrir aux habitants toutes sortes de vexations et de dommages. Dans cette armée recrutée au nord et au centre de la Neustrie, les hommes d' origine franke formaient le plus grand nombre, et la race indigène de la Gaule ne se trouvait qu' en minorité. Lorsque le roi Hilperik jugea qu' il avait réuni assez de monde, il donna l' ordre de départ et se mit en route à la tête des

p340

siens, par la voie romaine du sud-est. Les troupes longeaient la rive gauche de la Seine qui, dès le voisinage de Paris, appartenait au royaume de Gontramn. Elles marchaient sans ordre et sans discipline, s' écartant à droite et à gauche pour piller et pour incendier, enlevant les meubles des maisons, le bétail, les chevaux et des hommes qui, liés deux à deux, suivaient, comme prisonniers de guerre, la longue file des chariots de bagage.

La dévastation s' étendit sur lesampagnes au sud de Paris, depuis étampes jusqu' à Melun, et

elle continua autour de cette dernière ville, quand les bandes neustriennes eurent fait halte pour l'assiéger. Sous la conduite d'un homme de guerre aussi peu expérimenté que l'était le roi Hilperik, ce siège ne pouvait manquer de traîner en longueur. Le château de Melun, situé, comme Paris, dans une île de la Seine, passait alors pour une place très forte par sa position ; il n'avait presque rien à craindre des attaques fougueuses, mais sans art, d'un ramas d'hommes inhabiles aux travaux militaires, et capables seulement de venir, avec bravoure, escarmoucher sur des barques, au pied de ses murailles. Les jours et les mois se passèrent

p341

dans des tentatives d'assaut inutilement renouvelées, où les guerriers franks firent sans doute de nombreuses prouesses, mais qui mirent à bout leur patience. Ennuyés d'un campement prolongé, ils devinrent de plus en plus indociles, négligèrent le service qui leur était commandé, et ne s'occupèrent avec ardeur qu'à battre la campagne pour amasser du butin. Telles étaient les dispositions de l'armée campée devant Melun, lorsque Leudaste arriva plein d'espoir et d'assurance, au quartier du roi Hilperik. Il fut le bien-venu auprès des leudes qui retrouvaient en lui un ancien compagnon d'armes, brave dans le combat, joyeux à table et hardi au jeu ; mais, quand il essaya de parvenir jusqu'à la personne du roi, ses demandes d'audience et les sollicitations de ses amis les plus élevés en grade et en crédit furent repoussées. Assez oublieux des injures lorsque sa colère était calmée, et qu'il ne se sentait pas matériellement lésé dans ses intérêts, Hilperik aurait cédé aux prières de ceux qui l'entouraient, et admis en sa présence l'accusateur de Fredegonde, si la crainte de déplaire à la reine et d'encourir ses reproches ne l'eût retenu. L'ex-comte de Tours, après avoir inutilement employé la médiation des seigneurs et des chefs de bande, s'avisa d'un nouvel expédient, celui de se rendre

p342

populaire dans les rangs inférieurs de l'armée, et d'exciter en sa faveur l'intérêt de la multitude.

Grâce aux défauts mêmes de son caractère, à ses bizarreries d' humeur et à sa jactance imperturbable, il y réussit complètement, et cette foule d' hommes, que l' oisiveté rendait curieux et faciles à émouvoir, s' anima bientôt pour lui d' une sympathie passionnée. Quand il crut le moment venu d' essayer sa popularité, il demanda que l' armée tout entière suppliât le roi de le recevoir en sa présence ; et un jour que Hilperik traversait les lignes du camp, cette requête proférée par des milliers de voix, retentit tout à coup à ses oreilles. Les sollicitations d' une troupe en armes, indisciplinée et mécontente, étaient des ordres ; le roi s' y soumit par crainte de voir son refus causer une émeute, et il annonça que le proscrit de Braine pouvait se présenter devant lui. Leudaste parut aussitôt et se prosterna aux pieds du roi en demandant pardon ; Hilperik le fit relever, dit qu' il lui pardonnait sincèrement, et ajouta d' un ton de bienveillance presque paternelle : " comporte-toi avec prudence jusqu' à ce que j' aie vu la reine, et qu' il soit convenu que tu rentres en grâce auprès d' elle ; car,

p343

tu le sais, elle est en droit de te trouver bien coupable. "
pendant le bruit de la double agression tentée contre Melun et contre Bourges fit sortir le roi Gonthramn de son inertie et de ses habitudes peu militaires. Depuis les premières conquêtes des neustriens en Aquitaine, il n' avait prêté de secours aux villes de son partage que par l' envoi de ses généraux, et jamais il ne s' était mis en personne à la tête d' une armée. Menacé de voir sa frontière de l' ouest ouverte sur deux points différents, et l' invasion neustrienne pénétrer cette fois au coeur de son royaume, il n' hésita pas à marcher lui-même contre le roi de Neustrie, et à provoquer une bataille décisive qui, selon sa royance mêlée de traditions germaniques et d' idées chrétiennes, devait être le jugement de Dieu. Il se prépara à cette grande démarche par la prière, le jeûne et l' aumône, et, rassembla ses meilleures troupes, il prit avec elles la route de Melun. Parvenu à peu de distance de cette ville et des

p344

cantonnements de Hilperik, il s'arrêta, et quelle que fût sa confiance dans la protection divine, il voulut, suivant l'instinct de son naturel précautionneux, observer à loisir les positions et l'attitude de l'ennemi. Il ne tarda pas à être informé du peu d'ordre qui régnait dans le camp des neustriens, et du peu de soin avec lequel on y faisait la garde, soit de jour, soit de nuit. Sur cet avis, il prit ses mesures pour approcher le plus près possible de l'armée assiégeante, sans lui inspirer assez de crainte pour qu'elle devînt plus attentive ; et, un soir qu'une bonne partie des troupes s'était dispersée dans la campagne pour aller au fourrage ou au pillage, saisissant l'occasion, il dirigea contre les lignes dégarnies une attaque soudaine et bien conduite. Les soldats neustriens, surpris dans leur camp au moment où ils pensaient le moins à combattre, ne purent soutenir le choc des assaillants, et les bandes de fourrageurs, qui revenaient une à une, furent taillées en pièces. En peu d'heures, le roi Gonthramn demeura maître du champ de bataille, et remporta ainsi, comme général, sa première et dernière victoire.

p345

On ne sait quelle fut dans cette sanglante mêlée la contenance du roi Hilperik ; peut-être, durant l'action, fit-il des actes de bravoure, mais, après la déroute, lorsqu'il s'agit de rallier les débris de son armée et de préparer une revanche, la volonté lui manqua. Comme il était dépourvu de prévoyance, le moindre revers le déconcertait et lui enlevait subitement toute présence d'esprit et tout courage. Dégoûté de l'entreprise pour laquelle il avait fait faire de si grands mouvements de troupes, il ne songea plus qu'à la paix, et, dès le matin qui suivit cette nuit de désastre, il envoya porter au roi Gonthramn des paroles d'accommodement. Gonthramn, toujours pacifique, et nullement enivré de l'orgueil du triomphe, n'avait lui-même qu'une envie, celle de terminer promptement la querelle, et de rentrer dans son repos. Il députa, de son côté, des envoyés qui, rencontrant ceux de Hilperik, conclurent avec eux, pour les deux rois, un pacte de réconciliation. D'après ce pacte, formulé suivant la vieille coutume germanique, les rois traitèrent ensemble, non comme souverains indépendants, mais comme membres d'une même tribu, et soumis, malgré

leur titre, à une autorité supérieure, celle de la

p346

loi nationale. Ils convinrent de s' en remettre au jugement des anciens du peuple et des évêques, et se promirent l' un à l' autre que celui des deux qui serait convaincu d' être sorti des bornes de la loi, composerait avec l' autre, et l' indemniserait selon la décision des juges. pour joindre les actes aux paroles, le roi de Neustrie expédia sur-le-champ aux trois ducs qui assiégeaient Bourges l' ordre de lever le siège de la ville, et d' vacuer le pays. Lui-même reprit le chemin de Paris avec son armée, diminuée de nombre, suivie d' une foule de blessés, moins fière d' aspect, mais toujours la même pour l' discipline et l' avidité dévastatrice.

Lapaix étant faite, ce trajet de retour avait lieu en pays ami ; mais les soldats neustriens n' en tinrent nul compte, et ils se remirent à piller, à ravager et à faire des prisonniers sur la route. Soit par un scrupule de conscience qui lui était peu ordinaire, soit par un sentiment tardif de la nécessité du bon ordre, Hilperik vit avec peine ces actes de bigandage, et résolut de les réprimer. L' injonction faite de sa part à tous les chefs de

p347

bande de veiller sur leurs gens et de les contenir sévèrement était trop insolite pour qu' elle ne rencontrât pas de résistance ; les seigneurs franks en murmurèrent, et l' un d' entre eux, le comte de Rouen, déclara qu' il n' empêcherait personne de faire ce qui avait toujours été permis. Dès que l' effet eut suivi ces paroles, Hilperik, retrouvant tout à coup de l' énergie, fit saisir le comte, et le fit mettre à mort pour servir d' exemple aux autres. Il ordonna, en outre, que tout le butin fût rendu et tous les captifs relâchés, mesures qui, prises à temps, auraient sans doute prévenu le mauvais succès de sa campagne. Ainsi, il rentra dans Paris plus maître de ses troupes et plus capable de les bien conduire qu' il ne l' avait été à son départ ; malheureusement, ces qualités essentielles du chef de guerre venaient d' éclore en lui hors de propos, car sa pensée était alors entièrement à la paix. La rude leçon du combat de Melun avait mis

fin à ses projets de conuête, et désormais il ne songeait plus qu' à tâcher de retenir par la ruse tout ce que l' emploi de la force lui avait fait gagner jusque-là. Leudaste, revenu sain et sauf, avait suivi le roi jusqu' à Paris, où Fredegonde séjournait alors. Au

p348

lieu d' éviter cette ville, dangereuse pour lui, ou de ne faire que la traverser avec l' armée, il s' y arrêta, comptant que les bonnes grâces du mari seraient au besoin sa sauvegarde contre la rancune de la femme. Après quelques jours passés sans trop de pécaution, voyant qu' il ne lui arrivait ni poursuites ni menaces, il se crut amnistié dans l' esprit de la reine, et jugea le temps venu où il pouvait se présenter devant elle.

Un dimanche que le roi et la reine assistaient ensemble à la messe dans la cathédrale de Paris, Leudste se rendit à l' église, traversa de l' air le moins timide la foule qui entourait le siège royal, et se prosternant aux pieds de Fredegonde qui était loin de s' attendre à le voir, il la supplia de lui pardonner.

à cette subite apparition d' un homme qu' elle haïssait mortellement, et qui lui semblait venu là moins pour l' implorer que pour braver sa colère, la reine fut saisie du plus violent accès de dépit. La rougeur lui monta au front, des larmes coulèrent sur ses joues, et jetant vers son mari, immobile à côté d' elle, un regard amèrement dédaigneux, elle s' écria : " puisqu' il ne me reste pas de

349

fils sur qui je puisse me reposer du soin de poursuivre mes injures, c' est à toi, seigneur Jésus, que j' en remets la poursuite ! " puis, comme pour faire un dernier appel à la conscience de celui dont le devoir était de la protéger, elle se jeta aux pieds du roi, en disant avec une expression de vive douleur et de dignité blessée : " malheu à moi ! Qui vois mon ennemi, et qui ne peux rien contre lui. " cette scène étrange émut tous les assistants, et plus que personne le roi Hilperik, sur qui retombaient à la fois le reproche et le remords d' avoir trop aisément pardonné une insulte faite à sa femme. Pour se faire pardonner à lui-même son indulgence prématurée, il ordonna que Leudaste fût chassé de l' église, se promettant désormais de l' abandonner, sans pitié ni recours, à la vengeance de Fredegonde.

D'expulsion qu'ils venaient de recevoir, et que le tumulte eut cessé, la célébration de la messe, un moment suspendue, fut reprise et se continua sans incident nouveau.

p350

Conduit simplement hors de l'église, et laissé libre de s'enfuir où il voudrait, Leudaste ne songea point à profiter de ce bonheur, qu'il ne devait qu'à la précipitation avec laquelle Hilperik avait donné ses ordres. Loin qu'un tel avertissement lui fît ouvrir enfin les yeux sur le péril de sa position, il s'imagina que, s'il avait mal réussi auprès de la reine, c'était pour avoir manqué d'adresse, pour s'être présenté brusquement devant elle, au lieu de faire précéder sa requête de quelque beau présent. Cette folle idée prévalant sur toute autre, il prit le parti de demeurer dans la ville, et de visiter aussitôt les boutiques des orfèvres et des marchands d'étoffes les plus renommés.

Il y avait près de l'église cathédrale, et sur le trajet de l'église au palais du roi, une vaste place, limitée, à l'occident, par le palais et ses dépendances, et, à l'orient, par la voie où venait aboutir le pont qui joignait les deux rives du bras méridional de la Seine. Cette place, destinée au commerce, était bordée de comptoirs et de magasins où s'étaient des marchandises de toute espèce. L'ex-comte de Tours se mit à la parcourir, allant d'une boutique à l'autre, regardant tout avec

p351

curiosité, faisant le riche, racontant ses affaires, et disant à ceu qui se trouvaient là : " j'ai essuyé de grandes pertes, mais il me reste encore chez moi beaucoup d'or et d'argent. " puis, comme un acheteur entendu, se recueillant pour délibérer en lui-même et choisir avec discernement, il maniait les étoffes, essayait sur lui les bijoux, soupesait la vaisselle de prix, et quand son choix était fixé, il reprenait d'un ton haut et avantageux : " ceci est bien ; mettez ceci à part ; je me propose de prendre tout cela. "

pendant qu'il achetait ainsi des choses de grande valeur, sans s'inquiéter de savoir s'il trouverait de quoi les payer, la fin de la messe arriva, et les

fidèles sortirent en foule de la cathédrale. Le roi et la reine, marchant de compagnie, prirent le chemin le plus direct pour revenir au palais, et traversèrent la place du commerce. Le cortège dont ils étaient suivis et le peuple qui se rangeait devant eux avertirent Leudaste de leur passage ; mais il ne s'en émut point, et continua de s'entretenir avec les marchands, sous le portique de bois qui entourait la place et servait comme de vestibule aux différents magasins. Quoique Fredegonde

p352

n'eût aucune raison de s'attendre à le rencontrer là, du premier regard, avec la vue perçante de l'oiseau de proie, elle découvrit son ennemi dans la foule des promeneurs et des acheteurs. Elle passa outre, pour ne pas effaroucher l'homme dont elle voulait s'emparer à coup sûr, et, dès qu'elle eut mis le pied sur le seuil du palais, elle dépêcha plusieurs de ses gens, braves et adroits, avec l'ordre de surprendre Leudaste, de le saisir vivant, et de le lui amener garrotté.

Afin de pouvoir s'approcher de lui sans lui inspirer aucune défiance, les serviteurs de la reine déposèrent leurs armes, épées et boucliers, derrière un des piliers du portique ; puis, se distribuant les rôles, ils avancèrent de façon à lui rendre la fuite et la résistance impossible ; mais leur plan fut mal exécuté, et l'un d'eux, trop impatient d'agir, mit la main sur Leudaste avant que les autres fussent assez près pour le cerner et le désarmer. L'ex-comte de Tours, devant le péril dont il était

p353

menacé, tira son épée et en frappa l'homme qui l'attaquait. Les compagnons de celui-ci reculèrent de quelques pas, et, courant prendre leurs armes, ils revinrent sur Leudaste, le bouclier au bras et l'épée à la main, furieux contre lui et décidés à ne plus ménager sa vie. Assailli à la fois par devant et par derrière, Leudaste reçut dans ce combat inégal un coup d'épée à la tête, qui lui enleva les cheveux et la peau sur une grande partie du crâne. Il réussit, malgré sa blessure, à écarer les ennemis qu'il avait en face, et s'enfuit,

tout couvert de sang, vers le petit pont, afin de sortir de la ville par la porte du sud. Ce pont était de bois, et son état de dégradation accusait, ou le dépérissement de l' autorité municipale, ou les exactions et les rapines des agents du fisc royal. Il y avait des endroits où les planches, pourries de vétusté, laissaient un espace vide entre les solives de la charpente, et obligeaient les passants à marcher avec précaution. Serré de près dans sa fuite, et contraint de traverser le pont à pleine course, Leudaste n' eut pas le loisir d' éviter les mauvais pas ; l' un de ses pieds, passant entre deux poutres mal jointes, s' y engagea de

p354

telle sorte, qu' il fut jeté à la renverse, et qu' en tombant, il se cassa la jambe. Ceux qui le poursuivaient, devenus maîtres de lui par cet accident, lui lièrent les mains derrière le dos, et, comme ils ne pouvaient le présenter à la reine dans un pareil état, ils le chargèrent sur un cheval, et le menèrent à la prison de la ville en attendant de nouveaux ordres.

Les ordres vinrent, donnés par le roi qui, impatient de regagner les bonnes grâces de Fredegonde, s' ingénia pour faire quelque chose qui lui fût complètement agréable. Loin d' avoir aucune pitié du malheureux dont ses actes personnels d' oubli et de pardon avaient entretenu les illusions présomptueuses et la folle étourderie, il se mit à chercher quel genre de mort on pourrait infliger à Leudaste, calculant dans sa pensée le fort et le faible de tous les supplices, pour découvrir ce qui réussirait le mieux à contenter la vengeance de la reine. Après de mûres réflexions, faites avec un sang-froid atroce, Hilperik trouva que le prisonnier, grièvement blessé comme il l' était, et affaibli par une grande perte de sang, devait succomber aux moindres tortures, et il résolut de le faire guérir, pour le rendre capable

p355

de supporter jusqu' au bout les tourments d' un supplice prolongé. Confié aux soins des médecins les plus habiles, Leudaste fut tiré de sa prison malsaine et transporté

hors de la ville, dans l'un des domaines royaux, afin que le grand air et l'agrément du lieu rendissent plus prompte sa guérison. Peut-être, par un raffinement de précautions barbares, lui laissa-t-on croire que ces bons traitements étaient des signes de clémence, et qu'il deviendrait libre en retrouvant la santé ; mais tout fut inutile, la gangrène se mit dans ses plaies et il tomba dans un état désespéré. Quand ces nouvelles parvinrent à la reine, elle ne put se résoudre à laisser son ennemi mourir en paix, et tandis qu'il restait encore un peu de vie à lui ôter, elle commanda qu'on en finît avec lui par un supplice bizarre que, selon toute apparence, elle se donna le plaisir d'imaginer. Le moribond fut arraché de son lit et étendu sur le pavé, la nuque du cou appuyée contre une énorme barre de fer, puis un homme armé d'une autre barre l'en frappa sur la gorge, et répéta ses coups jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir.

p356

Ainsi se termina l'existence aventureuse de ce parvenu du vie siècle, fils d'un serf gallo-romain, et élevé, par un coup de la faveur royale, au rang des chefs des conquérants de la Gaule. Si le nom de Leudaste, à peine mentionné dans la plus volumineuse des histoires de France, méritait peu qu'on le tirât de l'oubli, sa vie, mêlée intimement à celle de plusieurs personnages célèbres, offre l'un des épisodes les plus caractéristiques de la vie générale du siècle. Des problèmes sur lesquels s'est partagée en sens divers l'opinion des érudits se trouvent résolus d'eux-mêmes, pour ainsi dire, par les faits de cette curieuse histoire. Quelle fortune pouvait faire, sous la domination franke, le gaulois et l'homme de condition servile ? Comment se gouvernaient alors les villes épiscopales, placées sous la double autorité de leur comte et de leur évêque ? Quelles étaient les relations mutuelles de ces deux pouvoirs, naturellement ennemis, ou au moins rivaux l'un de l'autre ? Voilà des questions auxquelles répond clairement le simple récit des aventures du fils de Léocadius. D'autres points de controverse historique auront été, du moins je l'espère, mis également hors de tout débat sérieux par les récits qui précèdent.

p357

Bien que remplis de détails, et marqués de traits essentiellement individuels, ces récits ont tous un sens général, facile à formuler pour chacun d' eux. L' histoire de l' évêque Praetextatus est le tableau d' un concile gallo-frank ; celle du jeune Merowig montre la vie de proscrit, et l' intérieur des asiles religieux ; celle de Galeswinthe peint la vie conjugale et les mœurs domestiques dans les palais mérovingiens ; enfin, celle du meurtre de Sighebert présente, à son origine, la longue hostilité nationale de l' Austrasie contre la Neustrie. Peut-être, ces différentes vues des hommes et des choses du vie siècle, ressortant d' un fond purement narratif, seront-elles, par cela même, plus nettes et plus fixes pour le lecteur. On a dit que le but de l' historien était de raconter, non de prouver ; je ne sais, mais je suis certain qu' en histoire le meilleur genre de preuve, le plus capable de frapper et de convaincre tous les esprits, celui qui permet le moins de défiance et laisse le moins de douts, c' est la narration complète, épuisant les textes, rassemblant les détails épars, recueillant jusqu' aux moindres indices des faits ou des caractères, et, de tout cela, formant un corps auquel vient le souffle de vie par l' union de la science et de l' art.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)